

MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES

Par
Maguelonne Toussaint-Samat

Illustrations de René Péron
Éditeur : NATHAN

Tendrement...
à la mémoire de mon père
Jean TOUSSAINT-SAMAT,
ce livre qu'il aurait tant aimé écrire...

M. T.-S.

La grande peur et le grand pardon



ES croisades, surtout les premières et les dernières, demeurent une des plus belles pages de l'histoire de France, de l'histoire du monde dont notre civilisation était le flambeau.

Or, le XI^e siècle fut une des époques les plus terribles de notre ère. L'Europe, à peine remise des invasions qui l'avaient secouée, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, nous paraît comme une convalescente, faible, mal assurée et souffrant, surtout, de la turbulence d'un sang trop riche en sève et en ardeur.

La vie, la mort n'ont que peu d'importance et certains actes de barbarie, même accomplis par les Croisés en Terre Sainte, doivent être jugés, pour être compris, avec les yeux et les sens des gens d'alors, peu raffinés, cruels et surtout prodigieusement naïfs et émotifs comme on l'est encore à l'adolescence.

Oui, c'est bien cela : la « grande peur » du XI^e siècle et les croisades qui suivirent furent la crise de croissance de l'humanité.

Là-dessus, en l'absence d'un pouvoir central réel, se greffent des guerres privées : histoires de famille, des revendications, des querelles de prestige ou tout simplement l'envie de se battre parce que l'on n'a rien d'autre à faire.

À toutes ces misères, s'ajoutèrent une incroyable série de calamités naturelles qui firent de l'an Mille l'année des pires souffrances humaines : la « grande peur » : tremblements de terre, comètes, chutes de météores, apparition de « chars de feu », de ténèbres mystérieuses, d'aurores boréales, raz-de-marée sur le nord de la France et la Belgique, pluies torrentielles, inondations, températures excessives, le choléra ou le « mal des ardents », et son cortège de famine, de mort et de brigandages.

Dans les églises, les prédicateurs brandirent les prophéties de saint Jean Chrysostome, du vingtième chapitre de « l'Apocalypse » et, interprétant à la lettre le texte qui annonçait la fin du monde au bout de mille années de christianisme, ils annoncèrent que cette heure était proche.

Mais l'an Mille passa et avec lui la Grande Peur. Alors, dans toute la chrétienté, ce fut un délire de joie, de reconnaissance et de zèle pour ce Dieu qui, dans sa bonté, avait de nouveau sauvé l'humanité.

Mais il ne faut pas croire que cette époque eut le privilège des pèlerinages et des grands voyages d'expiation ou de

remerciement. Le plus célèbre des premiers sultans, Haroun-al-Rachid, avait promis deux cents ans auparavant, en vertu d'un traité signé avec l'empereur Charlemagne, de laisser les chrétiens visiter tranquillement les Lieux Saints, dont il était le possesseur.

Mais nul n'est éternel, ni Charlemagne, ni Haroun-al-Rachid, et les descendants de ce dernier furent massacrés ou soumis par une peuplade nomade, originaire du fin fond de la Chine et qui s'installa dans toute la péninsule d'Asie Mineure. C'étaient les Turcs ou Seldjoucides, barbares et cruels. Convertis à l'islamisme depuis peu, ils étaient animés d'un fanatisme religieux impitoyable envers les chrétiens de Palestine.

À Jérusalem, les pèlerins chrétiens se voyaient l'objet des pires traitements : crucifiés, vendus, torturés, exterminés..., bien peu en réchappaient !

Pendant ce temps, les Turcs installaient ce qu'on peut appeler des têtes de pont un peu partout autour de la Méditerranée et surtout se rapprochaient dangereusement de Constantinople, empire chrétien, héritier de l'antique empire romain et dernier rempart de la civilisation occidentale.

Alors l'empereur grec de Constantinople, le *Basileus* Alexis Comnène, appela les chrétiens de l'Europe à son secours.

La première croisade s'ébranla...

*

Il est extrêmement difficile, dans les récits et les contes des croisades, de faire la part du récit historique et de la naïve fiction légendaire.

Chaque grand personnage de cette extraordinaire épopée est entré tout vif dans sa légende et si, en ce temps-là, les bêtes ne parlaient plus, les hommes accomplissaient encore des prodiges.

On peut cependant partager cette évocation en deux genres : les *gestes* de ceux qui partirent : épopée, souffrance, retours souvent miraculeux (les trois chevaliers de Saint-Jean, le sire de Garo, Henri le Lion...) et les malheurs de ceux qui restèrent, pour la plupart des femmes, en proie à la cupidité et à la félonie de leurs soi-disant protecteurs.

Parmi les héros, Bohémond de Sicile, une des plus sympathiques têtes brûlées qui soient, ne le cède en rien à Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre. Leur présence, l'un au siège d'Antioche, l'autre à celui de Saint-Jean-d'Acre, font de ces batailles le plus passionnant des romans d'aventures vécues.

Quant aux figures de proue de cette évocation, Godefroy de Bouillon, Pierre l'Ermite et saint Louis, ils furent hommes avant que d'être héros et c'est de leur faiblesse que jaillit leur grandeur.

1^{er} CROISADE (1095-1099)

La geste du jeune Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Ermite, son maître

I



L'était une fois, au bord du Tibre, dans la campagne de Rome, trois hommes qui songeaient autour d'un feu de camp.

Trois personnages que la main de Dieu venait de réunir comme les réunirait, plus tard, la grande gloire de l'humanité.

Ils étaient trois : un chevalier, un prélat et un moine. À dire vrai, le soldat et l'encapuchonné

semblaient de vieux amis, presque des frères... un élève et son maître. L'archevêque, ancien condisciple du moine, était leur prisonnier, mais des trois, il se sentait le plus libre...

— Je suis venu, disait le capucin au chevalier, je suis venu te trouver car mon cœur se navre. J'ai le dégoût de la haine et des injustices et je veux que, toi aussi, tu songes au salut de ton âme.

— Henri IV d'Allemagne est mon empereur, je lui ai rendu féal hommage et je dois, en preux vassal, lui prêter mon épée contre un pape qui abuse de son autorité, répondit le seigneur avec lassitude.

L'archevêque soupira, caressa sa crosse et regarda pensivement la flamme s'amoindrir sous le brouillard qui montait du fleuve. Alors, il dit pour lui-même et peut-être pour les deux autres :

— Ces braises sont à l'image de la Chrétienté. L'indifférence et le temps les laisseront sans doute mourir, mais si un souffle assez puissant les ranime, la flamme s'élancera claire et haute vers la route du ciel, signal de ralliement et symbole d'une présence vigilante autant qu'invincible.

Pierre, qu'on surnommait l'Ermite, tendit un branchage et le jeta dans les tisons. Godefroy, second fils d'Eustache de Boulogne, comte de Verdun, marquis d'Anvers, duc de Basse-Lotharingie (ou Basse-Lorraine) et de Bouillon, dressa alors sa géante silhouette et de la pointe de son épée immense, à la garde en forme de croix, remua les cendres crépitantes.

Eudes, l'archevêque d'Ostie, tendit vers le brasier, pour les réchauffer en un geste d'imposition, ses mains fines de prélat où étincelait la bague d'améthyste.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il.

— Toujours Dieu le veut, répondit Pierre.

— Oui, Dieu le veut(1), répéta Godefroy et il se tourna vers l'Orient où le soleil, déjà, se levait.



Ces trois hommes, au pied de la ville Éternelle, ouvrirent la route aux Croisés, mais ils ne savaient pas encore quel serait leur destin... un chevalier, un prélat, un moine.

Godefroy de Bouillon assiégeait ce jour-là la capitale du Pape Grégoire VII pour le compte de son suzerain, l'Empereur d'Allemagne. Son prisonnier, l'archevêque Eudes, d'origine française(2), devait devenir peu après le grand pape Urbain II qui proclamera la croisade. Le moine, qu'on nommait Pierre l'Ermite, aurait voulu la paix du monde...

Quelques jours plus tard, une armée commandée par un des conquérants normands de Sicile vint chasser l'armée de l'Empereur et offrir un asile au pape Grégoire VII. Cet homme s'appelait Robert Guiscard et son fils et lieutenant, Bohémond de Sicile, devait être un des chefs de la première croisade.

Mais celui-ci non plus ne savait pas encore quel serait

son destin...

II

GODEFROY DE BOUILLON et Pierre l'Ermite furent tellement liés par l'amitié et la vocation, qu'on ne peut raconter l'un sans évoquer l'autre.

Pierre était l'aîné. Un certain mystère l'entoure et les chroniqueurs de l'époque le désignent sous le nom de l'Ermite. On pensa, plus tard, que l'Ermite ou L'Hermite était son nom de famille et on trouva une seigneurie des environs d'Amiens connue sous le nom du château de l'Ermitage.

Mais de Pierre l'Ermite, comme pour les saints ou les rois, il ne reste plus que son prénom et l'évocation d'une silhouette chétive, vêtue à la diable d'une robe de bure et d'un capuchon déchiré : « Il était petit de taille et d'un extérieur méprisable de prime abord ; son mérite n'en éclatait que mieux dans son faible corps. Il était d'un esprit vif et avait l'œil perçant et doux à la fois, une éloquence naturelle et entraînante. »

Pierre débuta dans la vie comme novice d'un de ces couvents qui couvrirent la France et l'Europe occidentale, après l'an Mille. Le prieur de ce monastère de Saint-Quentin était l'oncle maternel de Godefroy de Bouillon et de ses frères. Ceux-ci reçurent auprès de lui leur première éducation.

À cette époque, l'instruction des garçons nobles était plus

que rudimentaire, mais Godefroy de Bouillon et ses frères trouvaient auprès de leur oncle une formation et une instruction qu'on réservait plutôt aux jeunes gens destinés à devenir religieux.

C'est peut-être pour cela que Godefroy de Bouillon, second fils du duc Eustache et de la bonne Ida, son épouse, restera un modèle de piété et de sagesse, bien qu'il fût merveilleusement beau et courageux comme tous les héros des romans d'aventure. Très grand et très mince, mais les épaules larges et les membres vigoureux, il portait la barbe rousse en collier et ses cheveux très blonds s'harmonisaient avec son teint coloré.

Il montrait, tout enfant déjà, une force prodigieuse doublée d'un grand courage. Et s'il fera merveille sur les champs de bataille, il paraissait à tous affable, charitable, conciliant et modeste.

Pierre l'Ermite, alors frère novice et plus âgé que lui d'une dizaine d'années, eut dès le début une excellente influence sur lui. Aussi, lorsque Godefroy et ses frères quitteront le couvent, l'abbé Geoffroy leur oncle, devenu évêque de Paris, fera-t-il appel à Pierre pour leur servir de précepteur.

Or, peu de temps après cette entrée en fonction, la guerre éclata entre un autre oncle de la bonne Ida et Robert le Frison⁽³⁾, comte de Flandre. Godefroy et son frère aîné, sous la conduite de leur mentor, y firent leurs premières armes.

Godefroy, à peine âgé de treize ans, fut armé chevalier, après l'émouvante cérémonie qui était de tradition à

l'époque et qu'on appelait *l'adoubement*.

Au cours de cette guerre, Godefroy fit maints prodiges et, pour le récompenser, son grand-oncle lui promit le duché de Bouillon, en héritage. Aussi lorsque son parent mourut, peu de temps après, ce fut un bien jeune seigneur qui prit possession des terres.

Les temps étaient particulièrement troubles en ces régions. Les petites guerres entre nobles n'étaient nulle part « portées si loin que dans les pays du diocèse de Liège ». Mais sous l'influence de Pierre, toujours fidèle et poussé du reste par son propre caractère, le jeune duc de seize ans sut bientôt prendre assez d'ascendant sur ses voisins et vassaux pour les mettre en demeure d'abolir les guerres privées.

À ce propos, sa mère, la bonne Ida(4), aimait à raconter que peu de temps avant sa naissance, elle l'avait vu en songe, aurolé de gloire et assis sur un trône resplendissant... Il portait au bras droit une marque de naissance représentant une épée surmontée d'une croix. Un ange lui avait ordonné d'appeler l'enfant Godefroy ou Gottfried, comme on disait en langue allemande, ce qui signifiait « *la paix de Dieu* ».

— Un jour aussi, disait-elle, alors qu'elle rentrait de son jardin, sous la pluie, elle rencontra son mari. Celui-ci, par jeu, lui demanda qui elle cachait sous son manteau et dont il apercevait les petits pieds.

— Un noble comte, dit-elle, en parlant de son fils aîné Eustache, qui succéda à son père, puis un glorieux duc qui sera roi ; le troisième sera roi également mais par la grâce

de son frère puîné...

III

PIERRE, assuré qu'on n'avait dorénavant plus besoin de lui, reprit sa vie personnelle, mal connue et instable. On croit qu'il se maria et eut deux enfants. On raconte que devenu veuf, il confia son fils et sa fille à ses parents et, de plus en plus convaincu de la vanité du monde, s'installa dans une petite abbaye que Godefroy fit construire à l'orée de ses terres.

Godefroy, lui, au contraire, devenait un personnage de plus en plus important et son suzerain, l'empereur Henri IV, chef du Saint Empire Romain Germanique, l'honorait de son amitié et de sa protection.

Ce mauvais monarque était en lutte ouverte avec le Pape qu'il entendait déposer, par représailles contre les excommunications dont il était frappé et qu'il méritait cent fois.

Cette alliance de Godefroy et de son « gredin » d'empereur était la cause de bien des tourments de sa bonne et sainte mère, Ida. De plus, la jeune veuve de l'ancien duc de Bouillon, la comtesse Mathilde, était un des plus zélés soutiens de la papauté. On comprendra que les deux dames, la tante et la mère, aient poussé Pierre l'Ermite à se rendre à Rome pour remettre Godefroy dans le droit chemin... je veux dire, quitter le service de l'Empereur.

La comtesse Mathilde eut enfin la suprême satisfaction de voir son vieil ennemi, l'empereur, s'humilier et demander pardon au pape, chez elle, en son apanage, son domaine personnel de Canossa.

L'empereur, qui avait autrefois épousé la sœur de Godefroy, la répudia alors dans des circonstances tellement méprisables, que Godefroy, pressé par sa famille et son conseiller, rompit son pacte avec son suzerain et fit la paix avec sa tante.

Son héroïsme guerrier fit bientôt place à des travaux paisibles. Il ouvrit des écoles, s'inspirant de l'œuvre de Charlemagne dont il était un arrière-petit-fils, à la fois par son père et par sa mère ; mais il lui fallait purifier son épée du sang qui l'avait souillée, en la trempant dans le sang des Infidèles. Voici comment :

Comme on avait coutume de le faire, il est probable que l'Ermite avait offert à Dieu un pèlerinage dans les Lieux Saints. Les pèlerins, malgré les dangers, étaient fort nombreux à cette époque et Pierre se mêla à la foule d'un convoi.

On le prenait pour l'un de ces sages inoffensifs, moitié prophètes moitié mendiants, atteint d'une folie assez douce pour être respecté et doué d'un amour du prochain qui confinait au miracle. Malgré sa modestie et sa discrétion, son arrivée à Jérusalem fut remarquée par le patriarche des chrétiens indigènes, un nommé Siméon.

— Savez-vous, lui dit le saint homme, qu'il n'y a pas de jour qu'un des nôtres ne se fasse égorger ou fouetter à mort par les païens arabes ? Le tombeau du Christ est profané

chaque jour et nous n'avons rien pour le défendre... C'est un grand crime pour la chrétienté. L'évêque de Cambrai a péri avec trois mille pèlerins ! En nous torturant, c'est le Christ qu'on martyrise encore. Aidez-nous, je vous prie, vous que l'on m'a dit sage et écouté !

Pierre essaya, sans trop y croire, de rendre courage au vénérable vieillard :

— Saint père, écrivez une lettre au pape. Je propose d'en être le porteur et d'aller partout avec l'aide de Dieu, pour le salut de mon âme, solliciter des secours pour soulager votre extrême détresse.

Siméon le bénit et Pierre se retira. Il marcha pendant des heures, l'esprit bouleversé et le cœur gros. Passant devant l'église de la Résurrection, il y entra malgré l'heure avancée de la nuit et, tandis qu'on y célébrait l'office des Ténèbres, insensiblement, il glissa de la prière au sommeil.

Pierre-Simon, l'apôtre, son divin patron, lui apparut en songe.

— Lève-toi, Pierre, lui dit le saint. Lève-toi et exécute avec courage ce qui t'est commandé. Je serai toujours avec toi, car il est temps que les Saints Lieux soient délivrés de la présence des impies et que mes fidèles serviteurs soient secourus.

Alors cet homme simple et bon, « qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'ermite, qui fut aidé seulement de sa foi et de son indicible volonté, va soulever l'Europe, épouvanter l'Asie, briser les féodalités, ennoblir les serfs, transporter le flambeau des Sciences et changer la face du monde...[\(5\)](#) ». ».

Godefroy de Bouillon avait pensé qu'il retrouverait le salut et la paix de son âme s'il se rendait à Rome, en compagnie de sa tante Mathilde, la veuve de l'ancien duc de Bouillon, et chercha à obtenir ainsi la bénédiction du Saint Père.

Hélas, le secrétaire-capitulaire répondit à la demande de la comtesse et de son neveu qu'il était impossible au Saint Père de les recevoir sur l'heure, car un envoyé extraordinaire de l'Empereur Alexis Comnène le retenait pour un long moment.

— Il demande l'envoi de mercenaires pour protéger son peuple contre les Turcs païens qui le menacent, expliqua le Secrétaire.

— Ces Turcs sont fort mauvaises gens, dit la Comtesse qui avait ouï dire leurs exactions, et je conseillerai au Pape de les faire exterminer.

— Il faudrait alors revenir à la fin de la journée, remarqua le Secrétaire.

— C'est cela, dit la Comtesse, et vous voudrez bien vous en souvenir. À bientôt, messire, et que Dieu vous garde jusqu'à la vesprée.

— Que Dieu vous garde !

Et la comtesse Mathilde et son neveu le duc de Bouillon se promenèrent dans Rome pour tuer le temps. Sur le Forum ils furent intrigués par un prédicateur. Juché sur une colonne brisée, celui-ci attirait à lui une foule plus nombreuse de seconde en seconde.

La tante et le neveu se trouvèrent bientôt au premier rang et le Duc, intrigué, se demandait où il avait bien pu

entendre cet étrange orateur.

Le pèlerin ponctuait son discours sur les infidèles mahométans d'expressions picardes et Godefroy poussa un cri :

— Pierre !

— Godefroy !

Alors le moine prêcheur, sautant en bas de son piédestal de marbre, enlaça le géant blond qui pleurait de joie, sous l'œil attendri d'une belle dame richement parée et de très fière allure.

— Je suis venu ici pour voir le Saint Père, exposa Godefroy, et ma noble et chère tante a bien voulu me faire obtenir une entrevue.

— La chance te sourit, soupira l'ancien précepteur des enfants du duc Eustache. Quant à moi, depuis une semaine que j'ai débarqué de Terre Sainte, je n'arrive seulement pas à me faire recevoir par le secrétaire capitulaire et j'ai une lettre du Patriarche Siméon à lui remettre en mains propres ! Cette lettre relate toutes les misères que j'ai décrites du haut de ma colonne. J'espérais qu'un passant m'entendrait et en parlerait au pape ; j'espérais, à vrai dire, je désespérais...

— Nenni, nenni..., fit la comtesse. Venez avec moi. Avant une heure le Pape aura lu la lettre et pris une décision contre ces Turcs.

Et voilà comment Urbain II, Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon et la comtesse Mathilde commencèrent les croisades... et que je meure si je mens.

L'histoire du Chevalier Sans Peur qui ne trouva pas d'ennemis (Allemagne)



OUS l'impulsion du pape Urbain II qui vint en personne prêcher la croisade au Concile de Clermont, seigneurs, évêques et pauvres gens s'équipèrent fiévreusement afin de partir pour la Terre Sainte.

Les pauvres gens, bien qu'inexpérimentés sur les choses du voyage et de la guerre, n'étaient pas les moins enthousiastes, mais la foi, l'ardeur et le courage de Pierre l'Ermite qui les dirigeait ne suffirent pas toujours à pallier les difficultés.

Le petit peuple cependant s'ébranla le premier. L'Ermite aux pieds nus, la taille ceinte d'une corde, les entraîna en chantant des cantiques sur la route la plus longue et la plus hasardeuse, à travers les monts des Balkans, les déserts de Bulgarie ou les steppes de Hongrie, dont on ne voyait jamais la fin.

Ils allaient en chantant vers une mort certaine, mais hélas ! bien peu virent Jérusalem, décimés qu'ils furent par la soif, le froid, la chaleur, les Turcs et surtout la faim.

« Vous auriez ri, raconte un chroniqueur, de voir les pauvres gens ferrer leurs bœufs comme des chevaux, entassant femmes et enfants dans des chariots branlants et les petits enfants devant chaque village du chemin, demandaient :

— « Est-ce là Jérusalem où nous allons ? »

— Dieu y pourvoira, avait dit Pierre l'Ermite. Dieu le veut ! Dieu le veut !

Laissant le petit peuple à son triste sort, seigneurs féodaux et suzerains s'organisaient, le rendez-vous étant fixé à tous sous les murs de Constantinople.

Le premier, un brave et cependant bien pauvre chevalier français, surnommé Gautier-sans-Avoir, mit bientôt sur pied une expédition modèle.

Godefroy de Bouillon partit le 15 août 1095 avec son armée de Lorrains et de Belges. Ils gagnèrent le Bosphore par l'Allemagne et la Hongrie, par des raccourcis qui avaient échappé à Pierre l'Ermite.

Les Méridionaux groupés autour du riche comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, s'engagèrent par la Lombardie et la Dalmatie (Yougoslavie et Tchécoslovaquie), contournant ainsi la mer Adriatique. Ils partirent en octobre.

Les seigneurs allemands du Saint Empire Germanique, sous la conduite du capitaine-sire de Gotteschalk, avaient préféré rester le plus longtemps possible en territoire impérial. D'Allemagne, ils descendirent jusqu'à la pointe de la botte de l'Italie. Parmi eux, bénéficiant d'une renommée éclatante, on montrait le Chevalier Sans Peur, baron d'une

vaillance extraordinaire, mais de fort mauvais caractère.

Ce mauvais caractère ne devait pas tarder à se manifester lorsque les Germaniques firent leur jonction en Calabre avec les Normands d'Italie. Ensemble, ils devaient couper la mer Ionienne jusqu'au port de Durazzo et de là, vers les déserts de Bulgarie. Or, parmi les Normands d'Italie se trouvait un extraordinaire personnage. Sa prestance et la réputation de ses vertus guerrières emplirent le cœur du Chevalier Sans Peur d'une tristesse de malemort.

Cet homme, Bohémond de Sicile, petit-fils des envahisseurs normands de l'Italie, assiégeait, quelques mois auparavant, la ville d'Amalfi dont il se considérait l'offensé. Apprenant en Calabre la présence des croisés allemands, il planta là Amalfi et son siège et vint curieusement aux nouvelles.

Ce fils de Robert Guiscard l'Avisé, bien digne de son père, ayant eu « pour tout héritage Tarente et son épée », s'informa soigneusement du nom des chevaliers, de leur nombre, de leurs ressources et du profit qu'on avait à gagner, réfléchit quelques jours et prit la croix à son tour.

Parmi les Saxons, le Chevalier Sans Peur vit alors, non sans déplaisir, Bohémond de Sicile faire rapidement figure de chef. C'était surtout de son aspect physique qu'il était jaloux, car, pour le courage, qui donc aurait osé se mesurer en champ clos avec lui, le preux baron germanique ?

Anne Comnène, la fille de l'empereur Alexis de Constantinople, raconta combien l'aspect du fils de Robert l'Avisé l'avait elle aussi impressionnée.

« Il passait les plus grands d'une coudée, écrit-elle. Il

était mince du ventre, large des épaules et de la poitrine. Il était ni maigre ni gras. Il avait les bras vigoureux et les mains charnues et un peu grandes. À y faire attention, on s'apercevait qu'il était si haut qu'un tant soit peu courbé. Il avait la peau très blanche et ses cheveux tiraient sur le blond. Ceux-ci ne passaient pas les oreilles au lieu de flotter comme ceux des autres barbares. Je ne puis dire de quelle couleur semblait sa barbe, ses joues et son menton étant rasés ; je crois pourtant qu'elle était rousse. Son œil avait la couleur glauque de la mer. Ses larges narines aspiraient librement au rythme du cœur ardent qui battait dans sa vaste poitrine. Il y avait de l'agrément dans sa figure, mais cet agrément était détruit par la terreur qu'il inspirait. Cette taille, ce regard... il y avait dans tout cela quelque chose qui n'était pas aimable et qui, même, ne semblait pas humain. Son sourire n'était qu'un frémissement de menace.

Il n'était qu'artifices et ruses et de son langage précis, ses réponses ne donnaient aucune prise... »

Ah ! malgré la présence de l'évêque Adhémar du Puy, légat du Pape, tous les croisés n'étaient pas gens aussi pieux que Godefroy de Bouillon et les gens de Constantinople, en les voyant arriver, précédés d'une fâcheuse réputation, ne les accueillirent pas à bras ouverts, tant s'en faut !

Les Grecs, astucieux mais diplomates, s'efforcèrent de ne laisser point paraître leur mécontentement.

— De deux maux, il faut choisir le moindre, pensèrent-ils, et puisque les croisés ont renoncé à toute idée hostile à notre égard, mieux vaudrait composer avec eux et faire la

part du feu.

Mais Constantinople, avec ses dômes d'or et ses palais de marbre, était si riche et si belle, que bien des chrétiens en perdirent la tête... Certains Normands et maints Gascons ne voulaient plus continuer :

« Ayant jeté l'ancre, ceux qui n'y avaient jamais été se prirent à contempler cette belle cité, si magnifique qu'ils ne pensaient pas que, dans le monde entier, il y en eût deux de pareilles. Ils virent ces hauts murs, dominés par d'énormes tours, ces palais si riches et si vastes, ces églises si hautes et en si grand nombre qu'on n'en pouvait croire ses yeux... »

Oui, vraiment, les croisés n'en pouvaient croire leurs yeux et l'Empereur Alexis Comnène s'amusa avec magnificence à les couvrir d'or. Notamment le géant Bohémond de Sicile, lequel ne s'en formalisa pas le moins du monde.

La princesse Anne Comnène écrira encore avec un peu de mépris que son père, se promenant avec le Normand d'Italie, s'arrêta comme par hasard, tout en parlant, devant une pièce dont la porte ouverte laissait deviner des monceaux d'or et d'orfèvrerie.

Bohémond, pourtant guère impressionnable, avala sa salive et s'efforça de dire, de l'air le plus négligent qu'il put, qu'avec de tels trésors le moins avisé des hommes mènerait le monde.

— Essayez donc pour voir, sourit l'Empereur Alexis.

Et, frappant dans ses mains, il manda à ses serviteurs de transporter toutes ces merveilles dans le camp du chrétien. Bohémond, pas vexé pour un sol, se fit à peine prier pour

accepter.

Et le Chevalier Sans Peur, dans tout cela, me direz-vous, que devient-il ? Abandonné dans un coin du camp germain avec son fidèle écuyer, isolé dans sa gloire magnifique et victime de cette gloire, insensible aux appâts de l'or, il ruminait une action d'éclat qui mettrait Alexis, Constantinople et les Croisés dans un état voisin de la terreur religieuse.

Pendant ce temps, Godefroy de Bouillon et le comte de Toulouse discutaient s'ils renverseraient l'Empire grec à l'amitié peu sûre afin de s'assurer plus facilement la route de Jérusalem. Mais, chacun refusant à l'autre la couronne, ils finirent par se mettre d'accord pour la négative. Fort diplomatiquement, Godefroy persuada les chrétiens de rendre un féal hommage à Alexis : un mauvais arrangement valant toujours mieux qu'un bon procès, Alexis flatté, se considérerait comme leur débiteur...

Devant les chrétiens assemblés, Godefroy, donnant l'exemple du chef, se mit à genoux devant le Grec, la paume de ses mains dans les siennes pour se faire son vassal. Puis les croisés, l'un après l'autre, prêtèrent serment de suzeraineté à l'Empereur, debout, revêtu de la pourpre et de la couronne de Justinien.

Alors le baron germain, le Chevalier Sans Peur, se glissant derrière lui, vint s'asseoir sur le trône impérial.

L'Empereur, blême, ne dit rien, ne connaissant que trop l'outrecuidance des Occidentaux. Des gens de Pierre l'Ermite n'avaient-ils pas tué son lion apprivoisé, pour le faire rôtir devant la basilique de Sainte-Sophie ?

Sur un geste de Godefroy, le comte Baudouin, son jeune frère, prit l'insolent par la main et l'ôta de la place.

— Vassal maintenant tu es, lui chuchota-t-il. Tu ne peux t'asseoir sur le trône de ton suzerain !

— Sans compter qu'il nous faut nous conformer aux usages du pays où l'on est, compléta, en réprimant avec peine son humeur, le bouillant Richard, neveu de Bohémond.

Buté et pâle de rage, le Saxon lui jeta un regard terrible, puis, posant ses yeux qui lançaient des éclairs sur l'Empereur médusé, il marmonna dans sa langue saxonne :

— Voyez-vous ce rustre maintenant assis, alors que tant d'illustres capitaines seront debout !

L'Empereur appela d'un signe son interprète qui se tenait près de lui, écouta en hochant la tête les paroles qu'il lui traduisait, mais il ne souffla toujours mot.

La cérémonie finie, il prit à part l'orgueilleux plus rubicond encore que le manteau impérial, et il lui demanda d'un air paisible son nom et son pays.

— Je suis Franc, et des plus nobles, répondit le Chevalier, et je ne sais qu'une chose, c'est que, dans mon pays, il y a à une croisée des chemins une vieille église où, quiconque ayant envie de se battre en duel, vient prier Dieu et attendre son adversaire. Moi, j'ai eu beau attendre à ce carrefour, personne n'a jamais osé venir...

— Eh bien ! dit l'Empereur, si vous n'avez pas trouvé d'ennemis, voici le temps où vous n'en manquerez pas...



Las ! il en manqua, tant il est vrai qu'il faisait peur. Les quatre armées des preux chrétiens marchèrent sur Jérusalem, mais, de Dorylée qui fut une grande bataille, à Antioche, à l'autre bout du désert de Taurus, le renom du Chevalier Sans Peur était si terrible que les mécréants fuyaient à belles jambes dès que son gonfanon(6) se dressait sous le ciel bleu.

Son écuyer fidèle s'y était employé avec ardeur, contant aux veillées d'armes ses vertus et ses prouesses, dont l'évocation seule glaçait d'effroi.

Rentrés chez eux, les prisonniers turcs échangés ou ensauvés s'empressèrent de donner le mot à leurs congénères, et que Dieu me damne si je mens, on le craignit bientôt comme la peste noire ou l'approche du choléra.

Son renom dépassa les frontières et les mères arabes menacèrent bientôt leurs enfants du Chevalier Sans Peur, quand ils n'étaient pas sages.

Voici pourquoi on le craignit tant, qu'au bout de sa lance il ne trouva jamais personne.

Après l'issue heureuse du siège d'Antioche, où sa réputation y fut pour beaucoup, quoi qu'en écrivissent plus tard des chroniqueurs ingrats, ulcéré et l'âme lasse, il ordonna à son fidèle écuyer de bien bouchonner son palefroi, afin que départ soit pris pour la noble Allemagne.

Je ne sais si son adieu causa quelque peine, mais il

s'aperçut avec orgueil que sa renommée avait suivi la route des croisés en sens inverse.

Messire son écuyer, en tirant force gloire, y ajouta des faits de son cru lorsque, dans une auberge, il avait trop bu de cervoise(7) et, à chaque fois, voyageurs, marchands, pèlerins, aubergistes et serfs, prenant leurs jambes à leur cou, le plantaient là, sans couvert et sans boire, devant un feu qui ne tardait pas à s'éteindre.



Le chevalier sans peur.

De plus en plus lourdement, il traversa l'Europe, drapé dans sa gloire et n'ayant plus guère qu'elle pour compagnon de route, son écuyer battant la campagne à plusieurs lieues devant lui afin de lui procurer gîte et vivres, ce qui devint de jour en jour plus difficile. Ils en furent bientôt réduits à dormir à la belle étoile et à se nourrir de baies, de feuilles et de racines, comme vilains dans les mauvaises années de famine.

Même les clercs(8), à son approche, sonnaient le tocsin et se barricadaient en leurs églises.

La colère, la soif, la faim et bientôt le froid, n'adoucirent guère le caractère du chevalier germain. Ses yeux roulaient si terribles sous la visièrre de son heaume en cuir renforcé d'acier, qu'un prévôt marchand se rendant de Nuremberg à Venise tomba raide mort de saisissement à sa rencontre, croyant avoir vu le diable.

Puis vint la neige et le fier et noble palefroi du Chevalier Sans Peur souffrit tant et tant du gel qu'il en creva. Ainsi l'avait fait depuis longtemps la jument de l'écuyer.

Ils l'abandonnèrent, les pattes raides dressées vers le ciel noir comme le châtimrnt de Dieu envers ceux qui sont pétris du péché de fol orgueil.

L'un soutenant l'autre, Chevalier Sans Peur germanique et fidèle écuyer, gravirent en trébuchant les premières pentes du Tyrol autrichien. La neige était tellement dense et la nuit tellement opaque que le croisé manqua bien souvent rouler dans des abîmes si profonds que le Sauveur l'aurait sûrement oublié au Saint Jour de la Résurrection.

Et monte que tu montes, peine que tu peines, bronche

que tu bronches, la tempête devint si affreuse et le chemin si malsain qu'ils ne purent bientôt avancer.

— Arrêtons-nous, dit le Chevalier, et recommandons notre âme à Dieu, puisqu'il ne lui sied point que nous retrouvions le duché de Saxe et Dresde, notre bonne ville.

Et le fidèle écuyer, entendant ces mots, se mit à pleurer des larmes amères qui gelèrent sur ses joues en aiguillettes de glace.

— Je sens, murmura le Chevalier, comme une odeur de feu et un fumet de soupe. Nous voilà donc arrivés aux portes du Paradis et les justes y sont à leur festin.

Et, ce disant, il défaillit car il n'avait point mangé depuis tant et tant de jours que cela n'était guère bon qu'à lui apporter fièvre délirante et malemort. L'écuyer écarquilla les narines.

— Par ma foi, c'est vrai, répondit-il à son maître, qui ne l'entendit point de par sa pâmoison.

Une sueur froide envahit son visage :

— Et si c'étaient les damnés dans les infernaux chaudrons ? Dieu Tout-Puissant !...

Il renifla encore cette mince odeur qui se mêlait au brouillard.

— Sur mon épée, réfléchit-il, ça sentirait plutôt le bouillon d'herbes que la came rôtie.

Il fit le signe de croix, ce qui écarte à coup sûr les malices, et ne vit autour de lui rien d'extraordinaire se passer, pour la bonne raison peut-être qu'il faisait, à cette heure, aussi noir que dans l'âme d'un mécréant.

Et, marchant prudemment vers la source de la bonne

odeur, il s'engagea dans une sente qui le mena à une caverne fort étroite au fond de laquelle un feu pétillait.

Un petit vieillard, sec et décharné autant qu'un paquet d'os, vêtu de loques comme il sied à un ermite, se redressa en l'entendant venir.

La caverne était si peu spacieuse que l'écuyer se brûla avec délice en approchant encore.

— Au nom de Dieu et de sa sainte Église, qui êtes-vous ? fit le vieillard surpris.

— Je suis, dit-il, le fidèle écuyer du plus vaillant baron de l'Empire teutonique, le Chevalier Sans Peur, devant qui, à Jérusalem comme ici, chacun tremble et se meurt d'effroi.

Le vieillard haussa les épaules et, derechef, à croupetons, se remit à tourner sa soupe.

La caverne était si étroite que le fidèle écuyer, obligé de se coller contre le feu, sentait sa cuirasse d'acier de Damas devenir cuisante comme le fond de la marmite.

— Je suis, cria-t-il, le fidèle écuyer du plus vaillant baron de l'Empire teutonique, le Chevalier Sans Peur, devant qui, à Jérusalem comme ici, chacun tremble et se meurt d'effroi.

Le vieillard se gratta le dos, et se remit à tourner sa soupe.

La caverne était si basse que le fidèle écuyer se tenait plié en deux et manquait choir en dedans le chaudron.

— Je suis, hurla-t-il, le fidèle écuyer du plus vaillant baron de l'Empire teutonique, le Chevalier Sans Peur, devant qui, à Jérusalem comme ici, chacun tremble et se meurt d'effroi.

Le vieillard cracha dans le feu et se remit à tourner sa soupe.

— Je suis, tonna le fidèle écuyer, je suis...

Et il ne put achever, tant il se sentait mal, brûlé, enfumé, serré, plié et demi-mort de faim.

Or, le vaillant baron de l'Empire teutonique, s'étant remis de sa faiblesse, guidé par les hurlements de son serviteur, avait fini par gagner lui aussi l'ouverture de la caverne.

De sa voix terrible, il appela l'écuyer. Celui-ci, avant de s'écrouler complètement mort dans la neige, put à peine lui dire ce qu'il en était.

Alors le Chevalier Sans Peur fit un signe de croix pour le repos de l'âme de son fidèle serviteur, et, enjambant le corps emprisonné dans l'armure brûlante, s'engagea à son tour dans l'ancre du petit vieillard. C'est-à-dire qu'il faillit s'assommer contre la voûte, se coincer entre les parois et se rôtir lui aussi sur les braises.

De sa main dextre rendue plus menaçante encore par le gantelet d'acier bruni qui la protégeait, il saisit le petit vieillard et, sortant à reculons, il l'attira à lui, sans que ce dernier lâchât le bâton avec lequel il tournait sa soupe.

— Je suis, tonna le Chevalier Sans Peur, je suis le plus vaillant baron de l'Empire teutonique. À Jérusalem comme ici, devant moi chacun tremble et se meurt d'effroi.

— Ah bon ! répondit placidement le petit vieillard.

Et il tourna les talons pour aller surveiller sa soupe.

La poigne de fer l'agrippa par le fond de sa méchante robe et le ramena au dehors.

Le Chevalier Sans Peur poussa un hurlement de fureur.

— Je suis... je... je t'ordonne de me donner ce soir gîte et couvert !

— Mon frère, je n'ai pas la place, vous voyez bien, s'excusa doucement l'ermite.

Le Chevalier dégrafa la bourse d'or et de pierres précieuses qu'il portait à ses chausses.

— Voici de l'or et des pierreries, prends-les et laisse-moi ton antre jusqu'au matin.

Le saint homme écarta les bras d'un geste d'impuissance.

— Qu'en ferai-je, sire chevalier mon frère ? Des cailloux ! j'en ai plein la montagne et l'éclat de l'or, vraiment, me fait mal aux yeux.

Et il rentra chez lui.

Le fumet de la soupe avait de douces senteurs de thym, de serpolet et d'herbes cuites. Le Chevalier, dans sa rage, donna un tel coup de poing à la falaise qu'un quartier de roc s'en détacha et roula dans les abîmes, d'écho en écho.

Le petit vieillard passa la tête.

— Holà ! dit-il, vous seriez bien aimable, messire Chevalier mon frère, de passer votre chemin. Je suis un ermite et cette montagne est à moi. Je n'aime pas qu'on me l'abîme.

— Par la barbe de saint Chrysostome, s'étrangla le Chevalier, je suis si vaillant et si fort que chacun meurt de peur quand il me voit, à tel point que je n'ai jamais pu tuer l'infidèle, moi qui osai m'asseoir sur le trône de l'Empereur ! Pour la dernière fois, ermite, sors d'ici !

Le vieil homme hocha la tête et, tirant une écuelle de quelque recoin de mur, se versa la soupe et se mit à

manger.

Alors le Chevalier poussa un tel rugissement de colère qu'on eût dit le bruit de mille avalanches et, extirpant de leur trou le vieillard, l'écuelle et la soupe, les précipita tous dans la vallée.

À peine eut-il accompli ce geste abominable qu'il s'écroula, face contre terre, frappé d'un remords affreux.

— Hélas ! gémit-il, moi qui faisais tant peur que jamais ne pus tuer un infidèle, ne voilà-t-il pas que je viens d'occire un saint homme de Dieu ! Hélas ! moi qui attendais jadis en vain un ennemi au carrefour, ne voilà-t-il pas que j'ai mis à mort le seul être au monde qui ne me craignait pas. Hélas !...

Et il pleura jusqu'au matin.

À l'aube, il arracha son bel équipement de guerre et le jeta dans l'abîme, pièce par pièce : son haubert(9) paré de la croix pourpre, son heaume(10) de cuir bouilli du Portugal doublé d'acier, sa cotte d'armes(11), sa lance, son gonfanon, sa fronde, sa masse, son épée et son écu(12). Il jeta tout, lacéra ses sous-vêtements de drap fin des Flandres et de velours de Beaucaire, creusa un trou avec ses mains pour enterrer son écuyer et, entrant facilement dans l'antre, tout courbé qu'il était devenu par l'humilité, il chercha deux pierres, les frotta l'une contre l'autre et ralluma le feu.

Et c'est ainsi que devint ermite le plus vaillant baron de l'Empire germanique, qui se fit tant craindre et qui, maintenant, craignait Dieu.



La prise d'Antioche

I. – La dette de Bohémond



PRÈS la pénible traversée du désert de Taurus, la plus grande partie des Francs se retrouva bientôt devant la cité formidable d'Antioche ayant appartenu jadis aux empereurs de Constantinople. L'occasion était tentante : s'en rendre maître assurait la clef de la Terre Sainte ! Et Bohémond de Sicile, plus que tout autre, souhaitait investir la citadelle.

Les croisés s'installèrent donc devant Antioche, la ville forte aux quatre cents tours et à l'immense enceinte... si immense qu'ils ne purent vraiment l'encercler. On surveilla le Nord, l'Ouest et l'Est, mais par le Sud arrivaient des renforts turcs, sans cesse accrus. De même, des gens de la ville pouvaient sortir... et rentrer ! comme on va le voir.

Ceux-ci, en majorité des Arméniens chrétiens, venaient s'ajouter aux croisés et mangeaient tranquillement sur les vivres des Francs.

Après sept longs mois, les croisés ayant imprudemment gaspillé leurs vivres, la famine commença à se faire sentir.

Godefroy de Bouillon tomba malade. Pierre l'Ermite, lui-même, avait cédé au découragement et il avait essayé de s'en aller en compagnie du vicomte de Melun. Bohémond les admonesta violemment en public et personne n'eut désormais envie de suivre leur exemple !

Après ce désagréable incident, tandis que le prince de Sicile se dirigeait, soucieux, vers sa tente, il entendit des cris perçants s'élever non loin d'un poste de guet : une femme hurlait. Il fut bientôt près de la bagarre mettant aux prises trois soldats et une jeune fille aux longs cheveux noirs. Elle serrait entre ses bras le cou d'un petit âne gris.

— Voleurs ! hurlait-elle en patois sicilien, langue que Bohémond entendit avec joie. Assassins ! Si vous touchez à mon Carino, je vous mords encore.

— Veux-tu déguerpir, sorcière du diable ! criait encore plus fort le soudard. Sinon, je te ferai pendre, comme l'a dit le Sénéchal.

À la vue de Bohémond, les soldats lâchèrent leur prise et la jeune fille en profita pour administrer à celui qui était le plus proche d'elle une gifle retentissante. Il voulut protester, mais Bohémond lui saisit la main. L'adolescente cracha par terre et étreignant à nouveau son âne, elle lui parla dans une langue inconnue, d'une voix tendre et douce.

Le bourricot, plein de compréhension, se mit à braire. Bohémond ne put s'empêcher de rire.

— Qui est cette petite fille ? demanda-t-il en français, aux soldats.

— Je ne suis pas une petite fille, messire, répartit

l'intéressée dans la même langue, mais une jeune fille. C'est parce que vous êtes trop grand que je vous arrive à la ceinture. Vous, je vous aime bien, mais les soldats que voici sont des criminels. Ce sont eux que vous devez pendre et non moi, qui n'ai rien fait.

Un des soldats brandit le poing et Bohémond eut toutes les peines du monde à obtenir le calme.

— Tais-toi, dit-il, à la jeune fille. Tu parleras après et je t'écouterai. Qui est-elle et que lui voulez-vous ? demanda-t-il à nouveau, au plus âgé des soldats, un sergent.

— Messire Bohémond, vous savez que notre Sénéchal et Seigneur, le glorieux duc de Bouillon, a ordonné l'expulsion de toute la racaille qui vit de notre blé et pousse les hommes à la débauche. De plus, le noble comte de Toulouse a proclamé qu'on rassemble toutes les bêtes qui ne sont pas utiles au combat, même les ânes et les chiens, afin qu'on les abatte et que nous puissions faire un chrétien repas, le jour de Pâques.

— Vous croyez que vous me chasserez et tuerez mon âne ? Lui et moi, nous venons tout droit de Sicile et nous devons aller, céans, à Jérusalem. Comme vous, Messires. Faut-il qu'un âne et une jouvencelle vous en montrent le chemin ?

— Allez, ouste ! rétorqua le sergent, suis-nous plutôt, sorcière !

— Laissez-la, intervint Bohémond, je me charge de lui régler son compte.

Pleins de respect, les trois soldats obéirent et s'éloignèrent.

Quand ils furent seuls, le Normand s'assit sur une pierre et caressa machinalement les jambes fines du baudet, qui s'était remis à brouter.

— Ainsi, tu fais la Croisade ? demanda Bohémond en sicilien.

— Par ma foi ! et je suis bien trop près du but pour m'en retourner, fut la prompte réponse de la jeune fille.

— Mais de quelle race es-tu, toi qui parles plusieurs langues ?

— Je me nomme Micaëlla. On m'appelle gitane ou bohémienne, mais je suis chrétienne. Mon père aussi. Il a fait un pèlerinage à Jérusalem pour demander pardon de nos fautes et obtenir rémission de notre peine. Les Barbaresques l'ont capturé et je vais aller le délivrer, profitant de votre convoi.

— Hé bien, que voilà noble et fière destinée. Mais n'as-tu pas un frère ou un parent qui eût pu faire le voyage à ta place ?... Vois comme l'armée est un mauvais lieu pour une jeune fille.

— Nenni. Je suis seule hormis un mien cousin qui veut prendre la place de mon père. Il est le roi de notre tribu, mon père, vous savez, ajouta-t-elle avec fierté.

— Je suis votre homme-lige(43), princesse ! fit Bohémond avec malice. Mais pourquoi, princesse, parlez-vous le patois de mon pays ?

— Oh ! votre pays ! disons plutôt celui que votre père a conquis ! Le mien avait fait de même. Oh ! pas sur une aussi grande échelle, mais notre tribu y était heureuse et vivait bien. J'ai suivi votre expédition, par prudence et par...

admiration, pour les nobles seigneurs normands de la Sicile.

— Tu n'es qu'une flatteuse, mais comme j'aime les flatteurs, je tâcherai de te rendre service. D'abord, as-tu à manger ?

— Point !

— Hé bien ! Viens-t'en jusque dans mes quartiers, je vais ordonner qu'on te donne un peu de farine. C'est tout ce que je possède. Mais, cache-toi bien pour manger.

— Non, merci seigneur, je ne puis accepter.

— Pourquoi ? Sais-tu que tu m'offenses ? interrogea Bohémond, surpris.

— Je ne puis accepter que l'on me *donne* de la farine. Je suis riche, vous savez, et je possède encore une poignée d'or. Votre farine, je veux la payer.

— De l'or, j'en ai plus que toi. Cent fois, mille fois plus et je ne sais qu'en faire, dans ce pays où il n'y a rien à acheter.

— Au contraire, Messire ! Vous pouvez acheter beaucoup avec de l'or. Cette ville, peut-être !

Et elle montra la ville aux quatre cents tours qui s'endormait dans le brouillard montant du fleuve Oronte.

Bohémond se mit à rire.

— Soit ! À ce moment-là, je viendrai te demander de m'aider à en payer le prix.

— Oh ! Je ne plaisante pas, messire, car je sais un peu de l'avenir... je sais qu'un jour, je vous aiderai comme vous m'avez aidée, ce soir.

— Tu sais vraiment l'avenir ? chuchota Bohémond, moitié pour rire, moitié intrigué.

— Bien sûr ! Mais messire le duc de Bouillon dit que c'est péché mortel.

— En croisade tous les péchés sont remis. Dis-moi mon avenir.

La petite gitane prit la grande main du croisé dans sa menotte brune et suivit de son ongle une ligne qui en coupait la paume de l'index au poignet.

— Tu es prince, lui dit-elle, et tu seras prince. Tu épouseras la fille du roi ton voisin, et laissant ton royaume à tes fils, tu retourneras mourir dans le royaume de tes pères(14).

II. – Les noces de sang d'après la *Jérusalem Délivrée*, poème de T. Tasse

UN soir, les croisés virent arriver un chevalier danois échappé par miracle d'un horrible massacre qui venait de coûter la vie à plus de quinze cents de ses compatriotes.

Les Danois, formant l'arrière-garde des armées croisées, s'étaient rangés sous les bannières de Suénon, fils du célèbre roi du Danemark Olaf. Suénon, frère d'armes de Beudouin de Flandre, coupé du gros de l'armée, tentait de joindre Antioche au prix de mille difficultés.

Or, Suénon, le beau chevalier, brave entre les braves, le géant blond au regard d'ange, n'avait point trouvé grâce devant la mort. Il ne restait qu'un seul survivant de toute

son armée.

— Suénon était trop pur pour combattre au milieu des brigands que sont devenus les croisés, murmura Pierre l'Ermite en regardant sous ses cils Bohémond, dont il s'était fait un adversaire. Et je songe à la légèreté et à la cupidité qui prennent de jour en jour plus de place dans les cœurs de mes compagnons. Ah ! Jérusalem, Jérusalem, où es-tu ?

Mais chose encore plus affreuse, la fiancée du Danois avait péri avec lui. Elle se nommait Florine et était la fille d'Eudes de Bourgogne et de Mahaut la Belle. Qui n'avait point entendu parler de sa grâce, de sa joliesse et de ses vertus, qui ? je vous le demande ?

Elle avait rejoint son fiancé à Constantinople, ayant fait vœu de se marier à Jérusalem, après la délivrance du Saint-Sépulcre. Sur sa robe, elle portait une légère cuirasse, recouverte de la chasuble portant la croix. Animée de la même piété et de la même flamme que son fiancé, elle avait voulu partager les mêmes dangers.

Ils marchaient enlacés, sous la bannière du Seigneur et chacun s'émerveillait de les voir.

Or, la nuit précédente, elle ne pouvait arriver à trouver le sommeil, tracassée par un pressentiment mal défini. Elle priait...

Tout dormait dans le camp sous la protection des piquets de sentinelles. Soudain, un bref cri de gorge et un bruit de piétinements la fit se redresser. Par la porte, elle vit l'horrible spectacle d'un infidèle en turban, poignardant un veilleur, sous un rayon de lune...

Alors, Florine, ramassant son épée, courut prévenir Suénon. Il était trop tard, les Turcs avaient investi le camp. Pour comble de malheur, la lune s'abîma sous un amas de nuages et il leur fallut combattre un ennemi invisible et partout à la fois dans des ténèbres opaques, parmi les tentes éventrées et les chevaux affolés.

Au bout d'une heure de cette lutte inégale, Suénon s'effondra, à moitié décapité par le sabre courbe d'un infidèle. Florine, qui se battait, l'arme au poing, comme un homme, au côté de celui qui devait être son époux, fut blessée à son tour. Mais Suénon, dans un dernier effort de sa main agonisante, poignarda le Turc dont le sang les inonda tous deux, consacrant leur union dans la mort.

Telle était l'édifiante et épouvantable histoire des noces de sang de Florine et de Suénon, prince de Danemark, brave parmi les braves.

III. – Bohémond et les espions à la broche

AU prix de laborieuses négociations, Bohémond réussit enfin à se faire promettre la principauté d'Antioche, par ses compagnons, si toutefois on prenait la ville...

Après un conseil de guerre assez mouvementé, Bohémond et Raymond de Saint-Gilles sortirent de la tente ronde du commandement, continuant à discuter avec ardeur de toutes les questions qui les préoccupaient.

Ils s'entendirent soudain hélés par un groupe de soldats encadrant un individu loqueteux, dont les bras s'ornaient

de lourdes chaînes brisées.

— C'est un chrétien arménien, échappé des prisons d'Antioche et qui veut vous parler, annonça un sergent, en lâchant le prisonnier.

Le malheureux se prosterna aux pieds de Raymond et les embrassa avec reconnaissance. Puis il demanda, par signes, à manger. Les deux chefs ordonnèrent qu'on apporte un peu de soupe, sur laquelle il se jeta, les larmes aux yeux.

Tout à coup, une espèce de furie se précipita vers lui et, lui arrachant la gamelle, l'envoya bouler à plusieurs coudées de là. L'Arménien se trouva bientôt renversé, piétiné par son agresseur, qui n'était autre qu'une jeune fille aux longs cheveux noirs et à la robe bariolée.

Bohémond s'élança et attrapa la petite harpie par ses tresses et la tint soulevée en l'air, jusqu'à ce qu'on ait pu tirer sa victime à l'écart.

Alors, le géant normand posa la gamine glapissante par terre et, la secouant à son tour d'importance :

— Tu n'es pas folle ? lui dit-il. Ah ! ils sont beaux tes sentiments chrétiens. Devrai-je regretter ma farine et ta grâce de l'autre soir ?

Mais la bohémienne se dressa comme un petit coq :

— C'est un espion, messire, un espion...

Sa voix devenait aiguë et elle cria encore :

— Un espion ! Je l'ai vu dans le même appareil avec les mêmes chaînes au camp de Messire Robert de Flandre, près de la porte du Chien. Le lendemain, il est apparu chez Messire de Bouillon et Messire Renaud de Toul lui a donné une paire de chausses. Tenez, les voilà ! il les porte encore.

Le malandrin essaya de fuir, mais la poigne énorme de Bohémond s'abattit sur lui.

— Regardez les chaînes, elles sont rouillées à leurs cassures, constata Raymond de Saint-Gilles. Petite, tu as raison !

— Bien sûr, fit la bohémienne. Demandez-lui de faire le signe de croix, à ce chien de mécréant, et vous verrez s'il n'est pas un Turc de la plus belle eau.

C'était un Turc, en effet, et le Normand, le saisissant par les oreilles, le traîna jusqu'à la tente du Conseil de Guerre, où il le jeta dans les jambes des barons, stupéfaits.

Bohémond se campa devant eux, tandis que derrière eux les gens s'amassaient, ameutés par la petite gitane.

— Beaux seigneurs, commença-t-il, en se croisant les bras, beaux seigneurs, je vous demande de me confier le soin de débarrasser le camp des espions, car j'ai en pensée une moult bonne délivrance de ce péril !

Sur ce, il fit quérir les bouchers de l'armée et, après avoir décapité le Turc qu'il avait démasqué, il ordonna qu'on l'embroche et qu'on le mette à rôtir pour le servir à table aux barons qui mouraient de faim par sa faute. Puis, il annonça que tous les autres infidèles, venus pour espionner, avaient été remarqués et qu'on agirait ainsi pour tous. Tout le monde accourut pour voir cette chose incroyable et les Turcs furent si épouvantés qu'ils se hâtèrent de vider le camp avant qu'on ne leur en fasse autant.

Alors les Croisés, mettant à profit cette terreur qu'ils inspiraient, gagnèrent une petite bataille et encerclèrent

complètement Antioche.

Godefroy fit faire des semailles autour du camp pour montrer aux Infidèles que les assiégeants voulaient persévérer. On construisit des moulins à vent, ainsi que cela se pratiquait dans ce pays et le siège continua.



Un mois plus tard, un homme, enveloppé dans le large manteau des Croisés, longea silencieusement les tentes du camp chrétien. Devant lui, à quelques mètres, s'avancait une petite ombre, elle-même estompée dans la nuit.

Parvenues au pied d'une des tours, les deux ombres s'arrêtèrent pour écouter le silence nocturne. Puis, la plus petite, dégageant son bras de sa cape de bure, frappa avec prudence contre la minuscule porte en fer massif, enclavée au bas de la tour. Trois fois, deux fois, une fois. De l'intérieur, le même signal répondit.

La petite ombre attira vers elle son compagnon, et tous deux collèrent leur oreille contre l'huis.

— Tout homme a un désir secret, chuchotait une voix de l'intérieur.

La petite ombre secoua le bras de son compagnon et lui fit signe de répondre. Il se racla la gorge et faillit bredouiller d'émotion.

— Tout désir a un but caché, répondit-il enfin.

Silence. Le grand personnage regarda son partenaire avec

inquiétude. Celui-ci secoua la tête, comme pour approuver et lui fit signe de continuer :

— Quel est ce désir et quel est ce but ?

— L’or, répondit la voix à l’intérieur.

— Bohémond, dit la grande ombre.

Un verrou se tira et la porte s’entrebâilla. Bohémond, non sans difficultés, se glissa à l’intérieur et le battant se referma sur lui. Avec un soupir, Micaëlla, la bohémienne, s’accroupit et attendit.

Au bout d’un quart d’heure, Bohémond reparut et secoua gentiment sa petite alliée endormie.

Lorsqu’ils eurent regagné le camp chrétien, la bohémienne posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Alors ?

— Tu avais raison. J’ai vu cet homme. C’est un chrétien converti à la religion de Mahomet. Il s’appelle Firûz et a épousé une bohémienne comme toi. Il est une sorte de général de l’Émir d’Antioche et garde cette tour. Quand la ronde est passée, il m’a caché sous son divan et s’est assis sur moi. J’ai failli en mourir tant il est gros ! Il est également marchand de grains et, comme l’Émir l’accuse de dissimuler de la farine, il veut se venger et, demain soir, il nous livrera sa tour, contre une grosse somme d’argent.

— Tu te souviens de ce que je t’ai dit un jour : tu achèteras cette ville.

— C’est vrai ! Mais comment as-tu connu ce Firûz ?

— C’est un secret, messire, et n’aimerais point que vous le racontiez. Oyez : ...

Bohémond promit le secret à sa petite associée et nul

n'en sut jamais rien.

Et le lendemain, en fin d'après-midi, l'armée fit mine de lever le camp, contourna la citadelle et se fonda dans la nuit.

À quatre heures du matin, les troupes se massèrent en silence sous la tour de Firûz et soixante Francs escaladèrent aisément le haut mur. Firûz, à leur vue, refusa de leur livrer les clefs de la grande porte et exigea que Bohémond se montrât sur l'échelle. Alors, seulement, il ouvrit la grande porte de la tour aux croisés.

Ce fut un combat terrible à l'intérieur de la ville. Godefroy de Bouillon, remis de son indisposition, était pris d'une fureur sacrée. Tout d'un coup, fonça sur lui une sorte de géant turc, si colossal que le bouclier de Godefroy vola en éclats sous le choc.

Godefroy se dressa sur ses étriers et, d'un seul coup de sa lourde épée, trancha exactement en deux le Sarrasin. Une moitié du corps roula à terre et l'autre, accrochée au cheval, inondé de sang et rendu furieux, retourna à bride abattue dans la cité, semant une panique incroyable sur son passage.

Bohémond, debout sur le rempart, brandissait la tête énorme de Yaghi-Sian, l'émir d'Antioche, reconnaissable aux anneaux de ses grandes oreilles velues et à sa longue barbe blanche. Puis, la jetant sur les Turcs qui se précipitaient sur lui, courut par les chemins de ronde jusqu'à la plus haute tour où il planta sa bannière pourpre.

C'est ainsi que les Croisés investirent Antioche.

Mais les Turcs des environs, jusque-là dans l'expectative,

arrivaient à bride abattue pour défendre la ville. Les Francs, à leur tour, d'assiégeants se virent assiégés. Après l'euphorie de la victoire, la situation devenait dramatique pour eux.

IV. – La Sainte Lance

À CE moment-là, un simple moine, un Marseillais du nom de Pierre Barthélémy, vint trouver Raymond de Toulouse, son chef, et lui raconta qu'il avait vu saint André en songe.

— Creuse la terre sous le maître-autel de l'église Saint-Pierre, aurait dit l'apparition, et tu trouveras la lance avec laquelle le centurion perça le flanc du Christ à Golgotha. Je l'ai cachée, moi-même, en cet endroit.

Cette révélation ranima le courage de tous et, en présence du comte de Toulouse, le prêtre provençal exhuma la relique à l'endroit indiqué.

On envoya Pierre l'Ermite porter un ultimatum au chef turc, l'émir de Mossoul, et celui-ci, ignorant à quel point la découverte de la Sainte Lance avait, en quelque sorte, miraculé l'armée franque, reçut fort discourtoisement l'Ermite.

— Retourne à tes maîtres, lui cria-t-il sans cesser de manger des pastèques, et dis-leur que je ne trouve pas mauvais que de pauvres carcasses animées, des squelettes vivants, de misérables anatomies s'escriment de la langue, puisque les bras leur manquent. Ce n'est pas au vaincu de dicter la loi et je ferai ce qu'il me plaira. Et si je veux faire

grâce, c'est pour donner bataille et les faire mourir plus honorablement qu'ils ne le méritent. Sinon, il est en ma puissance de les serrer si près, qu'ils s'étrangleront et se mangeront les uns et les autres de malefaim, eux qui osèrent rôtir un des miens !

Mais ce n'étaient que rodomontades et les Turcs commençaient à s'effrayer du courage et de l'audace des Francs.

À l'aube, Bohémond rangea ses soldats. Il leur avait dit, la veille, de manger leurs provisions et chacun se sentait plus fort. De plus, la vue de la Sainte Lance tenue par le chroniqueur Raymond d'Agiles, aux côtés de l'archevêque du Puy, Adhémar de Monteil, leur inspirait confiance. Ils étaient presque tous à pied, faute de chevaux mangés ou morts de faim.

Godefroy de Bouillon qui avait donné le sien, pour souper, à ses soldats, emprunta celui du comte de Toulouse malade à son tour. L'ancien élève de Pierre l'Hermite n'avait, du reste, avalé en trois jours qu'un pied de chameau acheté son poids d'or et si mauvais qu'il en souffrait affreusement de l'estomac.

Et c'est cette armée de cadavres ambulants, à pied et en loques, précédés d'une relique vermoulue, qui mit en fuite les Turcs pétrifiés, puis terrorisés, trop terrorisés pour emporter leurs provisions sur lesquelles les Croisés affamés se jetèrent après leur victorieuse chevauchée.

Les trois quarts des chrétiens manquaient, mais Jérusalem était maintenant à portée de la main.

Telle fut la bataille d'Antioche, en vérité.

Jérusalem

I. – La Croisade du Corsaire repent



Le transport à travers la Méditerranée des quantités colossales de marchandises destinées à ravitailler les croisés, n'allait pas sans attirer des pirates de toutes races et de toutes confessions.

Le plus acharné était sans conteste Guynemer, une espèce de forban sans foi ni loi de la ville de Boulogne. Il s'était emparé à toutes fins personnelles de la ville de Laodicée, sur les côtes du Liban. Les Anglais ne tardèrent pas à la lui reprendre, cette cité constituant un important point stratégique pour le ravitaillement des croisés.

Guynemer, méditant une vengeance, se porta quelque temps plus tard à la rencontre d'une escadre britannique commandée par le roi anglais Edgar Aetheling.

Il escorta, tout d'abord, la flotte croisée mais en se rapprochant insensiblement du vaisseau amiral. Lorsqu'il eut réussi à l'isoler complètement, une horde de plongeurs nègres se jeta à l'eau et eut vite fait de creuser dans la

coque du navire d'importantes voies d'eau.

Le vaisseau amena rapidement le pavillon de la reddition et Guynemer de Boulogne escalada sa prise.

Malheureusement ses calculs s'étaient avérés faux et le gros navire ne contenait que quelques marchandises sans grande valeur... mais par contre, il transportait plusieurs centaines de pèlerins anglais, tous parés de la chasuble à croix pourpre des croisés.

Le capitaine britannique voulut donner l'ordre de se battre, mais un chevalier lui retint le bras et s'avança, seul et sans armes, devant les corsaires stupéfaits et déconfits.

Le bateau s'enfonçait peu à peu pendant que la flotte anglaise volait sur les vagues au secours de son amiral. Guynemer, peu soucieux de périr avec le bateau capturé, s'apprêtait à regagner son bord. Le chevalier se campa devant lui.

— Qui es-tu, lui lança-t-il, pour assassiner tes frères et voler le bien de Dieu ?

— Ceux que j'ai fait écorcher tout vifs savent bien que l'on me nomme Guynemer le Boulonnais et...

— Ainsi tu es de Boulogne, dit pensivement le croisé. C'est grand dommage pour cette belle cité et Messire Godefroy de Bouillon en mourra de honte, si je vis assez pour le lui dire...

Au nom du duc de Bouillon, le pirate se troubla, puis se reprenant avec forfanterie :

— Lui et moi, nous avons un compte à régler. Il a voulu me pendre jadis, un jour qu'il m'avait surpris à voler un tronc d'église et, si messire Eustache, son frère aîné, n'était

intervenu et ne m'avait retiré de ses mains, je crois que je serais mort de coups avant d'embrasser la potence. Ah ! c'était un fier luron que messire Godefroy et après tout, je ne lui en veux plus... C'en est presque dommage de vous noyer comme des rats, mes beaux pèlerins.

Et le corsaire s'étranglait de rire en songeant à cette excellente plaisanterie. Les pèlerins, agenouillés, pleuraient. Le bateau donnait dangereusement de la bande.

— Allons, ouste, on s'en va, hurla Guynemer à ses hommes.

Alors le chevalier saisissant Guynemer d'une poigne robuste, le força à tomber à genoux.

— Point du tout, fils de voleurs et voleur toi-même, tu mourras avec nous. Et je regrette le temps où nous jouions sur les remparts et, plus encore, celui où je t'empêchai d'être rossé par mon frère, comme tu le méritais.

— Eustache !

Le corsaire, en poussant ce grand cri, se jeta aux genoux de l'ami retrouvé, le serrant frénétiquement contre son cœur. Puis, quand il eut bien ri, bien pleuré, il se redressa et, d'une voix fière, ordonna à ses drôles :

— On met le cap sur Jérusalem ! Et si j'en vois un qui ne tue pas ses dix mécréants dans la journée, je lui coupe les oreilles, parole du plus vieil ami d'Eustache de Boulogne et de Godefroy de Bouillon, son frère. Et c'est moi qui vous offre le voyage, foi de Croisé.

Et, tandis que les malandrins, devenus sauveteurs malgré eux, faisaient passer les croisés à leur bord, Guynemer, à genoux, devant le fils de son ancien seigneur, se déclara son

homme-lige et lui offrit son concours, à la vie et à la mort, mettant tous ses biens à sa disposition et à celle de Godefroy :

« *C'était un beau cadeau, en vérité*, dit le chroniqueur de l'époque, *car moult s'était enrichi par tant de biens mal acquis.* »

Quant à ses trois cents malandrins de matelots, ils furent eux aussi croisés, ni meilleurs ni pires que les autres...

II. – L'archange de Jérusalem

PUIS l'on arriva devant Jérusalem, l'unique, la désirée, la Ville Sainte, enfin !... Grande fut l'émotion : « *Quand ils ouïrent nommer Jérusalem, alors commencèrent à pleurer et mirent tous à genoux, rendant grâces à notre Seigneur...* »

Une ardeur et une vigueur nouvelles animaient les Croisés, et Godefroy de Bouillon, lui-même, secouant la fièvre qui le torturait la veille encore, débarrassa ses membres du mal qui les accablait. Il redressa son grand corps abattu et amoindri et, s'arrachant à la décrépitude qui le guettait, parut à ses compagnons comme pétri d'une nouvelle jeunesse.

À ses côtés, on remarquait aussi un jeune homme inconnu, qui lui servait de page. Il s'était présenté ce matin-là, au pavillon⁽¹⁵⁾ de Godefroy et avait offert ses services. Godefroy, légèrement souffrant, parut le reconnaître :

— Ne t'ai-je point déjà vu, beau page ? demanda le duc.

— Si, messire, je vins vous voir la veille de votre départance de Boulogne et vous demandai à vous servir de page. Je me nomme Albéric et suis de noble rang.

— Mais tu ne revins point, Albéric, reprit Godefroy, surpris à ce souvenir. Pourquoi donc ? Ne t'avais-je promis assez d'or ?

— Messire, n'ai point besoin d'or ! Mais mon heure n'était sonnée et j'ai attendu que les temps s'accomplissent.

— Ah ! Bien ! approuva Godefroy distraitement. Ainsi te revoilà !

— Si vous me voulez, messire, à la victoire, tous deux, nous irons. Et d'abord, permettez-moi de vous préparer ce breuvage avec ces herbes que ma mère me remit à votre intention. Il soulage de male douleur et apporte force et vigueur.

Et de ce jour, Godefroy parut en effet avoir repris toute sa force et sa bonne humeur d'antan.

Les Croisés commencèrent à investir la ville. Mais malgré le zèle des nouveaux arrivants de chaque jour, sans oublier les corsaires de maître Guynemer, les effectifs chrétiens se montrèrent plus qu'insuffisants.

De plus, l'été particulièrement torride torturait les Francs mourant de soif. Tous les puits avaient été comblés par les Mahométans et la seule source à proximité s'avéra saumâtre et bien insuffisante à couvrir les besoins des gens et de leurs bêtes.

On prépara cependant fiévreusement la machinerie de siège et il fallut envoyer de véritables expéditions pour dénicher des arbres, plus que rares en ce pays aride.

Godefroy de Bouillon et Raymond de Toulouse se firent construire, chacun, une sorte de haute tour ou *château* de bois munie de bombardes, de catapultes et de ponts-levis à bascule.

La plus grande de ces tours, celle de Godefroy, possédait trois étages. À l'étage inférieur se tenaient les ouvriers actionnant la machinerie. À l'étage au-dessus, les guerriers de réserve et les munitions. Au sommet, les combattants.

— Vous devriez, mon seigneur, suggéra le page Albéric, faire tendre en guise de toit des peaux d'agneaux fraîchement tués, afin de nous protéger contre les feux grégeois que lancent les assiégés du haut de leur rempart.

— De *nous* protéger ! s'exclama Godefroy. Point toi ne monteras ! Tu es trop jeune et ne connais pas assez de choses de la guerre.

Pourtant, ce jeune homme semblait pétri d'une sage expérience.

— Je ne vous quitterai point et ferai en sorte que vous ne me verrez !

À l'aube du 11 juillet, Pierre l'Ermite escalada, solitaire, le mont des Oliviers. Arrivé sur les lieux mêmes de la Passion du Christ, une force invisible lui interdit d'avancer.

— Que la volonté de Dieu soit faite, tonna une voix énorme, et que la Maison de Dieu appartienne de nouveau à ses enfants.

Le soir, autre prodige : une éclipse de lune sema la panique chez les Musulmans, car la lune, et surtout son croissant, n'est autre que le symbole de Mahomet.

Pierre conseilla trois jours de jeûne et de prières. Une

procession fit le tour de la ville sous les quolibets et les projectiles enflammés lancés par les Arabes massés sur les murs.

Sur les remparts, une horde de sorcières échevelées et affreuses jetaient des sorts sur les chrétiens. L'une d'elles, saisissant un énorme serpent, le balança aux pieds de Godefroy. Alors, Albéric le page, armé de sa fronde, réexpédia le reptile d'un coup preste et bien visé, de l'autre côté des mâchicoulis. Godefroy, voulant le remercier, fut alors étonné de ne plus le trouver à ses côtés.

L'assaut contre la ville fut donné le 14 juillet au matin, et les croisés, malgré leur volonté farouche de réussir, ne voyaient guère le succès leur sourire. Le comte de Flandre en pleurait de désespoir.

Le vendredi 15 juillet, Godefroy monta de nouveau à sa tour avec son frère Eustache. Le soleil était implacable, le ciel pur et d'une profondeur insoutenable. À ce moment, un énorme coup de tonnerre ébranla les nues. Il était trois heures. Comme au vendredi de la Passion.



C'est un envoyé du Ciel.

Sur le mont des Oliviers, retentit un clair et haut coup de trompette. Godefroy y tourna ses regards :

— Par ma foi, s'écria-t-il, ne voilà-t-il pas Albéric, mon gentil page... Mais non, je rêve... ce chevalier-là est si grand qu'il nous dépasse tous au moins dix fois !

— Regarde ! cria Eustache, témoin comme toute l'armée de ce prodige. Regarde, ô mon frère ! le chevalier agite un bouclier blanc où étincellent des étoiles.

— Il montre Jérusalem de la pointe de son épée, cria à son tour Robert de Flandre.

— Sur son casque brille un triangle de feu. Ô prodige ! C'est un envoyé du ciel, criait-on de toutes parts.

— Dieu le veut, lança Godefroy. Dieu est avec nous ! Et il sauta sur les créneaux de Jérusalem, encadré par les deux frères de Tournay, Ludolphe et Engilbert. Eustache de Boulogne le suivit, puis le comte de Flandre et tous les Lotharingiens(16) du duché de Bouillon.

Ce fut une mêlée terrible. Les défenseurs cherchaient à fuir d'un autre côté mais se trouvèrent nez à nez avec les Provençaux du comte Raymond de Toulouse, avec ceux de Gaston de Béarn, de Raimbaud d'Orange et de Gérard de Roussillon, ses vassaux. Robert de Normandie cerna les infidèles dans le temple de Salomon, tandis que Tancrede de Sicile courait, au cœur de la ville, vers l'édifice de la Koubah, où s'entassaient les trésors !...

Aussi avisé que son oncle Bohémond, il s'empressa de s'assurer ces immenses richesses, en vertu de la loi du plus fort...

Le spectacle du combat était horrible et grandiose.

Godefroy avait fait ouvrir la Porte de Saint-Étienne aux cavaliers bardés de fer. Du haut des remparts, il contemplait cette marée de casques de toutes formes, d'argent pour les princes, d'acier pour leurs hommes. Les bannières, à l'emblème de chacun, claquaient au vent, éclatantes d'azur, de pourpre et d'or.

Une cavalerie turque essaya d'engager le combat dans les rues étroites, mais leurs armes trop encombrantes et leurs chevaux nerveux rendaient la manœuvre difficile.

Ce fut alors d'affreux corps à corps, au poignard, à la dague, à la massue. Sur les murs et les toits des maisons, des archers pointaient leurs arcs. Et ce n'étaient que cris de guerre, hurlements de terreur et vacarme de crécelles, de tambourins et de trompes embouchées par les Turcs, pour dérouter leurs assaillants.

« *Dans le temple de Salomon, on avait du sang jusqu'aux genoux* », affirme le chroniqueur.

Le soir, les Chrétiens de la ville, rassemblés à l'Église du Saint-Sépulcre, se réunirent aux Croisés vainqueurs dans une action de grâce et l'on vit un très vieil homme se jeter aux pieds de Pierre l'Ermite. C'était le successeur du Patriarche Siméon.

— Paradis dans le ciel à l'envoyé de Dieu, s'écria-t-il. Gloire à l'homme qui nous a délivrés !

Et ainsi Jérusalem fut prise, le 15 juillet de l'an de grâce 1099.

III. – L'Avoué du Saint Sépulcre

GODEFROY pria toute la nuit, debout dans l'église, ainsi qu'il l'avait fait à son adoubement.

Mais il fallait un chef à ce nouveau royaume, à cette fédération, plutôt anarchique, de barons et de preux. Et, lorsqu'on eut assez satisfait aux devoirs de religion, on dut songer à s'organiser.

Quatre candidats étaient le plus souvent nommés : le comte de Flandre, le duc de Normandie, Godefroy de Bouillon et Raymond de Saint-Gilles.

Les deux premiers firent savoir qu'il était temps, pour eux, de rentrer dans leurs États.

Raymond de Saint-Gilles ne cachait pas son ambition, mais des raisons politiques l'écartèrent du trône où il risquait de devenir encore plus puissant et plus riche. Il affecta de refuser par avance cette couronne, un peu vexé, peut-être, du manque de popularité qui avait récompensé tous ses efforts et il partit, sans se retourner, pour le Liban où il s'installa.

Enfin, Godefroy fut désigné, car il était bon, modéré, sage et pieux. Mais modeste par surcroît, il refusa ce titre de roi que portèrent avec empressement ses successeurs.

— Il est bien peu séant pour un chrétien, dit-il, de porter en chef⁽¹⁷⁾ une couronne d'or et grêlée de pierreries, là où le Fils de Dieu avait eu sa tête hérissée d'épines.

Il consentit à être « Avoué du Saint Sépulcre », c'est-à-dire une sorte de régent pour l'Église et la chrétienté.

On fit une petite enquête sur la moralité de Godefroy, ainsi que l'usage le voulait, et le résultat fut aussi édifiant que la vie de l'intéressé.

Le seul reproche que lui faisait son entourage était de s'attarder trop aux offices religieux, faisant refroidir la soupe : « *son manger en empira maintes fois, coutume moult ennuyeuse !* »

Ainsi Godefroy fut élu, peut-être justement à cause de sa très grande piété. Pierre l'Ermite resta huit mois avec lui, l'assistant de sa fidèle amitié. Tancrède de Sicile, devenu comte de Tibériade, lui servit de lieutenant et affermit par sa présence et sa bravoure ce trône bien neuf et bien exposé. Il conquit, à lui tout seul, la Galilée entière et bien d'autres fiefs, presque tous les barons étant retournés chez eux.

Godefroy vit alors de nouveau, avec angoisse, réapparaître la maladie. Lors des dernières contre-attaques égyptiennes, il avait fait merveille, notamment à Escalon, plus à l'aise à la guerre que dans la politique. Mais il se sentait las et découragé.

Il répugnait aux pompes et aux apparats et la légende raconte l'émerveillement des cheiks montagnards, venus lui verser leur tribut et qui le trouvèrent dans sa tente, assis par terre, à même le sol, appuyé sur un tas de paille.

— Ce n'est pas honte à un mortel, leur répondit-il, de s'asseoir par terre, car c'est là qu'il convient de revenir après la mort, puisque tout n'est que poussière.

Un an, jour pour jour, après la prise de Jérusalem, soit le 15 juillet, il revenait vers sa ville qu'il avait dû quitter, pour recevoir une flotte vénitienne, à Jaffa, le port de mer le plus proche.

À trois heures de l'après-midi, comme l'année

précédente, il pénétra dans sa ville, mais ce n'était plus qu'un moribond.

Il rendit sa belle âme à Dieu, ce 15 juillet 1100 et chacun vit alors un bel adolescent au costume de page poser un casque étincelant, orné d'un triangle de feu, sur le lit de camp de l'agonisant.

Godefroy mourut en lui étreignant la main.

— Je te confie à mes successeurs, murmura-t-il. Archange... Dieu... Jérusalem !... Jérusalem !...

Ainsi Godefroy de Bouillon vécut et mourut en croisé, quand il eut pris la Sainte Ville de Jérusalem.



La forêt enchantée

Tiré de la *Jérusalem Délivrée*,
Poème épique de T. Tasse (Italie).



L y avait, dans l'armée de Godefroy de Bouillon, un chevalier italien que l'on appelait Renaud d'Este.

Il était aussi beau que Baudouin de Boulogne, aussi courageux que Godefroy, aussi noble que Raymond de Toulouse, aussi intelligent que Bohémond, et plus téméraire encore que le bouillant Tancrède. Mais il était si jeune – à peine vingt ans – qu'on criait au miracle de voir tant de vertus réunies, sans que l'âge ne les ait formées. Son renom devint tellement grand que le Diable, lui-même, s'en émut et poussa des rugissements de rage horribles. On aurait cru entendre un taureau furieux ou quelque immense tempête.

Sur son ordre, au milieu de nuages noirs comme de l'encre, un affreux guerrier lança la foudre ; alors la terre trembla et le ciel s'embrasa. À ce signal, tous les sorciers, les sorcières, les génies, les gnomes et les dragons, les géants et les nains se précipitèrent à l'appel du Malin en

colère.

Ils se placèrent les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Assis au milieu d'eux, il semblait une montagne de feu entourée de collines. Il se leva, plus immense et plus terrible que jamais, pour haranguer ses troupes : les sorciers et les sorcières, les gnomes et les génies, les dragons et les chimères, les géants et les nains.

— Allez, cria-t-il, allez, mes fidèles compagnons, ma force et mon appui ! Allez pour anéantir ces croisés ennemis ! Éteignez cette flamme naissante avant qu'elle ait embrasé la Palestine. Que tout le camp chrétien, avec Renaud d'Este, périsse exterminé et que les derniers vestiges en disparaissent à jamais ! J'ai dit !

Et pareils à un déluge de feu et de grêle, tous les mauvais dégringolèrent des cieux pour obéir au roi des Enfers.

Alors, chaque jour apporta aux chrétiens la preuve du pouvoir terrible du Diable : Renaud d'Este fut fait prisonnier et emmené dans un pays magique, tandis que ses amis continuaient à espérer et préparaient, malgré la faim, la soif et les blessures, le siège de Jérusalem.

Non loin des tentes franques, au fond d'un vallon s'élevait une sombre forêt, la seule à des lieues à la ronde, de ce pays désertique. Des arbres aussi vieux que le monde y répandaient une ombre qu'on disait empoisonnée et nul n'avait jamais tenté d'y pénétrer. Les bergers et leurs troupeaux fuyaient au loin, plutôt que de se reposer sous ces ombrages où, paraît-il, à la nuit tombée, les fées et les génies tenaient un bal.

Or, Godefroy de Bouillon désirait du bois pour construire

tours et machines de guerre. Il décida d'envoyer sur place menuisiers et matelots afin d'abattre les arbres nécessaires.

Lorsque le diable eut connaissance de ce projet, il se rendit, en personne, chez Ismen, un enchanteur ami du sultan qui occupait Jérusalem.

Ce qu'ils se dirent, nul ne le sut... mais lorsque les douze coups de minuit sonnèrent, le magicien, à cheval sur un rayon de lune, pénétra dans la forêt. Avec sa ceinture, il décrivit un cercle magique, frappa trois fois la terre de son pied nu et agita par trois fois aussi sa baguette enchantée. Puis il disparut.

Aux premiers rayons du jour, les travailleurs chrétiens gagnèrent l'orée de la forêt. Une frayeur soudaine et incompréhensible les glaça.

Étonnés, éperdus et peu fiers, ils retournèrent en courant au camp, chacun essayant de raconter des prodiges extraordinaires qui ne trouvèrent aucune croyance. Plus d'un soldat se moqua d'eux.

— Ah ! les beaux croisés ! les hardis matelots ! Plutôt des enfants timides à la belle imagination... ah ! ah ! ah !...

Godefroy, furieux, renvoya les charpentiers au travail, accompagnés d'une escorte de guerriers intrépides dont le courage les puisse rassurer.

Les soldats, goguenards, pénétrèrent les premiers dans l'ombre épaisse. Un bruit affreux et soudain se fit alors entendre et une véritable marée vivante de bêtes de toutes sortes déferla sur les hommes pétrifiés. Il y avait des milliers et des milliers d'animaux sauvages et parmi le tonnerre et les hurlements du vent, on pouvait démêler le

rugissement des lions, le sifflement des serpents, le hurlement des loups, les grognements des ours, sans parler des cris d'autres fauves plus affreux et plus terribles encore.

Travailleurs et guerriers se sentirent envahis d'une même panique ; ils fuirent tout comme une horde de lapins affolés et se précipitèrent vers le camp, insensibles aux quolibets des autres.

— J'irai, annonça alors un des chevaliers, nommé Alcaste, j'irai tout seul là où n'osent aller ces guerriers qu'on croyait redoutables. Nulle bête ne pourra soutenir mes coups et je braverai l'enfer tout entier, si toutefois dans cette forêt on y trouve l'enfer !

— Va, dit Godefroy, le sort des chrétiens dépend de toi. Va et que Dieu te garde.

Le croisé s'enfonça bientôt sous les futaies. Nulle bête ne se montra. Seuls, des rugissements et des cris horribles faisaient frémir les feuilles. Soudain une barrière de feu s'éleva et, comme une muraille de flammes et de fumée, cerna l'intrépide de toutes parts.

Puis, d'espace en espace, des murs et des tours se dressèrent, véritables constructions ardentes et de plus en plus énormes.

Les flammes, resserrant leur étreinte, léchaient l'épée inutile et le bouclier ridicule du chevalier, reculant pied à pied pour la première fois de sa vie. Il recula jusqu'à l'orée du bois qui semblait maintenant flamber comme une torche. Puis tout s'éteignit et redevint apparemment normal lorsque le pauvre baron, tout déconfit, regagna sa tente pour y cacher sa honte et sa tristesse.

Deux guerriers, un Allemand et un Provençal, approchèrent de la forêt. Ce qu'ils virent fut si affreux qu'ils n'osèrent jamais le dire à leurs compagnons. Un troisième fut changé en statue de pierre. Tous, dans le camp, étaient saisis de crainte et d'effroi...

Enfin, Tancrède le Valeureux, neveu de Bohémond de Sicile, se leva pour affronter ce mystère. Le courage qui l'animait était bien plus encore le courage du désespoir. Il se sentait prêt à défier n'importe quel monstre car sa douce et belle fiancée, princesse arménienne, avait péri sous les flèches des Infidèles et son chagrin lui semblait plus puissant que toutes les terreurs du monde.

Il marchait en silence, les yeux grands ouverts, la main sur la garde de son épée en forme de croix. Tout à ses pensées, il entendit à peine le fracas du tonnerre. La terre s'entrouvrait à chaque pas qu'il faisait, mais il sauta de roche en roche, jusqu'à ce que le rempart de feu le cernât de toutes parts.

Un dragon, se glissant entre les flammes, darda sur lui une gueule effrayante. Tancrède recula d'un pas et réfléchit un court instant.

— À quoi me serviraient mes armes humaines contre les démons de l'enfer ? se dit-il. Dois-je continuer à avancer et ne sera-ce pas là un suicide que Dieu défend ? Mais si je retourne sans succès, que dira l'armée ? Godefroy voudra à son tour risquer sa vie. Que deviendrons-nous si notre chef lui aussi renonce ? Si Dieu est avec nous, ces flammes n'ont de redoutables que l'apparence...

Il fit le signe de croix et s'enfonça dans la fournaise. Mais

il ne sentait plus ni chaleur ni brûlures, sous ses pas l'incendie s'évanouit, un nuage âcre et glacial l'enveloppa. Puis les ténèbres disparurent à leur tour et il se trouva dans un petit chemin qui se faufilait parmi les troncs.

Tancrède surpris, mais ne tremblant plus, avançait à grands pas. Un oiseau chantait sur une branche et un écureuil laissa tomber une écorce sur sa tête avant de se sauver en piaillant.

Ni prodiges, ni fantômes. Seules quelques ronces ou un buisson épais s'opposaient parfois à sa marche de plus en plus assurée. Soudain le chemin déboucha dans une vaste clairière au milieu de laquelle trônait un énorme cyprès, dont la pyramide de feuillage reposait sur un tronc gros comme un pilier d'église.

Poussé par la curiosité, Tancrède se dirigea vers l'arbre. Sur le tronc, un message étincelait, écrit en lettres de feu :

« Ô guerrier intrépide », lut-il, « toi qui as osé porter tes pas jusqu'ici, ne trouble point cet asile. Chaque arbre est un être vivant. Tu ne peux couper une branche sans être un assassin. »

Tancrède, plus accoutumé aux choses de la guerre qu'à la sorcellerie, ne savait que faire. Et tandis qu'il cherchait la conduite à tenir, il entendit une voix l'appeler doucement :

— Tancrède ! Tancrède !

Alors il tira son épée et de toutes ses forces frappa l'arbre. Horreur ! de la large entaille, le sang coula et un gémissement s'exhala des branches.

— Ô Tancrède, je suis ta fiancée... Arrête ! Ah ! quelle affreuse blessure ! Arrête ! Tu m'as crue morte, mais je suis

vivante et transformée en arbre et chaque arbre de la forêt est un être vivant, que tu ferais périr sous ta hache...

Tancrède se retrouva devant Godefroy, sa fidèle épée encore tachée de sang.

— Jamais je n'oublierai, dit-il, ces accents de douleur... Non ! J'avoue ma faiblesse, mais ne comptez plus sur moi pour arracher ne serait-ce qu'une feuille.

Godefroy de Bouillon, le front dans ses mains, ne savait que choisir parmi les mille pensées qui l'assaillaient.

— Ah ! soupirait-il, comme je suis malheureux de ne savoir que faire ! Si je ne vais pas dans la forêt, qui osera y aller puisque Renaud d'Este n'est plus parmi nous ? Si jeune, il était le plus fort, le plus vaillant de tous...

Mais Pierre l'Ermite vint s'asseoir auprès de son ami. Il posa son bâton noueux sur l'épaule de Godefroy, qui releva la tête.

— Non, tu n'iras pas dans la forêt, déclara le Solitaire, un autre bras que le tien doit couper ces arbres que seul le Diable a pu charmer. Cette nuit, j'ai fait un songe et un ange est venu m'annoncer le retour de Renaud parmi nous. Les chevaliers partis à sa recherche arriveront avec lui lorsque le soleil se lèvera. Bientôt Jérusalem sera à nous. Prions Dieu pour qu'il nous exauce et nous aide.

— Ô mon Père, ô Seigneur, pria alors Godefroy, Toi qui fis pleuvoir pour ton peuple une céleste rosée, Toi qui permis à un mortel de faire jaillir l'eau vive d'une roche aride, déploie en notre faveur le pouvoir de Ton Bras. Aie pitié de notre faiblesse. Nous sommes tes soldats et nous avons besoin de Toi. Aide-nous, ô mon Dieu !

La prière monta dans le ciel du matin. Une alouette qui passait la prit dans son bec et l'emporta à tire-d'ailes au plus profond des nues.

Dieu voyant apparaître le petit oiseau, tendit son poing pour qu'il s'y pose et lorsqu'il connut la prière, il leva sa main droite et le miracle eut lieu.

Au milieu de la plaine, trois guerriers s'avançaient : Renaud et ses deux sauveteurs. Un brouhaha de cris de joie et d'actions de grâce emplit alors le camp. Godefroy remercia Dieu de toute son âme, puis sortit du pavillon pour recevoir les nouveaux venus.

Suivi d'un nombreux cortège, parmi les chants d'allégresse et les acclamations, Renaud rentra dans sa tente, accompagné de ses amis et des chefs de la croisade.

— J'ai besoin de toi, Renaud d'Este, lui annonça Godefroy devant les barons assemblés, et il lui expliqua ce qu'on attendait de lui.

— Avec l'aide de Dieu, j'irai, répondit le jeune homme.

Lorsque Renaud se trouva seul avec Pierre l'Ermite, celui-ci lui parla longuement :

— On t'a cité, dit le solitaire, d'étonnantes merveilles, mais il ne faut pas que tu armes une main impure pour ce combat inhabituel. Demain, aux premiers rayons du jour, tu monteras prier Dieu sur le Mont des Oliviers que l'aurore naissante éclairera de ses feux. De là, tu te rendras à cette forêt qu'assiègent tant de fantômes imaginaires. Ces monstres, ce feu, ces géants, tu les vaincras. Dis-toi qu'il n'existe pas d'humain transformé en arbre. Il faut que ces cris de douleur et ces chants délicieux te laissent insensible.

Tu vaincras, Renaud, si, vêtu de ta seule cotte de maille, tu gardes ton âme pure, tes yeux aveugles et tes oreilles sourdes.



À l'aube, ayant prié Dieu avec ferveur et espoir, Renaud descendit à grands pas vers la forêt. Il attendait le tonnerre et les flammes : il n'y avait autour de lui que bruissements de feuilles, pépiements d'oiseaux et jonchées de fleurs sur l'herbe drue. Devant lui, un fleuve paresseux étirait une coulée d'eau cristalline entre les futaies légères.

Une route le longeait pour déboucher au pied d'un pont d'or et de pierreries menant vers l'autre rive. Renaud, empruntant l'arche féerique, gagna le bord opposé.

À peine eut-il posé le pied sur la terre ferme que, dans un grand fracas, le pont s'abîmait dans le fleuve, soudain déchaîné. Le jeune homme regarda avec indifférence les eaux en furie et continua sa marche.

De nouvelles merveilles frappaient ses yeux incrédules : des fleurs naissaient sous ses pas, des oiseaux multicolores valsaient dans les rayons du soleil et une brise embaumée changeait, à chaque instant, de parfum.

Une clairière étrange se dressait maintenant, encerclant un myrte, plus grand et plus fort que les autres arbres. Or, un chêne venait de se fendre et de son écorce ouverte, sortait une fée des bois, couronnée de fleurs et de

feuillages, vêtue de mousselines légères. Elle était belle comme la lumière du soleil, dans ses cheveux blonds.

Puis, chaque arbre s'entrouvrit à son tour et l'une après l'autre, de petites nymphes commencèrent à danser, formant une ronde autour du myrte et du chevalier abasourdi. Leurs longues chevelures volaient sur leurs épaules, se confondant avec l'or des instruments dont elles jouaient : cithares, luths, guitares ou harpes délicates.

Sans cesser de danser, les fées se mirent à chanter les louanges de Renaud le preux, de Renaud le fier, du beau Renaud, tendre objet de l'amour de la Reine des bois.

À son tour, le myrte s'entrouvrit et Renaud vit se dresser, devant lui, la plus belle, la plus incroyablement belle, la plus surnaturellement belle des créatures.

Armide, tel est son nom, fixe sur le chevalier des regards où la joie, la douleur et l'amour sont confondus.

— Enfin, je te vois, dit-elle, mais tu viens me persécuter et me chasser de ce bois qui est mon royaume. Ô cruel ! Feras-tu pleurer mes yeux et à mon amour n'offriras-tu que des armes ? On m'a dit que tu étais le plus beau, le plus fier et le meilleur des chevaliers. Serais-tu aussi le plus cruel pour repousser l'amour de la reine des fées ?

Renaud, devant tant de beauté et tant d'amour, se sent ému. Sa main glisse peu à peu de la poignée de l'épée et autour de lui le bois résonne des gémissements de toutes les nymphes, écho de la douleur de leur souveraine.

— Ah ! s'écria la fée, quel est le mortel qui refuserait de devenir l'époux d'Armide ? Toi que j'ai choisi, pourquoi viens-tu en ennemi ?

— Hélas ! Hélas ! gémissent les nymphes aux cheveux d'or.

— Si tu veux aimer Armide, la reine des fées, si tu veux m'épouser, ô beau chevalier, enlève ce casque odieux, montre-moi ce front qui sait rougir, jette ton épée à mes pieds, donne-moi la main que j'y glisse cet anneau enchanté. Aussitôt tu deviendras, par ma grâce, le plus puissant des magiciens.

Renaud, les yeux baissés sous son heaume et les lèvres closes, serre le poing et reste immobile.

— Hélas ! Hélas ! pleurent les nymphes.

Armide, avançant le bras, s'apprête alors à toucher le jeune homme de sa bague ensorcelée. Renaud tire son épée, fait un pas de côté et marche droit au myrte. Armide pousse alors un hurlement de douleur et se cramponne à l'arbre, embrassant le tronc qu'elle inonde de larmes.

— Non, barbare ! Non, non, crie-t-elle. Tu ne me feras point injure de couper un autre moi-même. Jette ton épée. En blessant cet arbre, tu me tueras aussi.

Toujours inexorable, Renaud lève le bras. Alors, comme dans un cauchemar, la fée prend l'aspect effroyable d'un dragon crachant le feu, puis elle se transforme en un immonde serpent qui répand un infect venin.

La voici transformée maintenant en un géant terrible, un cyclope dont les cent mains velues font mouvoir cinquante épées et cinquante boucliers. Puis chaque nymphe, à son tour, devient un cyclope et se couvre de fer et d'acier.

Renaud, inaccessible à la peur, s'acharne sur l'arbre qui tremble et gémit sous les coups du glaive. Pour le défendre,

les monstres se multiplient et la forêt semble devenir un véritable enfer.

Le ciel tonne, la terre tremble, la tempête gronde et mugit, mais le cœur du guerrier reste intrépide. Sa main ferme et sûre porte à l'arbre des entailles de plus en plus profondes. L'acier si dur de sa grande épée étincelle au milieu des éclairs. Enfin, dans un long craquement, l'arbre s'est écroulé...

L'air était redevenu calme, les cieux se revêtaient d'azur, la forêt se reprenait à vivre... voilà qu'un lapin détalait derrière une touffe d'herbes et qu'une abeille affairée faisait son compte de fleurs.

Renaud, hors d'haleine, coupait des morceaux de branche, autour de lui et, sans même prendre le temps d'essuyer son front inondé de sueur, construisait un fagot si énorme qu'il regrettait l'absence de son cheval pour le porter. Jugeant sa récolte suffisante, il essuya le tranchant de sa bonne épée sur le gazon et en tâta, du pouce, le fil à peine ébréché. Il sourit alors, à lui-même.

Vains fantômes, cria-t-il aux arbres immobiles, quelle folie de vous redouter ! Et puisse cette leçon vous suffire, messire le Diable cornu et boiteux ! Adieu !

Dans le camp silencieux et étreint par l'angoisse, nul n'osait plus regarder vers la forêt. Soudain, Pierre l'Ermite poussa un long cri, repris par des milliers de bouches :

— Le voilà ! le voilà !

Le héros, en effet, apparaissait dans les brumes du soir. Sous l'immense fagot, sa démarche restait imposante et altière ; il brandissait à bout de bras son casque d'argent

que le soleil du couchant transformait en or flamboyant...

Par des cris et des chants d'allégresse, le camp célébra son retour victorieux. Godefroy de Bouillon serrait le jeune homme dans ses bras.

Renaud, souriant, voulut donner un peu de sa gloire à Pierre l'Ermite, modestement assis sur une pierre, son bâton de pèlerin à côté de lui.

— Seigneur, dit-il au Duc, grâce aux conseils de celui qui restera le meilleur d'entre nous, j'ai pu, suivant tes ordres, pénétrer dans cette forêt redoutée. Avec l'aide de Dieu, j'ai, en effet, vaincu les monstres qui la défendaient. Maintenant, tu peux y envoyer les travailleurs. Ils n'ont plus rien à redouter...



Alors, le Diable, assis sur son trône de feu, se releva, lui-même tout brûlant de colère et de honte. Il promena autour de lui des regards étincelants, cherchant l'enchanteur Ismen qui l'avait si mal servi.

Il le chercha en vain. Le sorcier avait fui jusqu'aux confins du monde. Alors le Diable tourna contre les siens sa vengeance et sa rage. Il précipita les géants et les nains, les gnomes et les fées, les cyclopes et les dragons, les sorcières et les génies, tout au fond d'un énorme volcan qui, de nos jours, flambe encore...



La délivrance de Bohémond

(D'après le fabliau du même nom par le
Père Delbare)



ABRIEL, le Prince arménien et chrétien de Mélitène⁽¹⁸⁾, était menacé par les Turcs du pays de Cappadoce. Il avait appelé Bohémond, le valeureux Normand, à son secours. Celui-ci vint à bride abattue, avec son armée, et rétablit l'ordre. Las ! sur le chemin de son retour, Daniman, l'émir de Cappadoce, lui tendit une embuscade. L'attaque fut si prompte et si vigoureuse, que les Normands durent s'incliner malgré leur courage et furent faits prisonniers.

Bohémond eut fort à faire pour soutenir le moral de ses compagnons. Et voici comment, grâce à lui, la bonne humeur héroïque et bientôt retrouvée des Francs, leur valut la liberté :

Car l'Émir avait une fille... qu'il aimait par-dessus tout.

Cette princesse, sage, bonne et belle, ainsi qu'il est d'usage, portait avec grâce une opulente chevelure brune, si célèbre qu'elle lui avait valu le surnom grec de Mélanie qui veut dire « la brune », de sorte que personne ne se

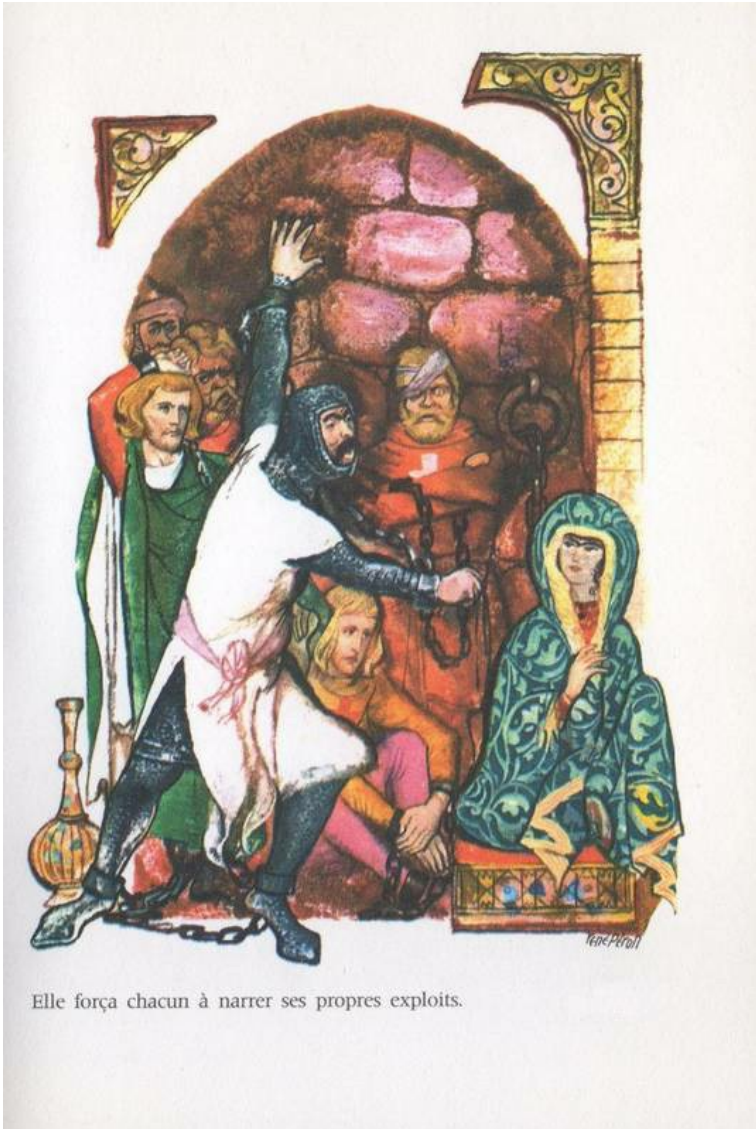
souvenait plus de son véritable nom arabe.

La gloire des croisés avait déjà éclaboussé tout l'Orient et Mélanie, du fond de son cœur généreux, conçut vite de la pitié pour eux.

Elle obtint, non sans peine, la permission paternelle d'aller les visiter et descendit, un beau jour, jusque dans le souterrain où les chevaliers étaient enfermés.

La conversation s'établit facilement, partie en grec, partie en arabe et même en français, dont elle avait quelques lueurs. Femme gracieuse et subtile, elle força chacun à narrer ses propres exploits et les Croisés, ravis, firent assaut de courtoisie et de complaisance. Je n'ose parler de vantardise !

Ce fut la plus passionnante des après-midi que jamais princesse ne passât. Et elle revint souvent... très souvent, puis tous les jours et les Croisés attendaient sa charmante présence avec une impatience que l'on devine.



Elle força chacun à narrer ses propres exploits.

Les beaux récits de l'Évangile, puis tous les mystères de la religion, devinrent rapidement l'objet des conversations, la fille de l'Émir désirant mieux connaître l'âme de ses nouveaux amis. Et Mélanie, emportée peut-être par l'amour, abjura volontiers la religion de ses pères et montra un mépris plein de zèle pour les coutumes et les mœurs qui, jusque-là, avaient été les siennes.

Pendant ce temps, l'émir Daniman, son père, trop occupé à se débattre au milieu des révolutions qui ensanglantaient les rangs des Infidèles, fermait les yeux sur les agissements de sa fille, ou paraissait la laisser faire. Il avait d'autres soucis : le cruel prince Soliman, son frère, gonflé d'orgueil autant que d'ambition, envahit soudain Cappadoce à la tête d'une armée extrêmement puissante.

L'Émir sortit de sa ville et groupa en vue du combat ses troupes, beaucoup moins nombreuses que celles de son frère.

Mélanie se précipita chez ses nouveaux amis.

— J'ai, cria-t-elle en entrant, le moyen de vous sauver la vie, ou, tout au moins, le moyen de vous rendre honorablement à la liberté. Cela vous plairait-il ?

— Par Dieu, belle dame, crièrent les Normands. Demandez donc au milan captif s'il ne rêve pas de ciel bleu !

— Bon ! Eh bien, voilà : j'entends vanter votre vaillance depuis longtemps. De l'éprouver, le moment se présente. Si mon père est battu par l'émir Soliman, mon oncle, le royaume sera livré à d'abominables bandits. Aidez-nous, je vous en supplie !

— Notre épée est à votre service, déclara Bohémond au nom de tous. De nous battre, l'envie nous démangeait depuis tant de jours oisifs. Vos ennemis l'apprendront vite à leurs dépens !

— Ce n'est pas tout, reprit Mélanie. J'ai parlé de votre liberté. Promettez-moi, sur la croix du Christ qui vous protège, que vous suivrez bien mes instructions.

Bohémond donna sa parole et chacun s'empessa de l'imiter.

— Dès que l'issue de la bataille vous semblera assurée, reprit-elle, revenez ici à bride abattue, sans poursuivre les ennemis. J'aurai fait évacuer les tours par les hommes qui les gardent. Ils auront ordre de vous passer vos fers dès que vous mettrez pied à terre. À ce moment-là, jetez-vous sur les sentinelles et enchaînez-les avec les entraves préparées pour vous. Je ferai semblant de pousser force cris d'effroi et j'irai me cacher dans mes appartements. Je compte sur vous pour vous rendre rapidement maîtres de la forteresse, de façon que mon père soit pris au dépourvu à son retour. J'ai dit aux sentinelles, continua-t-elle, que mon père entendait vous employer aujourd'hui comme janissaires(19), aussi se dépêcheront-ils de vous armer, de peur de se voir couper la tête pour désobéissance.

Les chevaliers débouchèrent sur le champ de bataille au moment où la chance semblait se détourner de l'émir de Cappadoce. À coups de lances, ils foncèrent sur les camps ennemis. La victoire semblait hésiter et flotter entre les deux partis. Mais, soudain, chose incroyable, Bohémond trouva en face de son épée un guerrier dont le blason ne lui

semblait pas inconnu. Il se détourna et releva rapidement la visière de son casque.

Ô plaisir !... ô surprise extrême ! Bohémond et un de ses neveux, Roger de Salerne, venaient de se retrouver ! Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Il y eut un moment de flottement dans les rangs rebelles et Bohémond et les siens profitèrent de cette surprise, aidés de Roger qui passa, sans plus de façons, dans leur camp.

Voici ce qui s'était passé :

Roger de Salerne avait offert aide et assistance à Soliman, le frère de l'émir de Cappadoce, afin d'obtenir la liberté de son oncle et des siens, à l'issue de leur victoire.

Jugez de sa stupeur en apercevant ses amis sur le champ de bataille, lui qui les croyait en train de dépérir au fond d'une oubliette !

Les hommes de Roger se joignirent à lui et les rebelles perdirent du terrain rapidement. Le fils de Soliman, bouillant de fureur, fonça à la vitesse de l'éclair sur Roger, parjure à ses yeux.

Bohémond n'eut que le temps de le cueillir à la pointe de son épée et envoya la tête du Turc rouler à dix pas de son cheval. Soliman, bouleversé, perdit le contrôle de son armée et ce fut le signal de la déroute.

Fidèles à Mélanie, les chrétiens revinrent au château, Roger et sa compagnie leur servant de renforts. La princesse les attendait. En les voyant s'approcher, elle fit signe à la garde de préparer leurs chaînes et tout se passa selon le plan qu'elle avait prévu et mieux encore, de par la présence opportune de Roger.

La jeune fille, poussant les hurlements d'usage, courut se réfugier dans son harem, mais elle revint bientôt déguisée en servante pour leur indiquer les chambres fortes, les salles du trésor et les réserves d'armes et de vivres.

Les Croisés, éblouis, croyaient vivre un véritable rêve. Seul, Bohémond, tourmenté par le remords, avait pénétré le secret et le vrai mobile de la pauvre Mélanie. Mais il se réservait d'en parler plus tard, dans un moment mieux choisi.

Roger, lui, dédaigneux des richesses qui s'offraient à eux, n'avait d'yeux que pour la belle princesse !



À l'aube, l'Émir revint, harassé, mais vainqueur. Mélanie se précipita en dehors du château, à la rencontre de son père.

— Salut, ô mon père ! le plus glorieux des guerriers de l'Islam, cria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut.

Les portes de la forteresse, bien huilées durant la nuit, s'étaient refermées sans un bruit derrière elle.

— Salut, ô mon père ! cria encore Mélanie, tandis que l'Émir arrêtait près d'elle sa jument écumante.

L'Émir était furieux, mes bonnes gens, furieux !

— Taisez-vous, fille perverse ! hurla-t-il. Perfide, maudite !

— Mais, mon père...

— Taisez-vous ! Demain, nos lois vengeresses servant à temps mon juste courroux, sauront bien punir votre insolence. Ma fille à moi, ose donner des armes à l'ennemi que je tenais enfermé chez moi ! Elle ose les faire sortir ! Et lorsque je les aurai rattrapés, qu'elle ne s'étonne pas de mourir avec eux pour venger cette audace !

Derrière l'Émir, les officiers, grondant sourdement, poussaient leur souverain à une rapide vengeance.

— À mort ! À mort ! criait-on de toutes parts.

Daniman dégaina son cimeterre et le brandit au-dessus de sa fille dont il saisit la merveilleuse chevelure brune.

À ce moment, Bohémond sortit devant la grosse tour et, sur un signe de lui, une catapulte, bien orientée, laissa choir un boulet juste au milieu des forcenés. Mélanie pria de toute son âme le Seigneur Christ des Normands.

— Si vous ne lâchez la princesse, c'est sur vous que je tire, ô père incrédule, hurla le prince d'Antioche.

Et il fit un autre signe de la main. Une nouvelle décharge de la catapulte foudroya le cheval de l'Émir, à quelques pas de celui-ci.

La présence de Bohémond avait rendu à la princesse toute sa force et sa raison.

Elle leva ses beaux yeux noyés de larmes et, tournant la tête vers les généreux chevaliers, elle eut la force de leur sourire. Son père, sidéré, l'avait lâchée et elle mit, coquettement, de l'ordre dans ses longs cheveux d'ébène.

— C'est vraiment à tort, mon père, dit-elle, que vous montrez tant de colère. En vérité, cela n'est pas bien. Sans mon adroite prévoyance, votre triomphe était douteux. Ces

Francs généreux ne vous ont point disputé le triomphe. Ils ne se sont pas sauvés, espérant que votre reconnaissance saurait égaler leur loyauté. Ils sont maîtres de la citadelle, de vos gardes et de vos trésors. Sera-ce donc votre frère qui viendra vous porter secours, maintenant que vous voilà hors de chez vous ? Pensez-y, mon père, et demandez à ces officiers, qui voulaient ma vie tout à l'heure, ce qu'ils ont décidé.

L'Émir gratta son turban et poussa un soupir. À pas lents, il se dirigea vers ses officiers pétrifiés. Mélanie fit à son tour un petit signe aux Croisés et entreprit de tresser ses beaux cheveux épars devant l'armée paternelle paralysée par l'étonnement.

L'Émir revint au bout d'un long moment.

— Ma fille, dit-il avec effort, nous sommes à votre merci. Du sort des deux camps, c'est vous qui décidez.

— Très bien, fit Mélanie, c'est ainsi que je l'entendais. Du reste, voici : tout d'abord, jurez une paix solennelle aux seigneurs croisés. Ensuite, donnez-leur la juste récompense due à leurs glorieux mérites et à leur prison imméritée. Ensuite... ensuite ? je crois que ce sera tout ! Ah ! non, j'oubliais le plus important : sachez que, des chrétiens j'ai embrassé la foi. Conduite par le Christ, des Arabes je rejette la loi. Seule ma nouvelle religion est honnête et vénérable. Je ne veux plus vivre avec vous. Je partirai donc avec eux.

Ce fut un beau concert dans les rangs turcs et le grand Vizir, à lui tout seul, menait grand tapage.

Mélanie se tourna vers la forteresse et la désigna du doigt. Une flèche, bien placée, coupa court aux vociférations

du personnage.

— J'accepte tout cela, dit alors l'Émir. Mais je ne signerai pas la paix.

— Nous verrons plus tard, dit sa fille. Ce n'est pas pressé.

Mélanie fit déposer les armes et, encadrés par les soldats francs, les Turcs entrèrent un à un dans la citadelle où on les boucla incontinent. L'Émir et ses conseillers se retrouvèrent enfermés dans la salle du trône, gardés jour et nuit par des chevaliers en armes.

— Évitez, je vous prie, de verser du sang, avait dit Mélanie à Bohémond.

Daniman, captif de sa fille, captif dans son propre palais, gémissait avec les siens dans cette étonnante prison.

Au bout de quinze jours, l'Émir à bout de forces d'avoir tant crié, et tellement tempêté, offrit la paix aux chevaliers. Il promit de laisser partir sa fille et de rendre la liberté à tous les prisonniers chrétiens qui languissaient dans la province.

Pendant ce temps, Mélanie régnait avec grâce au milieu d'une petite cour de chevaliers normands. Le jeune Roger la trouvait bien belle, mais la jeune fille n'en avait cure. Elle soupirait, à cause de la froideur de Bohémond.

Bohémond, tout à des projets diplomatiques, avait fait de fréquentes visites à l'Émir. Celui-ci, peu à peu « subjugué », finit par proposer, de lui-même, un vaste traité de commerce et d'alliance. Une paix solennelle fut jurée sur le Coran et sur les Évangiles par Daniman et par Bohémond et les Croisés quittèrent, sans regret et la chanson aux lèvres, les lieux de leur étrange captivité.

L'Émir et ses officiers, d'une humeur moins joyeuse et un peu las de ces hôtes si encombrants, les accompagnèrent poliment cependant, jusqu'aux confins des États de Cappadoce.

— Ah ! dit-il à Mélanie en la quittant, je suis bien heureux, dans mon malheur, de n'avoir qu'une fille ! Au cas contraire, je me serais depuis longtemps retiré dans le désert. Enfin ! Allah est grand ! et sur terre, nous sommes peu de chose !

» J'avais une fille, continua-t-il, en s'adressant à Bohémond, et maintenant je n'en ai plus. Vous me l'avez prise. Mais je vous tiens responsable de sa vie et de son bonheur. Si j'entends parler, quelque jour, d'une larme qu'elle aurait versée, je romps le traité d'alliance et je mets la Syrie à feu et à sang. Sur ce, bonsoir, et ne vous pressez pas trop de venir à nouveau me rendre visite. J'ai beaucoup à faire. »

Et il tourna bride, suivi de ses officiers.

À Antioche, lorsque les Croisés arrivèrent, ce furent des cérémonies inoubliables. Mélanie fut baptisée en grande pompe. Puis Bohémond convoqua ses barons et pria la jeune princesse de venir à cette assemblée.

— Belle dame, dit-il gentiment, votre père vous a confiée à moi et je l'en remercie. Comme je vous remercie devant mes chevaliers de tout ce que vous fîtes pour nous. La reconnaissance m'attache à vous par de bien doux nœuds, mais j'ai le devoir de vous donner un époux qui, lorsque je partirai, saura vous défendre et vous chérir, comme vous le méritez.

— Vous partez à la guerre ? demanda Mélanie d'une voix tremblante.

— Hélas, ma dame, tel est mon triste sort. Dans la guerre, j'ai vécu sans cesse. L'empereur grec qui se croit ma victime cherche un moyen pour m'anéantir, les Turcs se coalisent...

— Mais... la prédiction de la bohémienne, s'écria la jeune fille éperdue : « Tu es prince et tu seras prince. Tu épouseras la fille du roi, ton voisin... » vous me l'avez racontée cent fois ?

— Justement, dit Bohémond, justement j'ai hérité de quelques terres, non loin de celles du roi de France Philippe et depuis longtemps, à sa fille Constance je suis destiné. Voilà Roger qui, par son âge et par plus d'un avantage, l'emporte sur moi. Son cœur vous a donné sa foi. Il m'égale par la noblesse, par sa valeur et sa richesse. J'approuverai votre union ; puisse-t-elle être longue et heureuse...

Après avoir séché ses pleurs et triomphé de ses douleurs, Mélanie, en grande cérémonie, prit Roger pour époux. Roger, tout comme elle, fit vœu d'être aimant toujours, d'être fidèle...

S'il faut en croire la chronique, Roger sembla destiné à consoler plus d'un cœur et sa femme condamnée à plus d'une épreuve...

Mais ma tâche est remplie. Telle fut la délivrance de Bohémond et, ce fait accompli, nous passerons, braves gens, à bien d'autres histoires...

2^e CROISADE (1147-1149)

La croisade de la reine Aliénor

I. – Le chevalier au cheval blanc



QUARANTE ans après la mort de Godefroy, le sanguinaire émir de Mossoul s'empara de la ville franque d'Édesse.

Ce fut dans la malheureuse ville une « *boucherie sans nom* ». Il y eut trente mille personnes tuées, seize mille emmenées en esclavage. Aucune femme, ni aucun enfant n'en réchappa.

L'émoi fut immense dans toute la chrétienté. La population de Jérusalem s'ameuta et obligea son jeune roi de seize ans, Beaudouin III, à se lancer à la poursuite des

Turcs pour les châtier.

Le petit roi, le cinquième de Jérusalem, partit bravement, en emportant un morceau de la Vraie Croix, mais il dut bientôt reconnaître son infériorité numérique. Il battit en retraite, dans des conditions tellement épouvantables que le vizir de Damas, pétrifié d'admiration, lui accorda alors quelques secours en ravitaillement, puis le laissa continuer, à la grâce de Dieu.

Par la grâce de Dieu, ce fut un bien miraculeux retour que celui de l'Enfant-Roi :

Un chevalier, monté sur un cheval blanc comme neige et brandissant un gonfanon vermeil, était apparu soudain, au sommet d'une colline. Il descendit majestueusement le petit versant et s'en vint au-devant de l'armée minuscule et misérable.

Son cheval blanc semblait marcher comme au-dessus des pierres et nul n'entendait le bruit habituel des cailloux sonnant contre les fers. Le chevalier était vêtu d'un curieux haubert sans manche et ne portait aucune arme.

Lorsqu'il fut arrivé sur le front des troupes, il considéra longuement les Chrétiens et montra du doigt un point précis à l'horizon. Puis il fit tourner son cheval et les mena à ce point désigné : un puits dont l'eau sembla merveilleusement fraîche et salubre.

Toujours sans rien dire, il regardait bêtes et gens se désaltérer et se baigner, souriant avec un air de bonté ineffable. Il n'inspirait que reconnaissance et affection, mais nul n'osait l'approcher, car son cheval se mettait à se cabrer, dès qu'on en faisait mine.

Trois jours durant, il accompagna les Croisés et, le premier matin, il leur indiqua un troupeau singulièrement gras pour ce pays et qui fut aussitôt immolé, cuit et mangé. Les chrétiens, ayant ainsi récupéré des forces, reprirent la route.

Cependant, un des traînards de l'arrière-garde s'étant retourné pour contempler avec gratitude, une dernière fois, des lieux aussi hospitaliers, fut presque épouvanté de revoir le troupeau paître tranquillement le champ où ils avaient campé.

Au bout du troisième jour, ils arrivèrent devant le fleuve Jourdain. Le chevalier blanc les fit traverser à gué et resta, tout seul, sur la berge, contemplant la vraie Croix et l'armée rescapée qui rentraient à Jérusalem, derrière « Beaudouinet », l'Enfant-Roi.

Un triangle de feu brillait sur son casque dans les derniers rayons du couchant. Puis il disparut...

II. – Aliénor s'en va-t-en guerre...

LE doux roi de France Louis VII le Jeune, qu'on aurait pu appeler le Pieux tant il était dévot et bénin, eut un jour un écart de colère dont il se repentit amèrement, mais qui coûta la vie aux treize cents habitants du bourg de Vitry, rôtis tout vifs en leur église.

Voici comment la chose s'était passée.

Le Pape avait nommé un sien neveu évêque de Bourges, bien que cette ville appartînt à la couronne de France et

subît les privilèges du domaine royal.

Louis VII, tel le mouton qui devient enragé, avait pourchassé, l'arme au poing, le neveu du Pape qui, jouant de malheur, ne trouva rien de mieux que de se réfugier chez Thibault, comte de Champagne, tout à fait en mauvais termes, lui aussi, avec le roi.

Le roi, doublement ulcéré, fit alors le serment que, pour ces deux raisons, le neveu du Pape ne mettrait plus les pieds à Bourges, et, croyant exterminer ses deux plus mortels ennemis, mit le feu à Vitry dont les habitants s'étaient si bien barricadés en leur église que, lorsque l'erreur fut reconnue, on ne put les délivrer à temps.

Les cris des treize cents suppliciés hantèrent longtemps les nuits du monarque. Il chercha avec humilité auprès du Pape le moyen de se racheter de cet épouvantable crime.

Le Souverain Pontife lui offrit de nouveau son neveu, comme évêque de Bourges, mais Louis VII, ayant fait serment contraire, il fallait que le Saint Père l'en délie solennellement, sous peine de se voir excommunié, damné et honni.

Or, l'Émir de Mossoul s'étant emparé du Comté d'Édesse, saint Bernard, alerté par le Pape, prêcha une nouvelle croisade à Vézelay. Le roi Louis VII fut alors encouragé à prendre lui-même la croix pour se racheter, le sang des chrétiens d'Édesse valant bien celui des habitants de Vitry.

Thibault de Champagne, de son côté, agit de même et ce fut *la croisade des Princes et des Seigneurs*. La suivit toute la fine fleur de la noblesse : les comtes de Savoie, de Toulouse, de Dreux, de Nevers, de Bourbon, et tant d'autres

encore qui sont tous les noms de France.

Le roi de France prépara fiévreusement la croisade, confiant les choses du royaume à son fidèle conseiller et ami, l'abbé Suger, tandis que saint Bernard se rendait en Allemagne et, le jour de Noël 1146, décida l'empereur germanique Conrad III à se croiser en échange du pardon de ses fautes passées, présentes et à venir.

Aliénor d'Aquitaine, la jeune reine de France, accompagnait son époux à la croisade. C'était une jeune fille issue d'une famille puissante sous tous les cieux. Elle avait apporté à son mari, outre une énorme dot, un fief considérable qui comprenait, notamment, l'Aquitaine et la Gascogne. Aussi, au début de leur union, ses moindres désirs furent-ils des ordres pour son royal, conciliant et diplomate époux.

Les deux armées française et allemande suivirent à peu de choses près le fameux itinéraire de Pierre l'Ermite, de Metz à Constantinople. Les frictions devinrent fréquentes entre ces armées et Conrad III, trop souvent atteint dans son amour-propre, décida d'abandonner les Français et de passer en Palestine sans les attendre.

D'autre part, l'Empereur de Constantinople, beau-frère de l'Empereur d'Allemagne et qui avait également des visées sur la principauté d'Antioche, voyait d'un assez mauvais œil arriver la nièce du prince actuel, son royal époux Louis VII et leur armée.

De plus, se sentant un peu mortifié de n'être pas choisi comme chef de cette croisade, le souverain grec reçut-il fraîchement les armées allemandes de son beau-frère, puis

les armées françaises.

De ces sordides histoires de famille, allait naître une cascade d'événements changeant le cours de l'histoire et, déjà, le cours des croisades.

Des Grecs brûlèrent vif, dans un couvent où il se faisait soigner, un seigneur allemand malade et proche parent de l'Empereur d'Allemagne. Celui-ci, par représailles, expédia son futur héritier, Frédéric Barberousse, mettre le feu à un autre monastère.

Alors, pour apprendre les bonnes manières aux croisés, de quelque nationalité fussent-ils, l'Empereur de Grèce conclut un traité avec le sultan de Qoniya dont les chrétiens allaient traverser le territoire et se désintéressa officiellement de la croisade.

Conrad d'Allemagne, pétri de la morgue germanique, n'essaya pas d'arranger les choses et se lança à corps perdu dans un pays hostile, presque sans ravitaillement. Et, près des ruines de Dorylée, exténués par les marches forcées, mourant de soif et de chaleur, les Teutons se firent battre à plate couture par les premiers Turcs venus.

Il ne subsista qu'un dixième à peine de l'armée de l'Empereur, lui-même à moitié mort de honte et de male rage. Il gagna Nicée pour y attendre enfin les Français. Les Turcs avaient tellement pillé la croisade germanique que *« la valeur de l'argent à Malatya devint comme la valeur du plomb »*.

Le roi de France, plus diplomate que le souverain allemand et possesseur d'une armée plus disciplinée, était resté en assez bons termes avec l'Empereur grec. Mais,

toutefois, les Francs n'eurent pas le droit d'entrer dans Constantinople et on procédait à leur ravitaillement par paniers hissés au-dessus des remparts, après avoir effectué le paiement dans les mêmes conditions.

Quand les Français et les Allemands se retrouvèrent, la joie fut assez mitigée chez les Germaniques battus, piteux et détroussés. Les Français exercèrent vite sur eux leur verve gauloise et l'on en vint, de nouveau, souvent aux mains. La reine Aliénor donnait le ton et chacun de ses nombreux admirateurs renchérisait.

Conrad III, de plus en plus vexé, abandonna ses alliés et n'eut pas de peine à trouver un petit vaisseau grec pour le ramener à Constantinople, lui et son fantôme d'armée. Là, il se réconcilia tout à fait avec l'Empereur et ce fut, sûrement, sur le dos des Français, ainsi qu'il est toujours d'usage.

Les Français, livrés à eux-mêmes, se lancèrent bravement en pays inconnu. Thierry d'Alsace et de Flandre, Henri de Champagne et Guillaume de Mâcon, accomplirent des prouesses qui sauvèrent l'armée, dans la vallée du fleuve Méandre, puis s'engagèrent dans la montagne.

À chaque défilé, derrière chaque sommet, une bande turque attendait les chrétiens. Les Français, encerclés au milieu de gorges étroites ou à flanc de montagne, furent obligés de se battre dans des conditions meurtrières pour eux.

Le Roi avait exigé une discipline que personne ne suivait, si ce n'est les Templiers, et plus d'un imprudent perdit la vie, ne serait-ce que pour se rendre glorieux aux yeux de la

jolie petite reine.

Celle-ci reprochait acrimonieusement à son époux les dures conditions du voyage.

— Vous ai-je suppliée de m’accompagner, ma mie ? soupirait Louis VII. N’est-ce pas vous, au contraire, qui m’avez tant et tant prié de vous emmener ?

— On m’a dit que vous vous êtes écarté de la mêlée pour vous mettre à l’abri d’une hauteur, continua perfidement la jeune femme. Et qu’Évrard de Breteuil mourut en vous secourant. Pauvre et fier chevalier, que Dieu ait son âme ! Il était si beau !

Le prince d’Antioche, Raymond de Poitiers, reçut sa nièce et son époux, le Roi, avec des transports de joie. Il désirait entraîner le souverain à une guerre contre l’émir de Mossoul, qui le menaçait. Mais Louis VII voulait se rendre directement à Jérusalem. Aliénor prit le parti de son oncle :

— Personne ne menace la Ville sainte, renchérissait-elle. Vous avez tout le temps, beau sire !

— La délivrance d’Édesse n’est-il pas le but de votre croisade, beau neveu ? disait encore Raymond de Poitiers.

Et le prince d’Antioche donna fêtes sur fêtes, pour plaire à la Reine, en sorte qu’elle voulut décider son époux à demeurer là plus longtemps.

— Nenni, nenni, protesta le Roi. Pour un vrai croisé, il n’est de salut qu’à Jérusalem. Ensuite, nous verrons !...

— Mais la défense de Jérusalem est céans sur notre fleuve Oronte, point sur le Jourdain !

— Après, après...

Raymond de Poitiers ne se contenta plus et ne tarda pas à

se déclarer en lutte ouverte contre ce roi, soudainement dépourvu du moindre sens commun et confiné dans une piété maniaque. Aliénor reprit avec ardeur le parti de son oncle et l'oncle excita les griefs de l'épouse contre le mari. Louis VII décida alors de brusquer les choses :

— Partons, dit-il à sa femme.

— Nenni, beau sire ! Je reste à Antioche et ne veux point m'en aller encore.

Alors le roi de France, profitant de la nuit, plia brusquement bagages et partit sans même dire au revoir à son hôte, emmenant de force une épouse transformée en furie.

C'est alors qu'Aliénor se souvint subitement, qu'après tout son mari et elle étaient proches parents, ainsi que cela se produit souvent dans les familles régnantes.

Mariage entre cousins est un péché mortel, même en croisade !

— Eh bien ! Tant mieux ! soupira le Roi soulagé d'un grand poids.

Et il perdit avec Aliénor, non seulement la dot de celle-ci, mais encore l'Aquitaine qu'elle alla offrir avec sa main au souverain d'Angleterre, Henri Plantagenet.

Comme quoi le mauvais caractère d'une épouse peut avoir de grandes conséquences, dont la plus grave sera la guerre de Cent ans.

Mais ceci est une autre histoire...



Les deux femmes de Gilles de Trazegnies (Wallonie)



ARMY les chevaliers chrétiens entourant le roi de France Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad III, on remarquait un jeune baron de l'armée de Thierry d'Alsace et de Flandre ; il avait nom Gilles de Trazegnies(20). Chacun le citait en exemple pour son courage, sa courtoisie, sa charité et sa parfaite droiture.

Il avait épousé, quelques années auparavant, une noble et belle dame tout aussi pourvue que lui en qualités et c'était merveille de voir couple aussi bien assorti. Hélas, le ciel tardait à bénir leur union en leur donnant un héritier et il ne se passait pas de jour que le baron Gilles n'implorât Dieu de lui donner un fils :

— Dieu tout-puissant et vous, Vierge mère, disait-il avec ferveur, Seigneur Christ, donnez-moi un fils et pour avoir Votre Bénédiction, je forme le vœu de partir aussitôt me croiser contre les Infidèles qui Vous crucifient chaque jour dans les Lieux Saints où, pour nous, Vous Vous laissâtes

mourir.

C'était une belle et noble prière et le ciel l'entendit. Peu de temps après, apprenant que son épouse, la gentille et noble dame Marie, allait être mère, il retourna dans la chapelle et remercia la Divine Providence. Puis il fit ses préparatifs, partagé entre la douleur de quitter les siens et la joie de voir se perpétuer son nom. Et il partit en Terre sainte.

La croisade terminée hâtivement, l'enthousiasme des seigneurs n'ayant été que feu de paille, chacun rentra chez soi à la suite du roi Louis VII, la conscience apaisée et se désintéressant complètement du sort de la chrétienté en Asie. Suivant l'exemple de Thierry d'Alsace, le bon chevalier de Trazegnies laissa une partie de sa petite armée personnelle au roi de Jérusalem, Foulques d'Anjou, qui en avait bien besoin, et il reprit le chemin du retour avec une escorte réduite.

Aussi, lorsque les Infidèles l'attaquèrent aux environs d'Escalon, où il devait s'embarquer, malgré sa vaillance et celle de ses hommes, il fut capturé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, emmené au Caire, vendu au sultan qu'on appelait « *Soudan* » à cette époque et jeté au cachot comme un moins-que-rien. Dans ce cachot, il se morfondit longtemps, puis se rétablit peu à peu, son robuste tempérament faisant peu de cas du proverbe des croisés, « mieux vaut être libre et mort que vivant et vaincu ».

— Ma femme, que deviens-tu ? soupirait-il. Et mon enfant, qui es-tu, mignonne damoiselle, ou fier petit seigneur ? Las, las ! Quand viendra le jour où je vous

serreraï dans mes bras ?

Le Soudan qui s'ennuyait dans son palais de marbre et de porphyre le fit comparaître afin de s'amuser de lui.

— On m'a dit que tu étais fier et noble. J'ai besoin d'avoir auprès de moi un janissaire sur qui je puisse compter. Veux-tu renier ta patrie et tes prophètes et prier pour Mahomet ?

— Je suis Franc, ce qui veut dire libre et, malgré mes chaînes, je resterai libre et ne veux point être l'esclave d'un Infidèle.

Et pour indiquer qu'il ne désirait plus voir continuer cette conversation peu passionnante, le chevalier cracha par terre au pied du Sultan sidéré.

Un sultan d'Égypte reste peu de temps stupéfait. Celui-ci frappa dans ses mains, appela ses gardes éthiopiens et ordonna qu'on fouettât le prisonnier jusqu'à ce qu'il en mourût. Et tout ragaillardi à cette idée, le monarque partit visiter ses jardins qu'on disait plus beaux que ceux de l'ancienne Babylone.

Tandis qu'il s'attardait sous les orangers parfumés, d'horribles cris attirèrent son attention.

— Qu'est ceci ? dit-il à son grand vizir.

— Sire, je l'ignore, mais je vais m'en assurer.

Mais le sultan se met à rire.

— Ah ! je sais, reprit-il, c'est le chevalier français, qu'on écorche. Ah ! Ah ! Le gaillard a la vie dure ! Cela me plaît !

Et il dirigea ses pas nonchalants vers l'enclos des gazelles, suivi de son vizir, de son bouffon et de son secrétaire.

Des cris abominables retentirent, terrorisant les timides

animaux qui se blottirent dans leurs abris.

— Oh ! Oh ! dit le sultan. Ce Français est vraiment insupportable, il est bien capable de faire mourir ma ménagerie de peur !

— Qu'on lui coupe la tête, ordonna alors au secrétaire le grand vizir qui savait plaire à son maître.

Le Sultan, ravi, battit des mains et ordonna, lui, au secrétaire, que la tête du Français fût spécialement offerte au grand vizir en remerciement de ses bons et loyaux services. Et il alla inspecter ses plantations de fraisiers. La fraise était le fruit préféré du sultan d'Égypte et il en avait l'eau à la bouche, rien que de penser à l'odorante récolte.

— Par la barbe de Mahomet, hurla le sultan, quel est cet individu qui est en train de manger mes fraises, mes bonnes petites fraises, si douces, si parfumées que j'en ai l'eau à la bouche...

Le voleur de fraises se leva à regret du plant sur lequel il s'était assis et saluant la majesté égyptienne dit avec à-propos qu'il n'en avait jamais lui non plus goûté d'aussi savoureuses. Le sultan faillit avaler son turban en reconnaissant son prisonnier.

— Il n'est donc point mort ? hurla-t-il en secouant son vizir.

— Hé ! sire, vous voyez, on dirait que non, bredouilla le ministre qui commençait à avoir mal au cœur.

— Et par quel miracle n'est-il donc point mort ? s'étouffa le sultan.

— Je, je n'en sais rien, balbutia le vizir. Mais je ferai couper la tête au secrétaire.

— J'ai déjà pris cette liberté, fit Gilles de Trazegnies, et avec lui, j'ai occis ces vilains diables noirs que vous m'aviez donnés pour me fouetter.

— Comment ? On ne l'a pas enchaîné ! s'égosilla le sultan. Qu'on coupe la tête au vizir !

— Avec plaisir, dit Gilles de Trazegnies et ramassant un cimeterre qu'il avait caché dans les plants de fraises, il joignit le geste à la parole. Couic !

Le sultan, de colère, devint aussi rouge que le rubis de son turban.

— Et nous, si nous nous battions en tournoi ? proposa aimablement le baron. C'est ainsi que dans mon pays se vident les querelles des gens de haut lignage.

Le sultan allait mourir de honte, de fureur, de rage et de mille autres sentiments, quand une main douce se posa sur son bras et une jolie voix murmura à son oreille :

— Cher Seigneur, mon noble père, quel est cet étranger que je ne connais point et à qui vous offrîtes de vos fraises ?

Le sultan ne put prononcer trois mots de suite :

— A tué... gardes... vizir... secrétaire... Chré... Chrétien... mes fraises... le pendre, l'étrangler... l'ébouillanter... le peler... le briser... l'écarteler... crachait devant moi... prisonnier... Hou ! Hou !

Dix esclaves turcs et quinze nègres entraînèrent le baron de Trazegnies vers la plus profonde, la plus obscure, la plus fermée des prisons du sultan d'Égypte.

— Eh bien ! dit la princesse en raccompagnant son père. Voilà un fier chrétien et par ma foi, je n'en avais jamais vu

d'aussi près.

Le monarque, sa colère passée, trouva à la réflexion que réellement, ce chrétien, comme le lui répétait sa fille, avait fière allure. Le cas méritait vraiment qu'on l'étudie. Il fit comparaître maintes fois le prisonnier et lui demanda encore une fois de se convertir à l'islamisme. Gilles de Trazegnies, d'humeur chagrine et dévoré par la tristesse de ne point voir sa chère Marie, lui répondit d'un ton lassé que c'était là paroles qu'il n'entendait point.

Alors le sultan, déçu et dépité, l'envoya avec les prisonniers des basses classes, et qu'on destinait aux besognes infâmes. Enfermé dans la roue qui actionnait une forge, le baron de Trazegnies n'eut bientôt plus la force de compter les jours qui s'écoulaient.

Un soir, ou un matin, il ne savait plus, n'ayant vu l'éclat du soleil depuis un temps qui lui semblait un siècle, on vint le chercher pour comparaître devant le prince des Infidèles.

— Point n'irai, répondit le croisé, et point ne renierai ma foi ! Qu'on me laisse mourir en paix. Bonsoir !

Et, enchaîné dans sa roue en forme de cage, il se remit à marcher.

L'esclave et les gardes se retirèrent. Au bout d'un instant parut la princesse Graciane, la fille du sultan. Elle avait intercédé auprès de son père, décidé à en finir avec cet irréductible et venait lui proposer un marché.

— Je le convertirai, assura-t-elle au sultan qui céda toujours à tous ses caprices. Je passe pour être la plus savante de tout l'Islam et bien des docteurs se sont inclinés devant moi.

— Soit ! dit le sultan. C'est la dernière chance que je lui donne.

— J'y mettrai peut-être le temps, soupira la maligne princesse.

— Si ça t'amuse !..., concéda le sultan et il se mit à penser à autre chose.

Graciane fit détacher le supplicié et on le mena dans une cellule beaucoup plus spacieuse et plus claire que celle où il était jeté les nuits précédentes.

Appelant la vieille esclave qui lui servait de nourrice, elle lui ordonna de laver et de panser le malheureux. Lorsqu'il fut remis et en état de discuter, elle lui posa des questions sur cette foi bizarre qui le soutenait, cherchant à se moquer de lui, et lui représenta la vie libre et heureuse qu'il mènerait hors de ses fers.

— Jamais je ne pourrais être heureux et j'aime mieux mourir, répéta le prisonnier avec obstination.

La princesse réfléchit un instant et lui dit ceci :

— Je vais demander à mon père qu'il vous donne à moi et nous reparlerons de tout cela, une autre fois.

Et elle disparut. Dehors des appels de trompettes, des roulements de tambours, des cris et des fracas se firent entendre ; mais Gilles de Trazegnies, brisé par la fatigue, s'était endormi, rêvant qu'il allait à la bataille.

Le roi de Damas assiégeait Le Caire pour se venger de n'avoir pas été secouru lors d'une attaque manquée des Français. Il y eut une bataille terrible et, le sultan vaincu fut fait prisonnier.

Au milieu de la nuit, Graciane fit irruption dans le cachot

du baron qui ne s'était rendu compte de rien. Elle le secoua et eut toutes les peines du monde à le réveiller pour lui raconter les événements qui venaient de se dérouler. Elle s'était cachée dans les souterrains du château et venait supplier le seigneur chrétien d'aller reprendre le sultan à ses ravisseurs.

— Je suis prisonnier franc et n'ai rien à faire pour le chef des Infidèles, grommela le baron, et j'ai envie de dormir.

— Vous dormirez demain, beau sire, sur un divan douillet et vêtu d'habits de soie. Je vous donne la liberté en échange de celle de mon père.

— Vous ne me demanderez point aussi de me convertir ?

— Point ! je le jure.

— Qu'on me selle un cheval et me donne une épée.

— La voici, beau seigneur, et des vêtements qui vous iront tout aussi bien qu'à un prince.

Il passa le costume et, déchirant un pan de la ceinture, s'en masqua la figure, puis il rejoignit l'escorte et sortit furtivement de la ville investie.

L'histoire ne dit pas comment il s'y prit pour ramener le père de la princesse, mais toujours est-il qu'au matin le sultan se trouvait de nouveau sur son trône, les assiégeants expulsés et les traîtres pendus à chaque tour des murs de la ville. Le chef des Infidèles fit alors rechercher partout celui à qui il devait la vie, l'honneur et le trône, lui promettant mille fortunes.

Quand il fut de nouveau à moitié mort de fureur et d'impatience, Graciane lui passa ses deux bras frais autour du cou et lui chuchota au creux de l'oreille qu'en vérité, elle

savait qui était cet homme.

— Qu'on me l'amène, murmura le sultan qui n'avait plus de voix, et je te donne mille fortunes.

— Et s'il est prisonnier ?

— J'ordonne qu'on le délivre.

Graciane écarta une tenture et fit signe au chevalier croisé d'avancer devant le sultan médusé.

Un sultan d'Égypte reste peu de temps ébahi, celui-ci frappa dans ses mains, appela son nouveau grand vizir et ordonna de vider mille caisses d'or aux pieds du chrétien et de le coiffer du bonnet des janissaires.

— Tu seras leur chef et tu me défendras, continua le sultan avec satisfaction.

— Mais ne serai-je pas libre ?

— Tu seras libre de circuler dans mon royaume qui est le plus grand et le plus beau du monde.

Et sur ces paroles définitives, le sultan congédia le chef des janissaires, car il avait besoin de penser à autre chose.

Bon gré, mal gré, le sire de Trazegnies s'installa dans son nouvel état. La fille du sultan venait lui parler souvent et peu à peu ses sentiments devinrent ceux d'une vraie chrétienne, tant elle brûlait de devenir pareille à celui qu'elle admirait.

Alors, dans l'espoir d'étouffer la passion qu'il avait fait naître et dont il se faisait un devoir de se défendre, le chevalier révéla à la princesse l'existence de noble Dame Marie, à laquelle il avait juré fidélité. Graciane eut tant de chagrin qu'elle y manqua laisser la vie et pendant trois années, il ne la vit plus jamais.



Là-bas dans le château de Trazegnies en France, Dame Marie soupirait en comptant les jours qui s'ajoutaient aux jours. Elle avait mis au monde, non point un fils ou une fille, mais deux fils jumeaux qui reçurent comme prénoms Renaud et Thierry.

Elle était si belle, si pieuse et si dolente qu'un sire du voisinage, petit parent de son mari, vint lui demander sa main.

— Si vous me rapportez la preuve de la mort de mon mari, peut-être y songerai-je, disait Marie pour gagner du temps.

Aussi, le sire Amaurey partit à son tour à la croisade. Se battit peu mais chercha beaucoup celui dont il voulait la femme. Et puis, un beau matin, il fut fait prisonnier par des cavaliers du sultan d'Égypte.

Gilles de Trazegnies, apprenant cette incroyable nouvelle, alla voir son cousin et se fit connaître. Il y eut beaucoup d'embrassades et lorsque chacun fut remis de sa surprise, perfidement le sire Amaurey annonça la mort de Marie et de l'enfant qu'elle avait mis au monde. Le baron janissaire crut mourir de chagrin et n'eut pas l'esprit de repousser de pareilles affirmations.

Fort heureusement, une guerre entre Infidèles éclata comme dérivatif à son chagrin ; il convainquit son cousin d'y prendre part, afin de racheter lui aussi sa liberté. Or, le ciel veillait. Amaurey fut tué en juste châtiment de sa félonie.

Mais le baron de Trazegnies fut, lui, fait prisonnier par l'émir des Seldjoucides et Graciane revenue à la vie, au prix de cette émotion, fit bientôt le nécessaire pour payer sa rançon, vidant ses coffres et offrant ses bijoux sans souci de s'appauvrir.

Reconnaissant et ne sachant comment le lui témoigner autrement, et d'autre part croyant n'avoir plus d'obligations envers celle qui était morte avec leur fils, le chrétien épousa la princesse. En cadeau de noces, Graciane se fit chrétienne à son tour. Et dix-sept années passèrent...

Un jour, deux jeunes chevaliers chrétiens, jetés par un naufrage sur les côtes du Caire, vinrent demander asile, car on leur avait dit qu'on était bon avec les étrangers, à la cour du vieux Sultan, et qu'un janissaire chrétien y faisait régner la paix.

Lorsque le sire de Trazegnies les vit, tous deux pareils et tous deux si semblables au souvenir qu'il avait gardé de sa chère Marie, il leur demanda, ému, mais sans y croire, de quel pays ils venaient :

— Nous sommes les fils bessons(21) du défunt baron de Trazegnies qui est parti pour la croisade voilà déjà vingt années et y offrit son âme à Dieu !

Alors le père ouvrit tout grands ses bras et serra ses fils contre lui. Les jeunes chevaliers donnèrent des nouvelles de leur mère et, apprenant que celle-ci était vivante, Graciane tomba sans mouvement.

Lorsqu'elle revint à la vie, confiante dans les sentiments d'honneur de son époux, elle décida de l'accompagner en Europe. Celui-ci promit au sultan son beau-père de revenir

le défendre en cas de guerre contre les autres Infidèles.

Et ils s'embarquèrent tous les quatre, Graciane étant devenue comme une sœur pour le chevalier. Ils arrivèrent à Gênes, grand port de l'Italie, et firent route jusqu'à Rome où Graciane fut baptisée par le Pape en personne. Puis ils continuèrent leur chemin jusqu'à une petite ville qui appartenait à un ami du baron.

Celui-ci, courtoisement, alla prévenir Dame Marie de l'incroyable nouvelle. Elle le reçut avec gratitude et ne savait comment exprimer son bonheur.

— Le verrai-je bientôt ? demandait-elle. Il y a si longtemps que j'attends !

— Bientôt, bientôt, mais la route est longue.

— M'aime-t-il encore ? Parais-je encore jeunette ? Mettrai-je mon hennin d'argent ou ma cornette en toile fine, mon pourpoint brodé d'or ou ma mante cramoisie ? Devrai-je faire un festin ou le laisser se reposer ?

Et le bon sire ami donnait des conseils et racontait le peu qu'il en savait.

— A-t-il changé ? demanda la dame.

— Nenni, si ce n'est qu'il est plus brun, plus sec et plus morose. Tout autant est la dame barbaresque qui est dans leur suite et que le Pape a baptisée, ai-je ouï dire.

— Peut-être est-ce une esclave ou mieux encore quelque envoyée de ce sultan infidèle qui veut la paix d'avec les chrétiens ?

— Que sais-je ! que sais-je !

Enfin, ils furent réunis. Dame Marie se jeta en versant force larmes au cou de son mari et de ses fils. Graciane,

restée dans son palanquin et ne voulant point se montrer, ne parut pas au festin.

À la fin du repas, l'époux complimenta l'épouse sur sa bonne mine.

— À vous voir, ma mie, comment ai-je pu croire ce parent félon qui m'expliqua que vous étiez morte en couches et l'enfant aussi ? C'est alors que j'épousai la fille du sultan à qui je devais la vie.

— Comment ? Vous épousâtes une autre femme ?

— C'est la plus noble dame de son pays barbaresque, et la plus chrétienne puisque baptisée par le Pape lui-même en son palais de Rome.

— Messire, n'étais-je point votre femme ?

— Oui, mais je vous ai crue morte et elle n'est plus désormais que ma sœur, à moins qu'alliez, ce que point je ne souhaite, avant elle de vie à trépas.

— Sire, puisqu'avez épousé cette personne, et qu'elle vous a sauvé, ne me comptez plus comme votre femme. Je me retire à l'abbaye sur la colline et prierai pour vous.

En disant ces mots, elle se pâma et pleura.

— Dame, dit Graciane survenant, à Dieu ne plaise que je prenne votre place et que je vous sépare de votre loyal seigneur.

À son tour, elle se pâma et pleura longuement. Tant et si bien que le lendemain, elles allèrent toutes deux de concert à l'abbaye et se dévouèrent au service de Dieu et des pauvres.

Le baron Gilles, attristé et découragé de vivre, partagea ses biens entre ses deux fils et alla se retirer, lui aussi, dans

une abbaye sur l'autre versant du coteau, où de toutes parts les chevaliers les plus illustres venaient lui rendre visite, et écouter ses prouesses.

Un an plus tard, une épidémie terrible de choléra éclata et les deux femmes moururent en soignant les pauvres gens. Le baron de Trazegnies fit élever trois tombes, et dit à ses fils en pleurs que la troisième serait pour lui. Alors, il repartit chez son beau-père le sultan, qui le vit arriver avec tant de reconnaissance et d'émotion que, pendant huit jours, on ne coupa la tête à aucun prisonnier.

Par un effet du ciel, les Turcs ne tardèrent pas à attaquer Le Caire et en dispersant les ennemis du sultan, le chevalier janissaire fut si gravement blessé qu'il en mourut. Sur son lit d'agonie, il demanda au sultan d'envoyer son cœur à l'abbaye et il rendit son âme à son Créateur avec humilité.

Ainsi vécut Gilles de Trazegnies qui partit à la croisade avec Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fut fait prisonnier à Escalon, servit comme janissaire chez le sultan du Caire et repose chrétiennement entre ses deux femmes dans une abbaye en Hainaut(22).



3^e CROISADE (1176-1187)

Le roi lépreux et Renaud le parjure



LE septième roi de Jérusalem fut en 1174 Baudouin IV, charmant et valeureux jeune homme de treize ans à peine. Son père lui avait donné comme gouverneur le futur archevêque Guillaume de Tyr⁽²³⁾, qui devait plus tard prêcher la III^e croisade. L'enfant, beau et sage, devint sous la direction du bon prélat un des princes les plus savants de son temps. Hélas, une horrible fée s'était penchée sur le berceau du petit prince et Guillaume de Tyr constata avec douleur que son élève devenait lépreux...

Il s'aperçut du malheur un jour que le petit garçon jouait

à la balle dans la cour du palais. Baudouin se blessa gravement mais ne parut pas sentir le mal... Or, à ses débuts, la terrible lèpre rend insensible.

— Alors, raconte Guillaume de Tyr, j'allai vers le Roi son père et le lui dis. Le roi fit venir ses mires qui administrèrent emplâtres et onguents. Ils lui donnèrent maintes drogues et maintes médecines. Mais rien ne le guérit car la maladie était installée. Aussi, les gens du royaume avaient grand deuil quand ils le regardaient...

Le règne si bref du pauvre devint une longue agonie mais nul ne fut plus vaillant et plus sage que lui. Il fallait le voir, raidi dans sa lourde armure, souffrant mille morts, crispé aux rênes de son cheval.

Puis le malheureux ne put bientôt se tenir de ses mains martyrisées et son apparition en litière, sur les champs de bataille, faisait reculer les Turcs frappés d'admiration. Il sut cependant gagner une brillante victoire et se montra égal en sainteté et en vaillance à Godefroy de Bouillon, un grand malade lui aussi ! Sa sœur Sybille avait épousé Guy de Lusignan, un bel aventurier, aussi incapable que dénué de scrupules, et qui devait précipiter la chute de Jérusalem.

À la mort du petit roi lépreux, Sybille et Guy de Lusignan se firent couronner malgré l'opposition du chef des Hospitaliers, ces moines-soldats analogues aux Templiers et ils se lancèrent dans de folles aventures qui eurent pour conséquences la guerre et la troisième croisade.

Or, Guy de Lusignan, s'il était le plus beau chevalier de son temps, passait aux yeux de ses ennemis, hélas fort nombreux, pour être... un peu niais.

« *Guy avait toutes les qualités* », dira un poète, « *sauf une tare, bien cachée, ce mal qu'on nomme la simplesse.* »

Le frère aîné de Guy de Lusignan, Joffroy, éclata de rire en apprenant l'avènement de son cadet.

— Si Guy devient roi aujourd'hui, pourquoi ne serait-il pas Dieu un peu plus tard ?...

La mère du défunt roi lépreux et de la princesse Sybille était une personne cupide et légère. Elle protégeait un de ses parents, Renaud de Châtillon, qui après avoir d'abord accédé par mariage au trône d'Antioche, venait de recevoir, en échange de cette principauté, la seigneurie d'Outre-Jourdain.

Renaud de Châtillon était, Dieu nous pardonne, le plus fieffé brigand de la chrétienté, pillant, rançonnant, détroussant, exterminant les voyageurs et surtout les Bédouins, ces bergers nomades qui recevaient traditionnellement l'hospitalité et la protection des princes francs.

Or, le grand et valeureux émir égyptien Saladin, suzerain des Bédouins, avait conclu une trêve avec le petit roi lépreux... et tous les chrétiens de son entourage, mais cela n'avait pas empêché Renaud de Châtillon de capturer une caravane égyptienne se rendant à La Mecque et de s'approprier les cinq millions en monnaie d'or qu'elle convoyait.

Les écarts de conduite de Renaud avaient, plus d'une fois, mené son roi à la guerre, mais à la mort du lépreux ce fut bien pire !

Renaud de Châtillon ne méditait rien moins que d'aller

prendre La Mecque aux Musulmans et, en attendant, rançonnait et capturait plus que jamais tous les pèlerins et les marchands qui s'y rendaient. L'émir Saladin exigea des excuses, mais le nouveau roi, Guy de Lusignan, l'envoya, très poliment, promener...

Cependant, Renaud de Châtillon débarrassa un temps la Syrie de sa présence et se fit corsaire. Il écuma les mers et n'en revint guère assagi... au contraire ! À la première caravane, se rendant à La Mecque, il ne put y résister. Non seulement il confisqua l'or et les marchandises, mais il jeta tous les pèlerins en prison... même Esclarmonde, la propre sœur de Saladin, propriétaire de la caravane.

Cette fois, l'émir se fâcha pour de bon.

— Rendez-moi ma sœur et sa caravane, dit-il à Lusignan, si vous ne voulez pas que je rompe tout à fait la trêve que le petit roi lépreux et moi avions conclue.

Lusignan transmit la demande à Renaud de Châtillon.

— Je suis chez moi et y fais ce qu'il me plaît, répliqua le pirate.

— Je jure de m'emparer de Renaud et de le tuer de ma main, hurla Saladin.

La guerre recommençait. Une folle équipée des moines-soldats, les Templiers, aggrava les choses.

Le roi de Jérusalem avait groupé ses chevaliers à Saint-Jean-d'Acre et Saladin en profita aussitôt pour investir la ville de Tibériade. Le Grand Maître des Templiers et le roi voulurent se lancer vers la ville, afin de la reprendre, mais Raymond III, le comte de Tripoli(24), fit entendre la voix de la prudence, voix d'autant plus douloureuse que Tibériade

lui appartenait et que sa propre femme et ses enfants y demeureraient prisonniers.

— Mieux vaut, tout d'abord, renforcer l'armée chrétienne et laisser se disperser les musulmans trop nombreux pour nous, déclara-t-il.

— Couard que tu es ! lança Renaud de Châtillon, tu as parlé trop longtemps pour nous faire peur des Infidèles. Sans aucun doute, tu as du penchant pour eux !... Tu dis qu'ils sont trop nombreux ? Mais sache que la quantité du bois ne nuit jamais au feu !

Raymond III bondit. Il brandit son épée et se mit à hurler :

— Sire roi, je serai le premier à aller délivrer Tibériade et je périrai avant vous !

— Allons secourir les dames et les damoiselles de Tibériade ! crièrent les barons.

Guy de Lusignan, un peu inquiet quand même, les calma et promit d'attendre au lendemain. Puis chacun alla se coucher.

Mais au milieu de la nuit, sur les conseils stupides des Templiers, le roi fit sonner l'ordre de bataille et, malgré la vaillance de Raymond III de Tripoli qui essaya de détourner l'armée arabe, Lusignan fut fait prisonnier, après une boucherie incroyable.

Le roi et ses chevaliers durent marcher longtemps dans le désert jusqu'à la tente de Saladin. Le pauvre Lusignan était sur le point de s'y évanouir et Saladin lui tendit un siège et un verre de sorbet à la rose, geste charitable et symbolique à la fois, car il signifiait ainsi qu'il lui laisserait la vie sauve.



Voilà aussi pour tes parjures!

Lorsqu'il eut fini de boire, Lusignan tendit la coupe à Renaud de Châtillon, qui se tenait à ses côtés. Saladin la lui arracha des mains.

— Tu ne m'as pas demandé permission de lui donner à boire !... à ce Renaud parjure et assassin qui a si souvent violé nos lois communes !

— Je ne connais d'autre loi que la mienne et de bon plaisir que le mien, fit insolemment le coupable.

— Pas possible ! dit suavement Saladin. Et si j'étais dans ta prison quel serait ton bon plaisir à mon égard ?

— Dieu m'est témoin que je te couperais la tête, déclara froidement Renaud.

Saladin se dressa de son trône et, fou de rage, s'écria :

— Porc, tu y es en ma prison et tu me paieras ton orgueil et ton insolence. Voilà aussi, pour tes parjures !

Et il lui trancha la tête d'un seul coup de son cimeterre.

Guy de Lusignan, pauvre roi de Jérusalem, déconfit, grelottait de terreur. Saladin lui posa sur le bras une main pitoyable.

— Un roi ne tue pas un roi, dit-il, mais cet homme avait dépassé toutes les limites de la perfidie et de l'insolence. J'en avais honte pour les chrétiens.

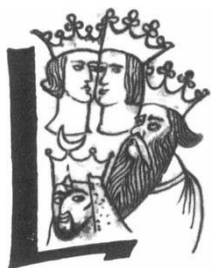
Et voilà comment fut liquidé le royaume de Jérusalem, quand le petit roi lépreux le laissa glisser de ses mains de martyr.

Ceux qui ramassèrent le sceptre ne s'en montrèrent pas dignes, tandis que l'ennemi, lui-même, les accablait de mépris.



Les trois rois qui étaient quatre

I. – Frédéric Barberousse



ORSQUE la troisième croisade s'ébranla, prêchée par l'évêque de Tyr, il ne restait donc plus aux Francs de Palestine que la ville de Tyr, la cité de Tripoli et la capitale de la principauté d'Antioche.

Le pape eut l'idée de réconcilier le roi de France Philippe Auguste et le roi d'Angleterre, jusqu'alors toujours en guerre. Il espérait ainsi se servir de leurs forces conjuguées. Mais ni Philippe Auguste, ni Richard Cœur-de-Lion, harcelés par des soucis de tous ordres, ne se souciaient du sort de Jérusalem et ils mirent bien peu d'empressement à gagner la Terre Sainte.

L'Empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, se montra, pour sa part, enchanté de partir pour une telle expédition.

Il fit comparaître devant lui Messire son tailleur, un artisan très habile, dont hélas, on a perdu le nom.

— Comment me trouves-tu ? demanda l'Empereur.

Le tailleur répondit courtoisement que Sa Majesté était

un fort bel homme. Frédéric Barberousse mesurant plus de deux mètres et pesant bien trois cents livres, trouva le compliment mérité.

— Ah ! parfait, approuva le monarque. Mais, lorsqu'on me voit, a-t-on peur ? Je veux dire, ai-je l'air méchant ?

Et il roulait des yeux si terribles que Messire tailleur en avait les jambes tremblantes et la gorge sèche.

— Votre Majesté est absolument... épouvantablement... terrifiante, bégaya-t-il, en cherchant la porte des yeux.

— Parfait ! parfait ! Et ma barbe a-t-elle l'air... très rousse ?

— Oh ! très rousse, Sire. Plus que rousse, elle est... rouge !

L'Empereur serra Messire tailleur sur sa poitrine, large comme un poitrail de cheval de labour et de son énorme main il lui assena sur l'épaule une claque si amicale que le malheureux artisan en eut, pendant huit jours, la clavicule déboîtée... Je ne mens pas !

— Je veux, dit l'Empereur, un manteau rouge comme ma barbe, et un costume si bien fait que je paraîtrai au moins deux fois ma taille. Sur ma tête, un casque d'or incrusté de rubis avec un cimier fait des plumes les plus grandes, les plus fournies, les plus rouges et les plus rares qu'on puisse trouver. Je veux que mes gantelets soient incrustés de pierreries. Ils devront étinceler si fort que les Infidèles croiront voir la main de Dieu lui-même. Je veux une armure si solide, que les épées des Turcs s'y brisent comme du verre. Et cette armure, ces gantelets, ces plumes, ce casque et mon costume de velours rouge, je ne les ôterai

point jusqu'à Jérusalem afin que l'ennemi se prosterne dans la poussière lorsque j'apparaîtrai. C'est tout ce que je veux. Tu peux te retirer, Messire tailleur. J'attendrai que tu aies terminé le costume, mais ne t'endors point sur ton ouvrage ou je te fais pendre à ton enseigne.

Et c'est drapé dans sa farouche magnificence que l'Empereur se présenta devant Constantinople. Il dépêcha des plénipotentiaires vers le souverain grec, sans se déranger, lui-même, pour si peu de chose.

Le Grec mit les plénipotentiaires dans la plus profonde de ses prisons, puis il alla en personne proposer gracieusement ses services, en échange de quelques cadeaux de bon voisinage, tels que la remise, à la couronne grecque, de toutes les conquêtes allemandes.

Barberousse, plus rouge que jamais, entra dans une fureur si terrible, que le Grec fit mine de céder et donna des bateaux.

Les Allemands débarquèrent sur la terre d'Asie où les attendaient de pied ferme les guerriers de l'émir Saladin, prévenu par les gens de Constantinople. Mais Barberousse, homme de précautions, s'allia avec les Turcs et, tandis que Turcs et Égyptiens s'entretenaient à loisir, notre Empereur traversait sans encombre cette Asie Mineure tant redoutée par ses prédécesseurs.

En Syrie, la panique commençait à s'emparer des Arabes et l'Empereur se montrait tellement orgueilleux de son formidable accoutrement qu'il le supportait avec vaillance, sous l'impitoyable soleil du désert.

Un jour cependant, la chaleur fut si accablante qu'il ne

put y résister. Il plongea dans les eaux délicieusement fraîches du fleuve Selef, mais tout harnaché, ne voulant pas paraître à son désavantage même dans l'exercice de la natation.

Le poids de l'armure l'entraîna au fond, comme un vulgaire sac de plomb, et ainsi périt noyé, en Asie Mineure, le terrible empereur Barberousse, victime de sa propre légende.

II. – Le roi sans-royaume

APRÈS la mort de son Empereur, l'armée germanique cessa pratiquement d'exister et on n'en parla plus que pour la plaindre d'avoir été anéantie, en un tournemain, par les Infidèles redevenus soudain très optimistes.

Le grand émir Saladin, toujours chevaleresque, avait rendu la liberté au pauvre roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, à condition toutefois que celui-ci quittât la terre de Palestine.

— Piètre cadeau que je fais aux Francs, dit-il en riant, que de leur renvoyer un pauvre roi sans royaume, bénin, malchanceux et ni âpre, ni terrible.

Le « pauvre Lusignan » reçut des siens un accueil assez froid. Néanmoins, il réunit quelques partisans et partit mettre le siège devant le port de Saint-Jean-d'Acre, le seul port du royaume et dont Saladin venait de s'emparer.

Un peu honteux, les autres croisés finirent par se joindre à lui et le roi-sans-royaume regagna de nombreux cœurs.

Le siège dura trois ans. Curieux siège en vérité : une sorte de familiarité s'établissait entre les deux camps. On échangeait des conversations quand on cessait de combattre et, par suite de cette longue fréquentation, on finissait par chanter et danser de compagnie, puis une heure après on recommençait à ferrailler.

Un jour même, on décida de remplacer l'heure de bataille quotidienne et néanmoins meurtrière par une sorte de duel à mains nues entre deux garçonnets de la ville, un petit Arabe et un petit Français.

Le vainqueur, le petit Arabe, reçut deux sous d'or pour sa peine et les remit noblement à son prisonnier afin qu'il rachetât sa liberté.

Un autre jour, Saladin vint rendre visite à son vieil ennemi Guy de Lusignan. De l'autre côté du fossé, il l'interpella :

— Holà ! lui cria-t-il, n'as-tu pas juré de franchir la mer et de ne point porter les armes contre mes musulmans ?

— J'ai bien passé la mer pour aller visiter l'îlot de Ruad, répliqua Lusignan, et j'ai même renoncé à porter l'épée, puisque c'est mon cheval qui la porte accrochée à l'arçon de ma selle !

III. – Philippe Auguste

MAIS avec la famine, le siège redevint une affaire sérieuse. Alors arrivèrent en grande pompe Philippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Leur présence stimula

les combattants, bien qu'à peine débarqués les deux rois aient trouvé mille sujets de mécontentement.

Philippe Auguste entendait être le chef de cette croisade et ne s'en cachait pas. Il y réussit : son armée était nombreuse, il était riche et faisait preuve d'une grande habileté stratégique.

La bataille fit rage. Les Francs avaient fabriqué d'imposantes tours de siège. Philippe Auguste accota contre le rempart une sorte de puissante catapulte, lançant sur la ville d'énormes blocs de pierre. On avait baptisé cet engin « *maie voisine* », c'est-à-dire « *la méchante voisine* ». Les Arabes ripostèrent avec un engin similaire, que les Français dénommèrent, sans se formaliser, « *maie cousine* », ou la « *méchante cousine* ».

D'autres machines furent amenées par les Templiers, les Hospitaliers et le duc de Bourgogne. Les sapeurs français entreprirent de miner les fondations des remparts.

Richard Cœur-de-Lion juché sur la « *maie voisine* » acquit vite un renom sans pareil. Il était hérissé de flèches, comme une pelote d'aiguilles, et rendait coup sur coup, arrachant les flèches de son corps quand il en manquait, pour les réexpédier à leur expéditeur.

Et le vendredi 12 juillet 1191, les Francs reprirent la ville, quatre-vingt-onze ans, presque jour pour jour, après l'entrée en agonie de Godefroy de Bouillon et quatre-vingt-douze ans moins trois jours, après la prise de Jérusalem.

Philippe Auguste, rassuré sur le sort de Saint-Jean-d'Acre, annonça à ses compagnons qu'il se sentait un peu malade et prit le premier bateau en partance pour l'Europe,

les affaires de France le préoccupant beaucoup plus que celles de Palestine.

IV. – Richard Cœur-de-Lion

RICHARD CŒUR-DE-LION, digne fils d'Henri Plantagenet et d'Aliénor d'Aquitaine, avait un caractère intraitable et orgueilleux. Le duc d'Autriche fut une de ses premières victimes.

À la prise de Saint-Jean-d'Acre, le roi d'Angleterre avait décidé que tout le rempart où il avait pris pied, lui appartenait.

Le duc d'Autriche⁽²⁵⁾ ayant planté son étendard sur une tour qui en faisait l'angle, Richard brisa la hampe sur son genou et jeta l'oriflamme dans le fossé.

— Je te donnerai plus tard d'autres murailles, s'écria le duc, et tu n'auras pas besoin d'un étendard pour te les garantir.

Ce qui fut dit, fut fait quelques mois plus tard. Voici comment :

Le plus court chemin d'un point à un autre étant la ligne droite, Richard Cœur-de-Lion l'emprunta, pressé de rentrer chez lui où son frère Jean Sans-Terre tentait de lui ravir la couronne.

Or, cette ligne droite passait par l'Autriche et c'est en toute innocence que notre Anglais s'y engagea.

L'Autriche se plaçait sous la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, le fils de Barberousse, Henri VI. Un droit du

moyen âge stipulait que tout étranger traversant les terres d'un seigneur sans son autorisation, soit considéré comme prisonnier.

Cette coutume, tombée en désuétude, fournit au duc l'occasion de se venger.

— Voilà les remparts que je t'ai promis, déclara-t-il. Et il enferma l'imprudent dans une forteresse impériale.

Aliénor d'Aquitaine crut mourir de fureur en apprenant que son fils chéri était aux mains de l'empereur d'Allemagne. Elle soupçonna même le roi de France d'avoir ourdi le complot, afin de retarder le retour de l'enfant prodigue et écraser plus facilement le cadet Jean Sans-Terre.

Elle se lança dans de violentes imprécations contre Philippe et ameuta l'Europe entière, puis elle écrivit à Henri VI une lettre solennelle.

— Eh bien, répondit l'Empereur, puisque c'est vous qui le demandez, belle dame, je laisse partir votre fils en échange d'un dédommagement de cent cinquante mille marks d'or pour tous les soucis que sa captivité m'a causés. De plus, il devra me rendre hommage, se déclarer mon vassal devant la Diète(26) et sans chapeau. Pour comble de bonté, je lui donnerai alors le royaume d'Arles et tous ses joyeux Provençaux. Surtout ne me remerciez pas. C'est bien naturel !

Aliénor reçut son fils avec des transports de joie. Hélas, la situation était sombre et la rançon avait achevé de ruiner le trésor britannique.

— La peste soit des croisades ! fulmina la vieille reine. La

peste soit des Français et la peste soit de ceux qui réduisent mes enfants à la captivité !

Pauvre reine Aliénor ! Pouvait-elle prévoir que la fille de sa fille serait Blanche de Castille, grande reine des Français, mère du dernier grand croisé saint Louis et que ce dernier, après avoir été captif à sa première croisade, mourrait de la peste à la seconde ?

La peste soit de la fatalité qui s'acharne sur certaines familles !



Henri au lion (Allemagne)



N ce temps-là, il y avait dans les armées de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, un chevalier qui méritait l'estime de tous, et ce fait valait bien qu'on le citât.

Cet aimable personnage avait nom Henri, duc de Brunswick, et il avait laissé, au moment de partir, une femme en pleurs, ainsi qu'il était d'usage.

Las, il serait écrit que les membres de cette expédition devaient connaître des fortunes diverses et celle d'Henri de Brunswick fut d'autant plus remarquable qu'il ne mit jamais les pieds sur la Terre Sainte.

Le vaisseau qui le transportait, lui et ses cinquante-sept écuyers, ses douze cents arbalétriers et ses chevaux de Hongrie dont le nombre ne nous est point parvenu, se jeta sur les côtes d'Afrique du Nord, au sud de Madhia, une des deux capitales de la Tunisie barbaresque de ce temps-là.

Il réussit à gagner le rivage à la nage, n'ayant point sur lui de pesante armure, au contraire de son prince, lequel le

paya de sa vie, comme on l'a vu...

Il prit pied sur une côte déserte, et marcha longtemps, longtemps, jusqu'à ce que le soleil et la fatigue le terrassent. C'était, fort heureusement, juste devant une grotte.

— Entrons, dit le duc Henri, reposons-nous et après nous verrons bien.

Ce qui était parole de seigneur et de sage.

Et c'est en seigneur et en sage qu'il s'endormit sans perdre un instant.

Il fut réveillé par une chose douce, rêche, tiède et fraîche qui lui passait et repassait par le visage.

— Oh ! là, dit le duc Henri, c'est extraordinaire ! Et se mettant sur son séant, il vit que vraiment c'était plus extraordinaire encore.

Un lion, bonnes gens ! un lion énorme, et gémissant et pleurant que c'était à vous fendre l'âme, le caressait avec autant de douceur que le petit chien carlin de Noble Dame la Duchesse ! L'humeur hospitalière de cet animal réputé féroce, venait d'une épine au pied, enfoncée si profondément et si infectieusement que la pauvre bête souffrait un véritable martyr. Ce en quoi, il est vrai que la souffrance est parfois une école de vertu.

Le Croisé et le lion firent bientôt connaissance et s'inspirèrent rapidement une confiance mutuelle. Et sans plus s'attarder à de courtoises manifestations, le duc se trouva chirurgien du roi des animaux, enleva l'épine meurtrière, déchira sa propre chemise et fit un pansement à la patte souffrante.

Le lion, d'une robuste constitution, guérit rapidement et reconnaissant à son sauveur, le suivit pas à pas, comme le petit chien de Noble Dame la Duchesse. Il lui apportait le butin de sa chasse et pendant trois années, le duc se nourrit de gazelles et de lapins sauvages, à moins que ce ne fût de sauterelles et de fourmis dans les moments de disette. Mais il se lassa bientôt de cet ordinaire, qui, malgré toute la bonne volonté du lion, ne valait pas rôtis et pâtisseries de la délectable cuisine allemande.

Un jour que le duc se tourmentait plus qu'à l'accoutumée, cherchant en vain un moyen de rentrer chez lui, le désespoir le prit et il pleura longtemps.

C'est alors que Messire Diable lui-même, et vous pouvez m'en croire, vint lui rendre visite. Malin est le Malin et il sait profiter des occasions !

Il prit la forme d'un singe et bondit dans la caverne. Le duc, trop abattu pour s'étonner de grand-chose, l'entendit compatir à sa douleur, ajoutant perfidement que le moment était particulièrement grave puisque la Duchesse, il venait de l'apprendre, se remariait aujourd'hui.

Le duc ne s'ébaudissant pas de voir un singe parler, puisqu'il possédait un lion grand veneur(27), ne s'émerveilla pas non plus de le savoir si bien renseigné, nonobstant la distance et les difficultés du voyage.

La fureur et le désespoir lui avaient enlevé la moitié de son jugement. La moitié et plus encore, oyez :

— Si le ciel m'abandonne, s'écriait-il, que le Diable m'assiste et je suis à lui, ô femme infidèle !

Le Diable aurait pu lui répondre que son épouse depuis le

temps avait raisonnablement pris le voile des veuves et que ce n'était point un état souhaitable longtemps pour une femme jeune et belle. Las, il n'en fit rien, mais se dressant, tira une langue pointue et rouge, enfourcha son épée et s'écria :

— En route, camarade !... Partons à Brunswick...

Mais voyant le duc prêt à monter en croupe sur l'épée, le lion debout, sur son dos, il se ravisa et demanda d'une voix négligente :

— Que me donneras-tu, pour toi et ta grosse bête ? J'entends, pour les frais du voyage...

— Ce que tu voudras, dit le duc impatient.

— Ton âme !

— Tope-là, fit distraitement le duc, trop en colère pour réfléchir.

Le lion grogna, mais comme après tout ce n'était point son affaire, il s'abstint de s'en mêler et le marché fut conclu :

— Tope-là.

Et ils topèrent.

Le Diable alors se transforma en un griffon énorme, crachant le feu et les flammes. Il prit le duc et le lion, chacun sous chaque bras et hop, vola à la vitesse d'un éclair des côtes de Tunisie à la bonne ville de Brunswick, sur le bord de la rivière Elbe.

De toutes parts, ce n'étaient que pavois, flambeaux, musiques, fêtes et festins.

Le duc atterrit sur la terrasse de son palais, escorté de son lion fidèle, et sans même prendre le temps de remercier le

Diable qui détala dans une odeur de soufre, brandit son épée en criant :

— Mort et malédiction à ceux qui me trahissent ! À moi ceux qui me sont fidèles !

Pour ne pas être en reste, le lion se mit à rugir, secouant son énorme crinière. Ce fut une belle panique !

Les gens affolés couraient de çà et de là. Les musiciens s'enfuirent, laissant là leur musique. Le chapelain du duc était mort de frayeur et le capitaine des archers n'en valait guère mieux.

Le duc Henri, d'un seul coup de sa lourde épée, tel Godefroy de Bouillon, au siège de Jérusalem, trancha en deux le fiancé de sa femme. Le lion croquait à belles dents tout ce qu'il trouvait de courtisans. Ah ! quel carnage !

Quand fut fait place nette, le duc poussa un soupir de soulagement et il tapa dans ses mains, ordonnant à la musique de se remettre en mesure. Il récupéra sa femme qui s'était cachée dans son oratoire pendant le massacre. Puis il se mit à table et dévora avec appétit le repas préparé pour un autre, régaland son compagnon quadrupède, couché à ses pieds, de tant de ragoûts qu'ils ne lui firent pas regretter ceux du désert.

Sa femme ne mangeait point, plongée dans une profonde affliction. Le duc, avec une galanterie qui lui faisait honneur, interprétait ces larmes de la façon la plus courtoise :

— Je ne vous reproche, ma mie, votre précipitation à reformer les nœuds du mariage, mais ne pleurez plus sur mon triste sort passé puisque me voilà en vie et disposé à le

rester le plus longtemps possible. Je vous en prie. Mangez !

Ceci dit, il termina son repas, fit le tour de ses appartements, convoqua son drapier et reprit le cours de ses habitudes.



À la mort du duc Henri en 1195, le lion, toujours fidèle, veillait au pied du lit et le Diable venu sur la pointe de ses sabots fourchus, dans la nuit noire, l'emporta par mégarde, en croyant saisir l'âme du preux chevalier, que l'ange gardien emmenait au ciel. Lorsque le Malin s'aperçut de son erreur, avec colère il laissa choir l'animal tout au milieu du firmament.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on trouve la constellation du Lion dans le zodiaque entre le Cancer et la Vierge, ce qui n'est pas une place plus mauvaise qu'une autre, ne trouvez-vous pas ?



Les trois chevaliers de Saint-Jean et la Vierge miraculeuse (Champagne et Malte)



ARMI les chevaliers moines de l'ordre de Saint-Jean-l'Hospitalier, on remarquait trois magnifiques jeunes gens, trois frères de la maison d'Eppe, seigneurie des environs de Laon.

L'Ordre des Hospitaliers était l'héritier d'un établissement de bienfaisance, établi à Jérusalem, bien avant les Croisades, hôtel et hôpital pour les pauvres pèlerins, situé tout près du Saint-Sépulcre.

Cet hôpital, vivant de subventions des riches Siciliens, fut organisé par Gérard Tenque, le glorieux enfant de la ville des Martigues en Provence et placé sous la protection de saint Jean l'Évangéliste.

La prise de Jérusalem et la fondation de ce royaume en transforma, naturellement, les institutions et l'ordre des moines bénédictins de Gérard Tenque, cessant d'être uniquement hospitalier, devint un ordre militaire. Foulque d'Anjou, quatrième roi de Jérusalem, leur avait confié la garde du fort de Bersabée.

Leur foi, leur courage, leur ardeur, les faisaient se trouver toujours au poste le plus dangereux des batailles, relevant les blessés, défendant les vivants, vengeant les morts.

Un soir, après un sanglant combat, alors qu'ils ramassaient les tués et confessaient les agonisants, les trois frères, chevaliers d'Eppe, furent lâchement attaqués par une troupe de pillards turcs, revenus sur les lieux du massacre pour voler ceux qu'ils avaient assassinés. Ils se virent bientôt désarmés, liés et emmenés à Escalon.

Les Turcs d'Escalon recherchaient par tous les moyens l'alliance du sultan ou *soudan* du Caire et un des notables eut l'idée de lui offrir les captifs en cadeau d'amitié.

Les malheureux, après un voyage encore plus pénible que le premier, se crurent au bout de leur calvaire en présence du sultan d'Égypte, homme plus civilisé que les Turcs Seldjoucides. Ce monarque, ayant tellement entendu parler des grands services qu'avait rendus, autrefois, un janissaire chrétien à la cour de son père(28), proposa naturellement aux trois Croisés de racheter leur liberté en combattant pour lui.

— Notre cœur et nos bras appartiennent à Notre Seigneur Jésus-Christ et, vainqueurs ou vaincus, nous espérons ne jamais forfaire à Dieu et à notre pays, répondit le plus âgé.

Le sultan, ne s'attendant guère à cette réponse, se sentit le besoin de réfléchir à ce nouvel aspect du problème. Ayant fait jeter les trois chrétiens dans un cachot, il fit venir près de lui son grand vizir, lequel passait pour astucieux. Le vizir fit des suggestions que le Sultan approuva. Et le lendemain matin...

— Alors, mes beaux chrétiens, s'écria-t-il jovialement, j'ai fait préparer pour chacun de vous une jarre pleine d'or et un palais de marbre. Vous voilà donc mes janissaires ! Tant mieux !

L'aîné des trois chevaliers avait tant faim et tant soif, qu'il ne put parler. Son cadet répondit d'une voix faible :

— Nenni, seigneur infidèle ! Nous sommes les soldats du Christ qui mourut sur la croix et, en dehors de lui, il n'est point de salut pour nous. Merci pour la jarre et le palais. Nous n'en voulons point.

Le sultan en fut tellement éberlué qu'il faillit avaler de travers une graine de pistache qu'il aimait à grignoter. Il renvoya les Hospitaliers dans leur geôle, pour se donner le temps de réfléchir et manda son vizir. Celui-ci arriva la tête basse et le turban déconfit.

— À la tombée du jour, je te donnerai en pâture à mes crocodiles chéris, hurla son maître. Tu n'es qu'un fils d'idiot et ces espèces de Français m'ont ridiculisé. Oui, je suis le plus ridiculisé des sultans d'Égypte ! Jamais je ne m'en relèverai !

Et il se mit à verser des larmes amères.

— Ne pleurez plus, mon seigneur ! supplia le vizir en se traînant à ses pieds. Ne pleurez plus, car je viens d'avoir une idée.

— C'est la dernière chance que je te donne, hurla le Soudan, mais si tu échoues, non seulement tu engraisseras mes crocodiles, mais on leur jettera ton vieux père et tes trois cent dix-sept épouses.

— Ne faites pas cela, ô lumière de l'Islam ! Vos petites

bêtes chéries mourront d'indigestion et je n'oserai plus entrer au Paradis. Voici mon idée : envoyez les Francs dans nos mines de cuivre et vous verrez qu'au bout de deux ans, vous n'aurez plus à leur demander leur avis.

Deux ans plus tard, les trois chevaliers de Saint-Jean reparurent devant leur tyran. Avant que celui-ci eût le temps d'ouvrir la bouche, le plus jeune s'avança et dit d'une voix tranquille :

— Nous te remercions, ô monarque infidèle, d'avoir pu nous montrer les consolations immenses que Dieu répand sur ceux qui sont à lui...

Une heure plus tard, on entendit un concert affreux de cris et de lamentations, du côté de la fosse aux crocodiles. La fille du sultan sortit de ses appartements.

— Quel tapage affreux ! se plaignit-elle amèrement à son père. J'ai une migraine abominable. Que se passe-t-il et pourquoi avez-vous l'air furibond ?

— J'ai l'air furibond parce que je suis furibond, répliqua le sultan, en se rongant les ongles. Je suis le plus ridiculisé des sultans d'Égypte et mes crocodiles chéris vont sûrement crever d'indigestion.

— Tant mieux, applaudit la princesse. J'ai toujours réprouvé votre passion pour ces horribles bêtes. Mais pourquoi êtes-vous ridiculisé, ô mon père ?

— Je suis ridiculisé parce que trois misérables petits croisés se moquent de moi, refusent d'embrasser notre foi, la seule véritable et, surtout, refusent de me servir comme janissaires contre ces vauriens de Turcs Seldjoucides, lesquels sont prêts à me sauter dessus à la moindre

occasion.

— Eh bien, confiez vos futures recrues aux plus célèbres docteurs que nous ayons. L'Université du Caire est la plus célèbre et la plus riche. Profitez-en.

Et sur ces bonnes paroles, elle rentra dans ses appartements.

Las ! les trois chevaliers d'Eppe épuisèrent les sept cent quatre docteurs de l'Université de l'Olivier et le sultan fit venir sa fille bien-aimée.

— J'ai bien envie de te faire fouetter, ma fille, lui annonça-t-il avec douleur. Pour t'apprendre à te moquer ainsi de ton cher vieux père, qui est tellement ridiculisé, que la sécurité du Trône en est menacée.

— Mon Dieu ! comme cela est intéressant, s'écria Ismérie. Que diriez-vous si j'essayais, à mon tour, puisque je parle le français ? Ne suis-je pas la plus belle et la plus spirituelle des filles d'Islam ? Mais, bien entendu, vous ne voulez plus tenter l'expérience !

Le sultan eut un geste de découragement...

Et, toute joyeuse, elle descendit dans les souterrains.

L'apparition de la belle Ismérie fut comme un rayon de soleil, dans le cachot infâme où croupissaient les trois malheureux. Elle ordonna qu'on les détache et, de ses blanches mains, lava les blessures que leur avaient infligées les chaînes. Puis elle leur servit à manger, tout en leur parlant de leur pays, de leurs coutumes et de mille et une choses sans importance.

— Que vous êtes bonne ! dit l'aîné des trois frères.

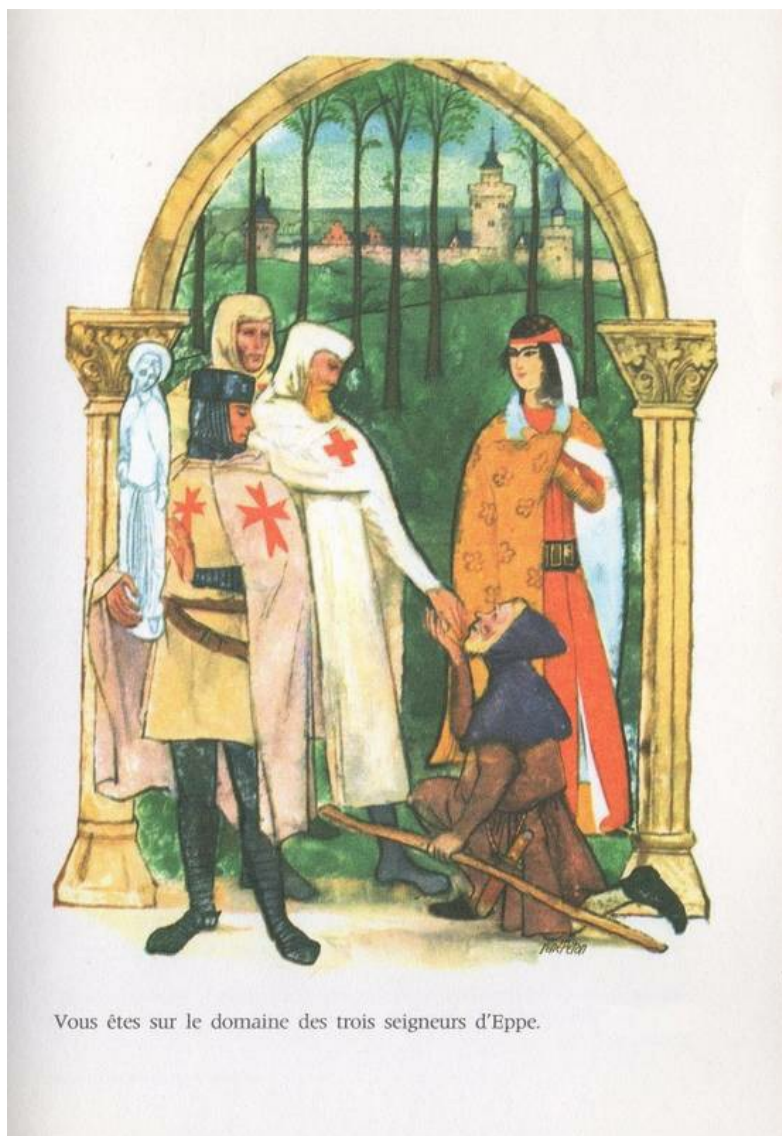
— Qu'il est agréable d'entendre parler notre douce

langue, dit le cadet.

— Que j'aime à entendre parler une femme de tout ce qui nous est cher, dit le plus jeune. Reviendrez-vous bientôt, belle et douce damoiselle ?

— Demain, demain !... Dormez bien, messires !

Et pour la première fois depuis trois ans, ils s'endormirent paisiblement.



Vous êtes sur le domaine des trois seigneurs d'Eppe.

Le lendemain, elle reparut, plus belle, plus douce que jamais. Parlant de choses et d'autres, elle fit glisser, habilement, la conversation sur les problèmes de religion.

— Qu'est cela ? demanda-t-elle, en montrant un chapelet de buis, accroché à la guenille de l'ainé.

— Un chapelet, damoiselle. Pierre l'Ermite l'inventa, lorsqu'il traversa les plaines de Hongrie avec sa croisade de pauvres gens. On comptait la longueur du chemin par nombre de dizaines, et chaque neuvaine donnait droit à la rémission d'un péché. Cela empêcha bien des égarements et soutint merveilleusement les âmes.

— Vraiment ? fit la princesse. Il se fait tard ! Je reviendrai demain. J'aime à vous entendre parler.

Ils étaient étonnés, eux-mêmes, de leurs paroles, car ils ne se prétendaient ni clercs ni prédicateurs.

La princesse reparut le lendemain.

— Mon père est ravi que notre affaire prenne bonne tournure, dit-elle tout d'abord. Bonjour... de quoi parlions-nous hier ?... Oh ! c'est vrai ! J'oubliais de vous conter l'aventure extraordinaire qui m'est échue cette nuit. J'ai vu, croyez-m'en, une femme d'une beauté incomparable. En vérité, elle était si belle et si bonne que n'en fus point jalouse. Elle avait l'air le plus aimant du monde, sous des voiles d'azur et, de ses mains, se répandait, sur ma couche, une jonchée de roses. Au matin, j'ai trouvé cette fleur près de moi.

Et elle tendit aux trois chevaliers une rose dont la senteur était presque miraculeuse.

Le plus âgé s'entendit alors dire :

— Si vous le désirez, je puis vous sculpter une image de Notre Dame, votre visiteuse.

La princesse battit des mains et fit apporter dans le cachot tout ce qu'il faut à un sculpteur, ainsi qu'une lourde bille de bois précieux et une grosse lanterne, afin que l'on y vît mieux.

N'étant pas plus artiste que docteur, le généreux chevalier réussit péniblement une ébauche informe. Ses frères l'aidèrent avec zèle, mais la princesse, déçue, considérait leur travail avec une moue méprisante.

— Je me convertirai à votre foi, si je trouve demain matin une statue aussi belle que la dame de mon rêve. Bonsoir, messires croisés !

Et elle les quitta, emportant jusqu'à la lampe, par perfidie féminine.

Les trois chevaliers se jetèrent à genoux et prièrent longuement, éperdus de navrance. Puis ils s'endormirent sur leur grabat, en songeant avec tristesse au lendemain.

Or, le lendemain, ils furent réveillés par un bruit insolite. Rendus circonspects par tant d'années de souffrance, ils se mirent debout prestement. Quel ne fut pas leur étonnement, puis leur extase en voyant se dresser sur le sol gluant de leur cachot une merveilleuse, une divine statue de la mère de Dieu ! À ses pieds, l'un des frères ramassa un peu de duvet neigeux, tombé de l'aile d'un des anges qui l'avaient apportée.

Ismérie ne tarda pas à apparaître. Elle s'arrêta sur le seuil un instant, trop stupéfaite pour parler et tomba à genoux, avec ravissement.

— L'effigie est celle dont j'ai rêvé, murmura-t-elle, en lui baisant les pieds. Je suis chrétienne, mes frères, dit-elle encore et, leur tendant la cruche d'eau, elle implora : Baptisez-moi.

Ils baptisèrent la fille de leur tyran et, jusqu'au soir, la prison retentit d'hymnes de joie, de psaumes d'allégresse.

— Que cette Vierge soit Notre-Dame des Liesses, déclara le plus jeune, en souvenir de la liesse(29) qu'elle a mise en notre cœur.

La nuit suivante, Marie apparut encore à Ismérie et lui parla. Elle lui annonça qu'une place dans le ciel lui serait réservée, si elle aidait les chevaliers à se sauver.

La nuit suivante, Ismérie resta cachée dans les couloirs de la geôle et s'arrangea, habilement, pour voler les clefs aux gardes endormis. Elle avait déjà déposé chez les trois frères un paquet assez lourd, fabuleux tas de pierres précieuses, nouées dans une écharpe.

Elle ouvrit la porte des captifs et leur montra le chemin. Leur petit cortège s'ébranla, le plus âgé des frères portant la statue, le plus jeune les pierres précieuses.

Devant eux, ô miracle ! les portes s'ouvraient une à une, comme poussées par la main des anges.

Ils sortirent dans la campagne et ne rencontrèrent que gardes assoupis ou vigiles endormies.

Sur le Nil, glissant sous un rayon de lune, une barque vint à eux, guidée par un rameur dont on ne voyait point le visage. Il accosta et les fugitifs montèrent, tandis qu'une musique céleste les accompagnait. Le passeur fit traverser le large fleuve et disparut aussitôt dans les ténèbres, sans

qu'ils aient eu même le temps de le remercier.

Le jour se leva. Ils avançaient dans le désert, sous un soleil accablant. Alors, surgit un miraculeux bois de palmiers où, recrus de fatigue, ils ne tardèrent pas, tous trois, à s'endormir. Tous trois, car les chevaliers qui avaient bien promis de veiller chacun leur tour, succombèrent aussi à la fatigue.

Huit coups sonnés à la cloche d'une église les réveillèrent en sursaut. Miracle ! Prodige incroyable !

Ils se trouvaient au milieu d'un pré ombragé par de hauts peupliers. Un vacher poussait son troupeau, en chantant, dans un petit chemin creux.

Un des trois frères, le plus prompt à reprendre ses esprits, courut vers le vilain et, après avoir fait le signe de croix, lui demanda où ils se trouvaient, par la grâce de Dieu.

Le paysan, reconnaissant le manteau noir des Hospitaliers redevenu miraculeusement neuf et la grande croix pourpre qui l'ornait, se mit à genoux devant le défenseur de la foi et lui baisa les mains. Mais le chevalier le releva avec bonté.

— Vous êtes sur le domaine des trois seigneurs d'Eppe, morts en croisade, répondit le simple.

— Nous sommes chez nous ! cria le chevalier. Ô Seigneur, ô douce Vierge Marie, ô grâce du Ciel ! Chez nous !

Et il serra contre son cœur le manant assez effaré.

— Ça, messire, ne seriez-vous point le seigneur Thierry, mon bon maître ?

— Mais oui, Jacquinot ! Et toi, tu es le fils de la vieille Françoise. Voici mes frères : Pierre, l'aîné et Gherardt, le

plus jeune.

Le vilain n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles.

— Ainsi, vous n'êtes point morts ! C'est-y Dieu possible ! Ah ! que le Ciel soit loué ! Et dire que ce matin a lieu à l'abbaye une messe pour le repos de vos âmes !

— Eh bien, nous allons nous y rendre, afin de rassurer nos gens et remercier le bon Dieu, au pied de son autel.

— Mais, dit le plus jeune, il convient d'envoyer Jacquinot en avant afin que l'on ne nous prenne pas pour trois âmes errantes.

Jacquinot se signa avec précipitation.

— Non, non, le rassura le cadet, nous sommes bien vivants et tu peux toucher... notre main est solide et notre cœur bat sous notre armure.

Jacquinot, un peu mortifié, détala sans rien dire, abandonnant ses vaches, et courut vers l'abbaye de Forgny où tout le pays se pressait...

Le sire abbé baptisa officiellement et en grande pompe Ismérie et lui donna le nom chrétien de Marie, en souvenir de la Vierge. La statue miraculeuse trouva sa place dans une magnifique église que Marie fit construire en offrant les pierres précieuses qu'elle avait apportées.

Elle avait écrit à son père en lui narrant son aventure et l'exhortant à se faire chrétien. L'histoire ne nous dit pas ce qu'il advint de lui...

Mais il est vrai et contrôlable que Marie mourut beaucoup plus tard en odeur de sainteté dans l'abbaye de Forgny et elle figure au nombre des bienheureuses de l'ordre de Cîteaux. Sa fête est honorée le 6 juin,

anniversaire de sa mort.

À l'endroit où elle se réveilla avec ses trois compagnons, jaillit depuis une source miraculeuse et c'est toujours un lieu de pèlerinage des environs de Laon. Cette histoire, la plus célèbre du martyrologe des chevaliers de Saint-Jean-de-Malte, a été peinte en neuf tableaux, dans une des salles du palais de l'Ordre, en l'île de Malte, et compose les vitraux de l'abbaye de Laon.

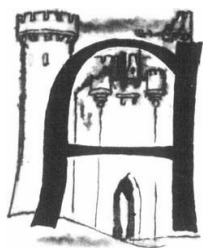
Le pape Clément VII ordonna la vénération particulière de la statue en sa bulle du 28 mai 1384.

Telle est l'origine de la statue de Notre-Dame de Liesse, bénie soit-elle !



4^e CROISADE (1202-1204)

Le sac de Constantinople ou les trois ermites et le Trésor de Substantion (Haut-Languedoc)



U pied des Cévennes, se dressent les ruines d'un château du XII^e siècle, le donjon de Montferrand, perché comme un nid d'aigle sur un rocher. En face de lui, de l'autre côté du ravin, un plateau recouvert de fleurs sauvages, l'Hortus, s'étend au pied d'un autre vieux donjon délabré, la Roquette, ayant appartenu à la maison de Roquefeuil⁽³⁰⁾.

Deux énormes aiguilles rocheuses, le pic du Saint-Loup et le Saint-Guiral, semblent protéger encore les ruines

formidables, splendides dans leur isolement.

Les seigneurs de la Roquette et de Montferrand appartenaient à une race solide et fière comme la terre où ils étaient nés. Alliés et amis, ils n'avaient jamais pu être parents, car dans leur lignage ne naissaient que des garçons et souvent l'un ou l'autre des barons déplorait que le ciel ne leur eût jamais permis de sceller en une union leur profonde et réelle amitié.

Or, le sire de Roquefeuil, en la fin du XII^e siècle, avait eu trois fils lorsque la dame de Montferrand apprit à son époux qu'elle allait être mère. Vous pensez quels furent les transports de joie du chevalier. Il alla aussitôt par les sentes et les escarpements prévenir le sire de Roquefeuil, son compère.

— Je fais le vœu de partir céans en croisade, afin que l'enfant qui va naître soit une fille, ajouta-t-il avec ferveur.

Et il fit ce vœu devant Dieu qui nous écoute et sait tout jusqu'au tréfonds de notre âme.

Las, il mourut en défendant sa foi, à la terrible bataille de Tibériade et sa fille unique et tant désirée se trouva bientôt orpheline, le chagrin ne tardant pas à enlever sa mère.

Le bon sire de Roquefeuil recueillit la pauvrete et l'éleva avec ses trois fils dont l'aîné n'était que de six ans plus âgé qu'elle.

Il avait donné à ses trois garçons le nom des trois montagnes qui les entouraient. L'aîné se nomma Loup, il était grand et fier. Le second, Guiral, semblait le plus sage et le plus endurant. Quant au troisième, ne pouvant l'appeler *Hortus*, ce qui veut dire jardin, on lui avait donné

le nom d'Alban – ce qui signifie blanc comme les champs de fleurs sauvages de cette prairie du Bon Dieu. Alban aimait l'étude et se plaisait à rivaliser avec les troubadours qu'on recevait de temps en temps lorsqu'ils se rendaient des cours de Toulouse à celles d'Arles...

Il arriva un temps où la jeune fille se dut de prendre un époux, afin de relever la baronnie de Montferrand qui avait bien besoin d'un maître. Son tuteur, alors, la pressa de choisir celui qui, d'entre les trois frères, la ramènerait sur une hacquenée d'apparat, au château de ses pères.

– Nenni, beau doux sire ! Point ne sais-je, dit-elle en rougissant. Je les aime tous trois comme des frères et ne peux les départager.

– Chacun a son mérite. Lequel peut mieux vous plaire ? Est-ce Loup ?

– Il est trop orgueilleux et n'entend point d'autre volonté que la sienne.

– Guiral ?

– Il est trop sage et me semble morose.

– Alban ?

– Il préfère le grec aux propos d'une femme.

– Ainsi vous ne savez ?

– Hélas non, car ainsi qu'ils sont, tous les trois je les aime.

Le pauvre et dévoué baron s'en alla trouver ses trois fils et leur demanda de se décider.

– Ce sera moi, dit Loup. Je deviendrai si riche qu'elle aura un palais d'or fin et autant de diamants à sa robe que les étoiles dans la nuit. Tout le monde nous admirera et

nous craindra. Voilà avec moi, le chevalier qu'elle épouse.

— Nenni, fit le second. Je lui apprendrai que le bonheur est dans un amour profond et durable. Nous serons jusqu'à cent ans célèbres pour notre charité et l'éclat de nos vertus.

— Folies, dit le troisième. Il n'est vertu que dans les livres et mérites que dans l'étude. Nous nous pencherons ensemble au-dessus des vieux grimoires et nous célébrerons nos amours en vers de douze pieds, comme le font, à Toulouse, les poètes.

Le baron de Roquefeuil, découragé, remit au lendemain la suite de ce tournoi d'un nouveau genre. Du reste, une caravane de voyageurs était venue lui demander abri pour la nuit et il avait hâte d'aller les rejoindre pour savoir les nouvelles qui n'étaient jamais propagées autrement.



Groupés devant le feu qui crépitait dans la cheminée blasonnée de la vaste salle commune, ses hôtes l'attendaient en devisant. Il y avait là notamment trois barons des marches de Languedoc : le sire Alberny d'Alet, le sire de Castries et le si puissant Guillem VIII de Montpellier, dont on venait de célébrer les noces avec la belle Tiburge d'Orange.

Leurs casques luisaient au reflet du feu, avec leur cimier⁽³¹⁾ enrichi de pierres gemmes aussi étincelantes que leur cuirasse, si bien trempée que la lame la plus dure ne

saurait l'entamer ni la fausser. Leurs cottes de mailles cliquetaient de leurs écailles à l'épreuve de la lance. Leurs cuissards(32) de cuir bouilli et leurs éperons d'argent reposaient contre les pieds des chaises.

Un Templier en blanc avec sa croix rouge sur la poitrine conversait avec un pèlerin au large chapeau, vêtu de sa longue robe brune ornée de la coquille symbolique. Un page sommeillait contre le haubert(33) et le gonfanon(34) de son maître et un ménétrier chantonnait en grattant une vielle.

Tous ces gens s'étaient groupés afin de traverser sans encombre les campagnes désertes et toujours plus ou moins infestées de brigands.

Le baron de Roquefeuil salua ses hôtes et leur adressa les souhaits de bienvenue traditionnels, puis il s'assit sur sa chaise cathèdre aux côtés de son épouse, qui regardait avec joie tout ce mouvement. Les trois jeunes seigneurs se glissèrent à leur tour dans la pièce et Guillem de Montpellier les accueillit à grands cris.

— Par ma foi, je vous emmène avec moi à la Croisade. Nous devons rejoindre le baron de Vitrolles et ainsi nous serons sept, nombre réputé bénéfique.

— Mais il faut être plus de sept pour faire une croisade, réfléchit Guiral l'avisé.

Le sire de Castries se mit à rire.

— Sept chevaliers de notre grand mérite pourraient occire les sept armées du Grand Turc. Mais nous serons plus que cela, puisque nous traversons la Provence et la Lombardie pour rejoindre le noble Boniface, marquis de Montferrat,

qui vient d'être désigné comme le chef de notre expédition. Nous rejoindront, descendant du Nord : Miles de Brabant, Gonon de Béthune, Geoffroy de Villehardouin...

— J'ai ouï dire, interrompit Alban avec vivacité, que ce chevalier alliait l'art de la plume à la science des armes.

— Il se propose de raconter en chronique tous nos faits les plus glorieux. Venez avec nous si vous voulez que l'on vous nomme, fit le sire Alberny d'Alet qui aimait plaisanter.

— Mais pourquoi, demanda la dame de Roquefeuil, a-t-on décidé ainsi cette croisade-là ?

— C'est une longue, pénible et douloureuse histoire, commença Guillem de Toulouse. Notre grand pape, Innocent le troisième, a chargé un humble prêtre du royaume de France et qu'on appelle Foulques de Neuilly de prêcher la levée des Boucliers pour la délivrance du Saint Royaume de Jérusalem que les Turcs ont volé. Et, chose merveilleuse, l'empire grec de Constantinople qui ne suit pas la véritable foi chrétienne et romaine va tout entier se rallier à nous au sein de l'Eglise.

— Dieu tout-puissant ! mais voilà une nouvelle extraordinaire, s'exclama la dame de Roquefeuil. Comment cela est-il arrivé ?

— Ce sont là des histoires de Grecs, grommela Alberny d'Alet, et toutes ces promesses ne me disent rien qui vaille. L'empereur de Constantinople, Isaac l'Ange, a été chassé de son trône par un usurpateur du nom d'Alexis. De plus, le malheureux vieillard a eu les deux yeux crevés par son vainqueur qui l'a jeté dans une horrible prison. Le fils de l'aveugle est venu trouver le Pape et l'empereur Henri V

d'Allemagne, qui sont enfin réconciliés, et leur a demandé de faire quelque chose pour lui.

— Ce quelque chose, je le devine, est de chasser l'usurpateur et de remettre son vieux père sur le trône, dit le baron de Roquefeuil.

— Vous avez trouvé. En échange donc, Isaac l'Ange se convertira à la vraie foi catholique, lui et tout son peuple. Puis il ravitaillera les croisés et donnera aide et protection aux chrétiens d'Orient, dit le baron de Castries.

— Espérons-le, reprit Guillem de Montpellier. Espérons-le ! comme espérons que tout ira bien pour l'embarquement de nos soldats à Venise par les bateaux du Doge Dandolo.

— Que va-t-il alors nous demander en échange de ses bateaux ? demanda le jeune Guiral.

— Nous ne savons pas encore le prix, répondit le comte de Montpellier, et Messire le Sénéchal de Villehardouin est céans à Venise pour en convenir avec la République.

— Mais tout cela va nous faire perdre un temps précieux, maugréa le Sire d'Alet.

— C'est qu'il faut laisser le temps aux semailles de pousser, dit le comte de Montpellier. Certaines régions de France, de Germanie et d'Italie ont souffert ces mois-ci comme à l'époque de la grande peur.

— Las, je sais bien, soupira le baron de Roquefeuil. Un pèlerin qui allait vers Compostelle m'a dit, qu'en Champagne, on avait vu des mères se couper un bras pour le donner en pâture à leurs enfants.

— Oui, c'est affreux, fit le Templier ! Et Dieu nous montre

ainsi combien étaient lourds nos péchés ! Dans le royaume mahométan, la famine aussi est affreuse et les gens se meurent par milliers chez le Soudan d'Égypte. Et même un capitaine de bateau m'a dit qu'il y avait le choléra au pays de Cathay⁽³⁵⁾.

— Et je pense que peu de vaillants chevaliers souhaitent faire le sacrifice de leur vie en un si triste trépas, murmura la dame de Roquefeuil. Ils laissent déjà tant de larmes de leur pays natal qu'il faut songer à préserver de l'angoisse tous ceux qui restent.

Alban s'était agenouillé aux pieds de sa mère.

— Mais vous serez brave et forte, jolie dame ma mère, lorsque demain à l'aube, nous nous quitterons, dit-il avec filiale tendresse.

— À Dieu ne plaise, mon cher fils, que vous me quittiez : votre lèvres est encore humide du lait que vous buviez à mon sein. Non, personne ne vous arrachera tous trois de mes bras !

Et ce disant, elle se signa et versa des larmes amères.

— Le noble comte de Montpellier vient pourtant de dire qu'il nous prend en son escorte, s'écria Loup.

— Le seigneur plaisantait. Pourquoi voudrait-il briser le cœur d'une mère ?

— Et d'une fiancée ! ajouta le Sire de Roquefeuil.

Le comte de Montpellier fit remarquer qu'il venait de convoler et, nonobstant, s'en allait en Asie faire son devoir de chrétien et de soldat.

Mais la pauvre femme pleurait si fort que sa pupille, la jeune Irène, qui n'avait pas prononcé un mot jusqu'alors, la

serra dans ses bras.

— Douce mère, j'attendrai, dit-elle d'une voix grave, et je saurai moi aussi faire mon devoir de fille de croisé. Par la tombe de mon père qui repose en Terre Sainte, je jure que mon cœur choisira celui qui aura su se montrer le plus digne de relever le château de mes aïeux et d'ajouter à la leur sa glorieuse lignée.

— Je rapporterai des monceaux d'or et une épée partout victorieuse. Ne pleurez plus et bénissez-moi, ma mère, s'écria Loup, et il s'agenouilla.

— Je reviendrai si mûr d'une sage expérience, que les moines eux-mêmes me demanderont conseil. J'aurai aussi là-bas un royaume. Séchez vos larmes et bénissez-moi, ma mère.

Ainsi parla Guiral et il s'agenouilla.

— J'aurai pour moi toutes les œuvres d'art et de littérature de l'Orient antique. Ainsi je saurai tout et dans mille ans encore on parlera de moi. N'ayez plus de chagrin et bénissez-moi, ma mère.

Voilà ce que dit Alban et il s'agenouilla.



Las, malgré le zèle et les vertus de tant de chevaliers, jamais croisade ne fut plus mal commencée. Une partie des plus riches croisés refusa de payer aux Vénitiens le prix du transport des plus pauvres et, derrière Baudouin de

Flandre, ils s'embarquèrent directement à Marseille ou à Gênes sur des bateaux dont ils devinrent propriétaires.

Enfin, après bien des discussions, les vaisseaux vénitiens cinglèrent vers Constantinople.

Constantinople, la belle, la merveilleuse ! Les Vénitiens se frottaient les mains en évoquant l'or, le faste, les richesses incroyables de cette énorme ville de plus d'un million d'habitants, regorgeant de palais, de trésors antiques, et des marchés les mieux approvisionnés du monde.

Chez lui, le sultan turc Malik Aldil se frottait les mains. À Constantinople, les croisés se trouveraient bien et en négligeraient le Royaume de Jérusalem.

Et les choses se passèrent ainsi. Les chrétiens oublièrent toute mesure, se crurent en pays conquis et entreprirent de se constituer un butin de guerre.

Sous la conduite d'un certain Moursuffle (surnommé ainsi en grec, parce que ses sourcils se rejoignaient), une révolte éclata et l'Empereur prit la fuite. Les Francs restés dans la citadelle furent égorgés et les portes se fermèrent au nez de ceux qui voulaient y entrer.

Les Occidentaux se lancèrent alors à l'assaut de la cité. Les deux premiers chevaliers parvenus au faite des remparts furent un Vénitien, gendre du doge Dandolo, fort estimé pour sa vaillance, et un Français.

Le Vénitien, assailli par trois Grecs, perdit son casque, sa croix et son oriflamme dans la mêlée, puis tomba à la renverse sur le chemin de ronde. Un autre Français qui survenait, crut alors avoir affaire à un Grec et le décapita

d'un coup de hache.

— Malheur à toi, Guiral de Roquefeuil, tu n'auras pas assez de ta vie pour te repentir de ta barbarie, cria la tête en roulant à ses pieds.

La ville investie, le vandalisme des Francs fut poussé jusqu'à la fureur. On alla même jusqu'à défoncer les sarcophages de la Basilique Sainte-Sophie, celle-ci consacrée au culte grec.

Un guerrier chrétien, perdant toute mesure, arracha la robe tissée d'émeraudes et d'or que portait la momie de l'impératrice Théodora, et déclara qu'il la rapporterait à sa fiancée.

— Prends garde à toi, Loup de Roquefeuil, trésor volé est maudit, lui murmura en passant une ombre blanche près de lui, alors qu'il sortait de l'église. Il crut reconnaître un Templier, mais celui-ci s'était évanoui dans les ténèbres.

Dans le célèbre Hospice de la ville, un chevalier mit le feu à une montagne de manuscrits dans sa fureur de ne pouvoir les lire tous à la fois ni les emporter.

— Fou que tu es, Alban de Roquefeuil, lui cria un abbé qui transportait des ciboires et des calices d'or, débordant des pans de sa robe retroussée comme un tablier. Les écrits des hommes ne sont que folies ; emporte plutôt les trésors de la foi que tu offriras chez toi pour le salut de ton âme.

Étrange discours, en vérité, surtout si l'on songe qu'il venait de l'abbé Martin de Metz, un des prédicateurs de cette bizarre croisade(36).

Le prêtre grec de cette église, littéralement terrorisé, lui avait remis tout ce qu'il possédait. Et au second voyage,

Martin de Metz emplit sa soutane de reliques de martyrs en vrac, afin d'être certain de ne rien oublier, pour la rémission de ses péchés.

— *Deo grattas*(37), lui dirent des soldats à qui il les distribua.

— *Deo grattas*, répondit-il en toute simplicité.

Beaudouin de Flandre fit ce qu'il put pour limiter les dégâts et arrêter les pillages. Il sauva du désastre, contre une poignée d'or, un morceau de la Vraie Croix et plusieurs Saintes Reliques, notamment les langes et les cheveux de l'Enfant Jésus et il expédia le tout par le premier bateau à l'abbaye de Cluny.

Lorsqu'il fut nommé Empereur chrétien de Constantinople et que les Vénitiens, plus malins, eurent refusé les charges de l'Empire pour les concessions commerciales du port de Constantinople, on compta que les Francs avaient pillé, volé et détruit pour une somme équivalente à un peu plus de six cents millions de francs-or de notre monnaie actuelle...(38)

Chargés d'or, d'ans et de honte, l'un après l'autre, les croisés s'en retournèrent chez eux. Et leur équipage de fiers soldats quand ils étaient partis, ressemblait davantage, en revenant, à celui de marchands brocanteurs retournant de foire. Les plus malins avaient, du reste, installé une navette entre leur château et la ville de Byzance(39).

Loup, Guiral et Alban de Roquefeuil n'avaient voulu laisser à personne le soin de convoier leurs trésors et c'est à la tête d'une véritable caravane, pareils aux trois rois Mages sur le chemin de Bethléem, qu'ils rentrèrent au

logis.

Las, ils n'aperçurent point de hennin blanc les attendant sur les chemins de ronde, ni le fier étendard de leur père claquant dans le vent. Le château semblait désert et personne ne vint répondre à leur appel.

Personne ? non, car au bout d'un long instant une échelle de corde parut, descendue par une main hésitante, et l'on ne sait lequel des trois frères pénétra le premier chez lui, tant leur précipitation fut grande.

Une vieille femme en haillons, au visage buriné par les larmes, leur tendit ses bras tremblants :

— Mes fils, mes chers fils, je vous attendais pour pouvoir mourir doucement. Vos mains pieuses me fermeront les yeux et je pourrai rejoindre votre père et Irène, votre sœur adoptive, tués par la peste noire. Tous nos serviteurs ont fui et ce château est maudit... Que le ciel nous pardonne !

Et sur ce, elle expira avec reconnaissance.

À la nuit tombée, un voyageur égaré et qui se hâtait de fuir un endroit aussi rébarbatif, crut apercevoir trois chevaliers en tenue d'apparat, chantant le cantique des morts devant trois tombes fraîches. Puis il les vit gravir la montagne, tirant, comme trois bœufs, trois chariots lourds et remplis d'objets étincelants aux premiers rayons de la lune. Alors, ils se séparèrent et ployés sous un lourd fardeau, ils se rendirent sur chacun des trois sommets qui dominant la vallée : l'Hortus tout blanc, le Guiral et le Saint-Loup.

Le lendemain, des paysans alertés ne trouvèrent plus que les chariots vides et chacun crut que le passant avait rêvé,

mais le soir, les bergers rentrant leurs troupeaux, virent trois feux s'allumer sur les trois sommets. C'était le soir de la Saint-Jean.

Ces feux s'allumèrent encore l'année suivante et l'on dit qu'à chaque été, ils brillent un court instant.

Et l'on dit aussi, mais est-ce vraiment une légende ? qu'au sommet du pic Saint-Loup, une grotte s'ouvre une fois l'an à la mi-nuit de la Saint-Jean. Quiconque a franchi le feu qui la garde peut y pénétrer et puiser à son choix dans un triple trésor gardé par un Vénitien en antique armure, une jeune fille en robe de pierreries et un prêtre grec coiffé d'une tiare.

Le premier trésor situé non loin de l'entrée se compose d'épées rouillées et d'armures vides. L'on trouve plus loin des monceaux de parchemins et des amas de statues brisées et, plus loin encore, un fabuleux tas d'or et de pierres précieuses. Malheur à l'avare qui ne se contente pas d'une médiocre recette et qui veut aller jusqu'aux bijoux !

Lorsque, fasciné par le perfide éclat du métal il s'en est chargé et que les douze coups de minuit ont fini de sonner, la porte de granit se ferme avec fracas devant lui. Telle est la légende – mais est-ce une légende ? – du *trésor de Substantion*.[\(40\)](#)



5^e CROISADE (1211-1218)

Le pinson du frère Irénée (d'après Jean-Toussaint Samat : Provence et Empire germanique)



NTRE la triple ville⁽⁴¹⁾ des Martigues en Provence et la grande cité marchande de Marseille, s'érigait autrefois l'énorme château de Ponteau, perché sur les escarpements désolés des montagnes du Rove.

Dans une grande salle du château, une nuit de l'hiver 1217, le jeune seigneur de Ponteau se tenait à genoux auprès d'un lit à baldaquin où sa femme venait de rendre le dernier soupir, juste à l'instant où il partait en croisade. Il pleurait.

Au pied du lit, un moine capucin priait. Une vieille

femme, la nourrice du comte, gémissait. Un médecin, en robe noire, hochait la tête en contemplant une torche fumeuse pleurant des larmes de résine. Dans un berceau rustique étaient couchés deux bébés nouveau-nés, deux jumeaux. Dehors, le vent hurlait, les chevaux hennissaient.

Le médecin, très vieux et très sage, fit un pas en avant et mit sa main sur l'épaule du comte, comme à un enfant qu'on aime bien.

— Vous avez deux enfants bessons(42), Comte, et que ceci, grâce à Dieu, soit une consolation dans votre chagrin, que nous partageons tous ici !

Le capucin, toujours agenouillé auprès du lit, ajouta sans lever la tête qu'il avait enfouie dans ses manches :

— Oui, rendons grâce à Dieu en Sa Toute-Puissance. Il a repris votre femme et vous laisse à sa place deux enfants... Sans doute a-t-il de grands desseins sur eux... Que Sa Sainte Volonté s'accomplisse !

À ce moment, par les vastes et lugubres couloirs du château, retentit le martèlement d'un bruit de bottes. Un homme d'armes équipé se présenta sur le seuil.

— Le baron, votre oncle, annonça-t-il, envoie un de ses archers. Il demande qu'on lui remette l'enfant qui vient de naître afin d'en prendre soin tandis que nous serons à la Croisade.

Le Comte fit un geste las vers le berceau, mais le capucin s'était déjà levé d'un bond. Il prit l'un des bébés et le roula dans un linge avant de le tendre au mire(43) qui inclina la tête comme pour approuver.

Celui-ci remit le paquet vivant à l'homme d'armes en

murmurant :

— Sa mère, noble et gente dame Comtesse de Ponteau, est morte en lui donnant le jour. Approchez et vérifiez par vous-même. Notre Seigneuresse est morte.

Le capucin s'était placé de façon à masquer le berceau de sa silhouette qui était fort large.

— Mon Dieu, priait-il du fond de l'âme, mon Dieu, faites que celui-là, au moins, ne pleure pas.

Et d'une main preste, comme s'il tirait sur son froc, il rabattit un pan du linge sur la corbeille. Le bébé poussa un petit soupir qui glaça le sang du bon moine.

L'homme d'armes se redressa et tendit l'oreille :

— N'avez-vous pas entendu gémir, messire docteur ?

— C'est le vent dans les meurtrières du chemin de ronde, affirma précipitamment le médecin.

Alors, le réître salua le Comte avec une déférence apitoyée, et s'éloigna dans un grand fracas de ferraille.

Et se frappant la poitrine, le moine fit un signe de croix.

— Que Dieu me pardonne ce mensonge, car en vérité, c'en est un ! Mais si Messire le Baron fait réclamer Messire le Vicomte, son neveu, c'est assurément pour l'élever à sa façon... Là, nous voyons bien la Sainte Volonté de Dieu qui nous a donné deux enfants, afin que l'un, au moins, subsiste.

La nourrice tira de son giron une médaille bénite. Elle la baisa respectueusement avant de la passer au cou de l'enfant. Puis elle roula le bébé dans son linge et le plaça entre les bras du capucin qui rabattit sur lui son aube...

L'homme d'armes chargé de son précieux paquet, de

couloirs en courives, de galeries en escaliers, arriva à l'autre aile du château. Il pénétra dans une petite salle, somptueusement meublée et dont le confort contrastait violemment avec la vaste chambre de la défunte comtesse, aussi nue et aussi glaciale que les salles de garde ou les oubliettes.

Le feu flambait joyeusement et chantait dans la cheminée. Là, on se sentait véritablement à l'abri de la tempête. Partout des fourrures, des coussins, des tentures, des coffres, des tapis d'un luxe farouche. Dans un coin, des enfants aux longs cheveux noirs jouaient.

La belle gitane, épouse du baron et tante par « mésalliance » du comte de Ponteau, examina, en ricanant, son petit neveu.

Brusquement, un coup de vent ouvrit la fenêtre. On entendit battre la mer furieusement contre les rochers, cent pieds plus bas. Un page se précipita pour fermer le vantail, mais la femme le repoussa. D'une voix cinglante, elle fit sortir tout le monde, stimulant les traînants d'un coup de pied.

Quand, enfin, elle se vit seule, elle s'approcha de l'étroite ouverture et lança le bébé dans l'abîme.

En bas, la mer en furie s'était déjà refermée sur sa proie.

La bohémienne verrouilla la fenêtre, tira les lourds rideaux et, s'y adossant, elle appela ses enfants noirs qui accoururent. Elle les serra contre elle en les couvrant de baisers et de caresses joyeuses.

Dans la cour, on entendit piaffer les chevaux impatients. Le vent hurlait, la mer grondait...

Le lendemain, le mistral tomba, la mer se calma sous un ciel redevenu pur. La flotte des Croisés, ayant mis les voiles, glissait majestueusement au large des côtes de Marseille.

Dans le grand jardin du couvent, à quelques lieues de là, tout était paisible. Un frère capucin doucement et précautionneusement, berçait un nouveau-né dans ses bras et lui souriait en chantant une berceuse, très tendre et très douce...

Des années plus tard... sur la terrasse du couvent des Capucins, autour d'une table très rustique, ombragée par des lauriers, les principaux membres de la communauté achevaient tristement de manger... si l'on peut appeler manger que d'avaler deux châtaignes bouillies et sucer l'arête d'un hareng. Misère !

Oui, tous semblaient tristes : le Sire Abbé, Monseigneur le Prieur, Messire l'Économe – ô combien économe ! songeait celui-ci – le Révérend Secrétaire-Capitulaire et deux ou trois vénérables capucins.

— Qu'allons-nous faire ? demanda un des deux moines.

— Prier, mon frère, répondit le Sire Abbé en joignant ses mains maigres. Ah ! mes frères, que Dieu fasse un miracle et nous envoie une solution, un secours rapide, dont nous avons le plus grand besoin. Amen !

Tous se regardèrent en silence. Personne n'avait la moindre idée... quand, brusquement, messire l'Économe se mit à fredonner en battant la mesure de la tête.

Les capucins, étonnés et un peu choqués, le fixèrent sévèrement et monseigneur l'Abbé lui fit sèchement

remontrance :

— Eh bien, messire l'Économe, vous chantez ! Ne pensez-vous pas qu'il faille plutôt pleurer, car voici la galère du Grand Duc de Wallenstein, notre suzerain⁽⁴⁴⁾ de retour de croisade, qui manœuvre pour atterrir... Il va même prendre quai, juste en face de notre couvent. Il est urgent de trouver une solution... au lieu de chanter, dont ce n'est pas l'heure.

L'Économe s'arrêta brusquement de chanter et dit avec calme :

— Une solution, monseigneur Abbé, mais par la grâce de Dieu et l'intercession de sainte Marthe, je crois l'avoir trouvée !... Je ne vois aucun moyen de nous en tirer, sans avoir recours à celui qui a de l'argent, c'est-à-dire au Grand Duc de Wallenstein !...

Dans un verger exposé, en pente, vers le midi et dominant l'étang de Caronte, sous un énorme amandier en fleurs, le frère Irénée étendu sur le dos, les mains croisées derrière la tête et le nez en l'air, écoutait le ramage mélodieux d'un pinson perché dans l'arbre. Accroupi à côté de lui, un tout jeune homme, en costume de moine, rêvait.

— Bon saint François d'Assise, bienheureux fondateur et patron de notre Ordre, que vous avez raison, soupira le capucin, les bêtes ont bien certainement une âme. Cette petite âme de pinson que voici doit être belle et pure et tendre pour lui inspirer un si beau chant d'amour envers le Créateur qui fait le soleil si doux, le ciel si bleu et les fleurs si embaumées. J'imagine que le Bon Dieu doit préférer cette exquise chanson d'allégresse au ronflement de mon

orgue, quelque orgueil que puisse en concevoir notre Sire Abbé, car je sais bien que je ne suis que ton élève, ô Pinson, gentil Pinson, mon frère...

Mais vexé, peut-être, le pinson s'envola... à moins qu'il ne fût effrayé par l'irruption des clergeons partis à la recherche d'Irénée.

Et le bon frère Irénée reprit le chemin du monastère, escorté de Déodat, son assistant-élève et de la bande des clergeons, s'installer au banc du maître-orgue et bientôt, préluda.

La chapelle était pleine, et monseigneur le Duc de Wallenstein, grand Électeur de l'Empire germanique, ses anneaux d'oreilles et sa barbe couleur de feu, ses fourrures et ses brocards, ses colliers d'ordre, trônait au chœur en sa cathèdre élevée et blasonnée, en face du Sire Abbé.

Le Sire Abbé, Dieu lui pardonne ! absorbé et soucieux, calculait fiévreusement ce qu'il espérait pouvoir obtenir de monseigneur le Duc pour rétablir les finances du monastère. Le Duc, de tous ses bijoux, barbe et brocard, écoutait, attentif et ému, la splendeur de l'hymne montant du grand orgue sur lequel, affairés, diligents et consciencieux, s'acharnaient des pieds et des mains, peinaient, s'escrimaient, suaient et ahaiaient un bon gros frère capucin et son jeune disciple.

Le frère Irénée improvisait en songeant au pinson qui chantait si joliment dans l'amandier fleuri, au versant de l'étang de Caronte et c'est un hymne étrange, léger et profond à la fois, aux fugues merveilleuses, aux sonorités exquises, qu'ils entendirent à ces vêpres-là.

Il semblait que la chapelle du couvent des Capucins fût pleine de milliers d'oiseaux, exaltant le Dieu de bonté, par leurs chants les plus doux et les plus harmonieux...

Des larmes perlèrent aux yeux des princes allemands oublieux de leur réputation de rudes guerriers.

Et dès la fin de l'office, il y eut foule sur l'escalier montant à la tribune. Derrière le Grand Duc de Wallenstein, les gens de Martigues, les seigneurs de sa suite, l'Abbé et son état-major, tous, vibrant d'enthousiasme, venaient féliciter le frère Irénée soudain prostré à ses claviers.

Le duc de Wallenstein donna l'accolade au musicien pétrifié :

— Ach ! messire l'organiste ! Colossal ! Splendide !... Musique merveilleuse ! Plus qu'une prière... un chant d'allégresse ! Jamais, jusqu'à ce jour, de tels accents ne sont venus à mes oreilles !

L'abbé se racla la gorge et sentit qu'il lui fallait dire quelque chose afin de ne point vexer son hôte :

— Comme vous me voyez heureux, Monseigneur le Grand Duc, d'avoir ainsi pu vous plaire. Notre bon frère Irénée, notre organiste, a fait tout son possible pour composer ce chant qui exprime notre joie de vous avoir aujourd'hui parmi nous...

L'Économe, le Prieur et le Secrétaire-Trésorier Capitulaire acquiescèrent gravement.

— Mais, Monseigneur, reprit très vite l'Abbé, cette joie, que nous nous faisons de vous voir parmi nous, est malheureusement notre seule richesse et nous vous

l'offrons de grand cœur.

Le duc de Wallenstein se caressa le menton de la poignée de son épée :

— Eh bien, Messire l'Abbé, dit-il, si je comprends bien, vos coffres sont vides, mais les miens sont pleins. Faisons-les donc communiquer... ainsi, le trop-plein de mes coffres passera dans les vôtres. Vos toits et vos clochers seront affermis, vos pauvres choyés, votre couvent prospère et mon âme qui en a certainement grand besoin – car tout ne fut pas saint dans la guerre sainte – aura un peu plus de chance d'être sauvée. Donnez-moi votre organiste, pour qu'il tienne l'orgue en mon duché de Wallenstein et enseigne la musique à ma fille unique, la comtesse Isengräd, que je destine au fils de Monseigneur l'Empereur. Ainsi, nous nous rendrons service mutuellement.

Le frère Irénée et le jeune Déodat, qu'on avait oublié de consulter, sursautèrent, se regardèrent et baissèrent la tête avec accablement. Tandis qu'au contraire, les seigneurs et les moines applaudissaient, ravis.

Le frère Irénée et son jeune disciple furent reçus avec beaucoup d'honneur et de pompe au château de Wallenstein, car les gens du Duc se montraient fort épris de musique.

Puis, les jours passèrent, gris et mornes... Les flots de la mer Baltique s'épalaient au pied du Burg, sous le ciel constamment embrumé. Les forêts de sapins noirs et funéraires ou de bouleaux gris et nostalgiques, semblaient à nos Provençaux toujours agités comme par quelque fièvre maligne...

Lorsqu'il voulait écouter la voix de la mer, le bon frère Irénée était obligé de s'envelopper étroitement dans sa grande cape de bure et de s'accoter solidement aux rochers. Là, il n'entendait que hurlements de tempête, clameurs de vagues échevelées, grondements sinistres dans les gouffres profonds de la côte sauvage ou encore croassements lugubres des noirs corbeaux...

Aussi, le frère Irénée ne put-il bientôt tirer de son orgue que des marches funèbres, des invocations lugubres et désespérées ou les prières des agonisants ou les psaumes des trépassés.

Il s'acharnait cependant à trouver des accords puissants, propres à plaire aux Germaniques, mais les Allemands sont gens fort sensibles à la musique. Partout, dans les couloirs, au long des corridors, sur les remparts, et dans les grandes salles, on ne voyait que visages éplorés, gens parlant bas comme en chambre mortuaire, servantes en cottes noires et aux yeux rougis, petits pages sanglotant et dames ou seigneurs, discutant de leur fin dernière...

Les chiens de monseigneur le Duc n'aboyaient plus mais hurlaient sinistrement. Et les grands destriers de bataille des chevaliers teutoniques cessaient de piaffer et de caracoler, s'en allant à pas lents comme chevaux de corbillards.

Mais le comble, ce fut le jour où la petite comtesse Isengräd, blonde et frêle, en robe de velours cramoisi et hennin de soie diaphane, fondit en larmes au banc d'orgue, au cours des exercices que répétait avec elle le frère Irénée, devenu maigre et blafard de grassouillet et rubicond qu'il

était auparavant de sa venue à Wallenstein.

Désespéré, la tête entre ses mains, le moine courut alors cacher sa honte tout au fond du parc solitaire.

Il se jeta à genoux et implora saint François.

— Bon saint François, Bienheureux fondateur et Patron de notre ordre, faites un miracle, je vous en prie, pour le salut de mon âme, les finances de ma communauté et le bien de nos pauvres. Car je ne puis me résoudre à faire pleurer une enfant innocente, que dis-je, une enfant, c'est deux enfants qu'il me faut dire, car mon pauvre petit Déodat depuis qu'il est ici ne fait plus qu'un pleur.

» Bon saint François, faites un miracle, envoyez-moi à travers l'espace un chant de joie et d'exaltation, car vous le savez bien, je ne suis qu'un écho et il me faut entendre un chant de la nature exprimer la joie pour le reproduire. »

Et le bon frère Irénée tomba soudain la face contre terre car, à peine venait-il de prier ainsi, que, sur une haute branche, au-dessus de sa tête, un pinson tout à coup se mit à chanter...

Au retour de la chasse, comme le Seigneur-Duc arrêta son destrier piaffant, frémissant et tout couvert d'écume dans la grande cour du Burg, au milieu d'une joyeuse cohue, il entendit l'orgue vibrer d'allégresse et une voix pure et cristalline d'enfant, si gaie et si claire, chanter la gloire resplendissante de la Vierge Marie :

Hosanna in excelsis caelo !...

Alors monseigneur le Grand Duc mit pied à terre, entra dans la chapelle et monta à la tribune de l'orgue.

Quand la petite Comtesse et l'orgue se furent tus, monseigneur le Grand Duc prit sa fille sur ses genoux et l'embrassa tendrement, puis se tournant vers le frère Irénée, qui, les yeux humides de larmes de joie lui souriait de contentement, il le félicita en riant aussi. Irénée rougit avec modestie.

— Monseigneur le Duc, je vous en prie, répondit-il, croyez-moi et pardonnez-moi aussi. Vous vous figuriez, et tous les autres avec vous, que j'étais un organiste de talent. Or, je ne suis après tout que l'écho de l'allégresse qui chante autour de moi par la voix d'un petit oiseau, un pinson joli, dans l'amanderaie des Martigues. Je n'ai moi-même aucun talent. Vous le constatez, hélas ! Monseigneur le Duc, et ne puis que reproduire de mon mieux la joie, l'allégresse et la suave quiétude qui m'entourent.

Mais le Seigneur-Duc de Wallenstein, caressant les cheveux blonds de la petite comtesse Isengräd, dit alors la chose la plus étonnante du monde.

— Mon très Révérend Frère, il faut se soumettre à la volonté de Dieu et accepter d'être tel qu'il nous a faits. Vous êtes organiste, mais c'est un pinson qui est votre maître. Les pinsons viennent bien peu de temps dans nos bois sombres. Donc, il vous faudra vous en retourner aux Martigues...

« Aïe ! Aïe ! Aïe ! nous y voilà ! se dit le frère Irénée. »

— Mais pour que la communication qui joint mes coffres à ceux de votre couvent ne soit pas coupée, voici ce que je

décide, s'il plaît à Dieu, continua le Duc. J'aime tant votre musique que je m'en irai habiter, pendant qu'ici tout n'est encore que froidure, dans un bon mas bien ensoleillé qui regardera l'étang des Martigues. Le soleil de Provence ne pourra faire à la petite Comtesse que le plus grand bien. Et si parfois l'envie me prend de dégourdir un peu mon épée, vous saurez bien me retrouver quelque tort à redresser, quelque veuve ou quelque orphelin à secourir.

— Justement, s'écria le frère Irénée. Justement je crois que je pourrai vous trouver ça...

C'est pourquoi, un mois plus tard, la jeune comtesse Isengräd, son teint de fleur déjà bruni par le soleil du Midi, se promenait sur la plage de l'étang de Caronte, lequel est dominé par la formidable silhouette du château de Ponteau.

Elle appuyait ses doigts menus sur le robuste poing de Déodat, marchant à pas comptés auprès d'elle. Il lui apprenait une de ces petites chansons que les nourrices ont inventées en filant de la laine.

Isengräd répétait chaque couplet avec application, mais bientôt essoufflée et fatiguée par le soleil, elle se laissa tomber à l'ombre d'une barque gîtée sur le sable tiède.

— Je sais aussi manœuvrer un bateau, se vanta le jeune homme en s'asseyant à ses pieds. Et je vous assure que si la barque n'était pas à terre, je saurais la conduire, loin, très loin...

— Où donc ?

— Très loin... au moins jusqu'en Terre Sainte, au tombeau de mon père... mais pour voir le tombeau de mon père, d'abord, il faudrait savoir où il est ! Messire Irénée,

mon bon maître, m'a dit qu'il est enseveli en Terre Sainte. Mais c'est tout ce que je sais et je vois que ce n'est pas suffisant pour le retrouver ; d'ailleurs...

— D'ailleurs, reprit-il gravement, je crois qu'il faudrait que nous fassions comme le papillon de la chanson. Ce n'est pas convenable de partir avec une damoiselle en voyage, si l'on n'est pas marié avec elle.

Isengräd ne s'embarrassait pas pour si « peu ».

— Eh bien, marions-nous, décida-t-elle. Oh ! Voilà justement Messire Irénée et mon père qui viennent à notre recherche. Chut !

Le cœur battant, les jeunes gens se cachèrent autant qu'ils le pouvaient dans l'ombre de la barque. Mais le Duc, arrivé en quelques enjambées, trouva bientôt sur le bordage de la barque le manteau d'Isengräd qu'elle avait laissé là et le capuce de Déodat.

— Voici le manteau de ma fille, s'écria-t-il. Voici également le capuce de votre élève. Qu'en dites-vous, Messire Irénée ? Je ne voudrais pas que, comme l'on dit, tout finisse par un mariage. N'oubliez pas que ma fille est Grande Duchesse de Wallenstein.

Irénée posa doucement la main sur le bras du Grand Duc :

— Vous vouliez, je crois, Monseigneur Duc, pour donner un peu d'exercice à votre brave épée, un tort à redresser, un orphelin à secourir ? Déodat est le fils du Comte de Ponteau qui est mort chez les Infidèles à la Croisade. Il a été dépossédé de tous ses biens. C'est à moi que l'enfant, son secret et la preuve de sa naissance ont été confiés.

Le terrible visage du Grand Duc s'illumina.

— Voilà certes une belle œuvre à accomplir et bien digne d'un preux chevalier..., dit-il avec bonne humeur.

— Et voilà aussi un bonheur à créer pour un père : les jeunes gens s'aiment. Rétablissez le jeune Comte dans le château de ses aïeux et dans ses droits et donnez-lui la main de votre fille chérie. Il en est digne. Regardez-les cachés, juste en dessous de nous.

Alors, dans le lointain, on entendit un pinson perché au-dessus de l'amandier chanter joyeusement.



Le mistral soufflait en ouragan... On l'entendait hurler au travers des branches des pins et des cyprès... sur les tours du château... par les escaliers en spirales, les courtines et les couloirs, dans les ouvertures des créneaux et des mâchicoulis...

Là-haut sur la falaise, l'énorme tour du vieux château paraissait vaciller sur sa base malgré ses murs épais.

Le matin pâlisait lentement, éclairant une pièce immense et voûtée, celle-là même où jadis Déodat vit le jour, tandis que sa mère rendait son âme à Dieu. Des hommes d'armes l'occupaient maintenant, buvant et faisant ripaille. Des armes l'encombraient, déposées contre les murs ou sur les bancs dans un désordre martial.

Soudain le son lugubre du cor retentit, dans le petit jour

naissant, dominant les clameurs de la tempête.

— Aux armes ! aux armes ! une troupe nombreuse attaque le château. La bannière est celle des Comtes de Ponteau. À ses côtés flotte une bannière teutonique !

Quand le jour se leva tout à fait, le vent avait molli, la pluie cessé. Des troupes de centaines d'hommes en armes sortaient des bois. Ils transportaient avec eux des échelles immenses bientôt accrochées aux créneaux. Ils escaladèrent les remparts gigantesques.

Au premier rang des assaillants, monseigneur le Duc frappait de grands coups d'estoc. Près de lui, un écuyer agita la bannière teutonique de Wallenstein.

Déodat le timide, le doux souffleur d'orgue, sur la brèche, lui aussi, en décousait de son épée flamboyante au soleil levant. Au-dessus de sa tête, claquait la bannière de Ponteau, brandie par un autre écuyer.

La mêlée devint terrible sur le glacis, sur les remparts, aux créneaux, dans les moindres coins de la colossale fortification. Mais peu à peu, les gens d'armes du château reculèrent... À leur tête, se battaient deux frères, recouverts d'une armure écussonnée de Ponteau et un gigantesque homme d'armes.

Les deux frères succombèrent bientôt et Monseigneur le Duc, suivi de Déodat, se lança sur les traces du gigantesque homme d'armes.



Le grand duc de Wallenstein souriait à un petit oiseau

Le soldat avait fini par s'acculer à une porte qu'il défendait farouchement... une porte par laquelle, un jour, il pénétra portant un petit enfant. Mais d'un grand revers de son immense épée, monseigneur le Duc lui fendit le heaume, le crâne et le corps jusqu'à la mitan. Puis, d'un coup de pied il enfonça la porte. Derrière le lourd battant se cachait la vieille épouse gitane du défunt baron de Ponteau. Voyant le duc pénétrer dans la petite salle, son épée sanglante à la main, elle eut peur... elle recula, recula, recula devant le Duc gigantesque qui avançait à pas lourds et pesants, comme le destin.

La femme reculait toujours. Elle tendit le bras vers le rideau qui masquait la fenêtre. Le Duc fit encore un pas, tandis que Déodat apparaissait au seuil de la porte.

La femme recula encore. Déodat releva la visière de son casque, à la grande terreur de l'horrible vieille qui crut reconnaître dans le jeune visage baigné de sueur, comme le fantôme du Comte, mort en Terre Sainte.

Déodat s'avança vers elle, étonné de la terreur qu'il inspirait chez cette femme inconnue de lui, mais la bohémienne, terrorisée, reculait encore jusqu'à l'embrasure de la fenêtre.

À ce moment, un miraculeux coup de vent ouvrit les vantaux mal verrouillés ; perdant l'équilibre, elle disparut dans le précipice en hurlant de terreur. La mer l'engloutit.

— Qui est cette femme ? demanda Déodat.

— Elle avait assassiné ton frère jumeau, répondit le Duc en se signant. Que Dieu ait pitié de son âme.

Les cloches du couvent sonnaient à toute volée.

Sous les doigts joyeux du frère Irénée, le grand orgue clamait éperdument une triomphale marche nuptiale. Dans la nef emplie d'une foule en habits de fête, un cortège s'avavançait vers deux jeunes gens agenouillés devant le maître autel : Déodat et Isengräd...

Derrière eux, gigantesque et puissant, bardé de fer dans son armure de chevalier teutonique, le Grand-Duc de Wallenstein souriait dans sa barbe rouge à un petit oiseau, perché sur la garde en forme de croix de sa formidable épée, un petit pinson tout à fait à son aise, ma foi...

Clémence des Baux (Île-de-France)



ANS la riante vallée de l'Yvette en Île-de-France, se dressait, sur un rocher dominant le petit village de Rochefort-en-Yveline, un formidable donjon. Là vivaient deux frères, les seigneurs de Rochefort, également épris d'une jouvencelle de toute beauté qu'ils avaient connue en Provence, tandis qu'ils se rendaient en pèlerinage à Rome.

La damoiselle avait nom Clémence des Baux, était la nièce par alliance du puissant Comte de Montpellier et la parente de la fine fleur de la noblesse provençale. Anthime, l'aîné des deux frères, obtint sa main. Mais Aloys, le plus jeune, loin de se réjouir, en conçut une immense jalousie, laquelle dégénéra en haine mortelle. Il sut cependant dissimuler ses sentiments, afin de préparer une vengeance, qu'il voulait implacable.

Or, en Palestine les deux royaumes francs de Jérusalem (toujours sans Jérusalem, aux mains des Infidèles) avaient été réunis sous le sceptre de Jean de Brienne, un homme âgé, bon et sage. Il venait d'épouser la jeune héritière du

royaume de Jérusalem et d'Acre et il administra la couronne avec prudence et, malgré quelques incidents, l'on put continuer à jouir d'une paix profonde à l'intérieur comme à l'extérieur.

Jean de Brienne ne tenait pas à se lancer dans une aventure hasardeuse sans la sécurité de troupes importantes et, de son côté, le sultan du Caire tremblait qu'un coup de mains osé mît le feu aux poudres et ébranlât de nouveau la chrétienté.

Mais le grand pape Innocent III envoya en Palestine un prédicateur nommé Jacques de Vitry et qui fut assez sévère pour les Francs des Royaumes chrétiens d'Asie. Il leur reprocha violemment leur mollesse, leur vie dissolue, leurs mœurs copiées peu à peu sur celles des Arabes.

— Le port de Saint-Jean-d'Acre est, dit-il, devenu une sorte de cour des miracles où tous les brigands d'Europe, sous couleur de croisades, viennent se livrer aux pires malhonnêtetés.

Le prédicateur fit tant et si bien que les Francs secouèrent leur léthargie et prirent les armes. Des croisés d'Europe vinrent les rejoindre, notamment le duc d'Autriche et le roi de Hongrie, et, après quelques expéditions peu remarquables en Palestine, on décida, sous l'impulsion de Jean de Brienne, d'aller combattre l'infidèle dans sa tanière, c'est-à-dire en Égypte.

Les Francs sous le commandement du roi Jean de Brienne remontèrent le Nil dans une puissante flotte jusqu'à quelques lieues de Damiette⁽⁴⁵⁾. Après un siège de trois mois, grâce à la bravoure des Templiers, le barrage

musulman fut rompu. Le vieux sultan Al Adil en mourut de chagrin. Les croisés continuèrent à avancer devant Damiette et Jean de Brienne se montra vraiment grand capitaine.

Les ennuis des Mahométans s'accrurent avec l'arrivée de tribus de Bédouins nomades. Ceux-ci, mauvais musulmans, pillards et profiteurs, voulaient se mettre en bons termes avec les chrétiens, au cas où la chance favoriserait ces derniers.

Puis un beau jour, débarqua chez les chrétiens un personnage vêtu de pourpre des pieds à la tête, « jusqu'aux brides de son cheval », fastueux, insolent et dépourvu du moindre jugement.

C'était un légat du pape, le cardinal espagnol Peloge d'Albano. Il revendiqua le haut commandement et son intervention devait avoir plus tard les plus funestes conséquences.

Les Égyptiens avaient lancé un appel général à toutes les forces musulmanes et les Francs reçurent de leur côté un fort contingent de chevaliers chrétiens, surtout des Français.

Parmi eux, on remarquait Jean d'Arcy dont le casque s'ornait de plumes de paon et qui était célèbre pour sa bravoure ; Simon de Joinville, le père de l'historien de saint Louis et le grand chambellan de France, Gaultier de Nemours, qui venait de se glorifier à Bouvines aux côtés de Philippe Auguste.

Les deux sires de Rochefort, Anthime et Aloys, vassaux immédiats de Gaultier de Nemours, l'avaient suivi et l'on

peut deviner les sentiments de ces deux frères ennemis, combattant sous la même bannière.

L'arrivée de ces nouveaux renforts augmenta les chances de l'armée franque, mais le ravitaillement commença à se montrer insuffisant. Et malgré l'aide de seigneurs désintéressés ou fort puissants, la disette ne tarda pas à se faire sentir.

On comprend alors comment furent accueillis avec faveur les ambassadeurs égyptiens venus proposer, contre l'évacuation de l'Égypte, la restitution du Royaume de Jérusalem, moins la riche vallée de l'Euphrate. Mais le légat du Pape, l'intolérant cardinal Peloge d'Albano, repoussa ces offres, voulant aller « jusqu'au bout ».

Les Arabes revinrent bientôt en offrant par-dessus le marché un lourd tribut d'or. Le légat les fit pendre. En vain, le roi de Jérusalem (sans Jérusalem) et quelques vieux croisés voulurent interdire cette folie.

Le cardinal espagnol les traita de renégats, de traîtres et d'hérétiques et les croisés durent monter à l'assaut de Damiette sous la conduite des Templiers, animés d'une fureur sacrée.

Hélas, ce fut aussitôt une débandade générale. Pendant les négociations les musulmans s'étaient renforcés ; les nomades bédouins qui campaient non loin de là, se rangèrent sous le croissant(46).

Les musulmans envoyèrent de nouveaux ambassadeurs. Les conditions étaient plus dures, les Égyptiens demandant que Jérusalem soit désarmée. Le légat du Pape expulsa les médiateurs en menaçant de les faire fouetter s'ils

revenaient.

Tout n'était pas merveilleux chez les Égyptiens et la famine et les épidémies y faisaient aussi grands ravages. La garnison, réduite à manger le cuir des harnais et à boire de la boue, n'avait qu'à peine le courage de se tenir debout et un beau jour, ou plutôt une belle nuit, deux sergents croisés, lançant une échelle de corde, grimpèrent sans plus de façon sur le mur barbaresque et trouvèrent la place vide. Ils redescendirent quatre à quatre et, au petit matin, sous les cris de « *Dieu aye le Saint Sépulcre* », la ville fut prise par les chrétiens enthousiasmés.

Le légat du pape, rouge d'orgueil, ressemblait à sa robe et vantait à chacun son génie de la guerre. Tandis qu'il pérorait, Jean de Brienne et les siens passèrent des jours et des jours à dénombrer les morts et à les faire ensevelir.

Quand l'installation fut terminée, chacun revendiqua la prise et des querelles éclatèrent entre les Français et les gens du Pape. Écœuré, Jean de Brienne rentra chez lui et Pelage fit bientôt régner une véritable tyrannie sur Damiette.

Puis, le légat du pape se précipita à bride abattue vers le Caire et, malgré le retour précipité de Jean de Brienne, décida d'investir la ville.

— Je vous supplie ! dit le roi de Jérusalem, attendez l'arrivée de l'empereur d'Allemagne et de nouveaux renforts !

— Tu es un traître, répliqua le cardinal, et il ordonna d'aller plus avant.

— Attendons l'empereur d'Allemagne, dit plus tard encore

Jean de Brienne. Nos troupes meurent de faim et nous serons coupés de la flotte. Ensemençons les terres et attendons le printemps.

— Tu es un traître, jeta l'Espagnol. Si nous ne prenons pas l'Égypte, ce ne sera jamais.

— À Dieu vat, murmura Jean de Brienne, que le ciel nous assiste... Mais je vous aurai prévenu.

Jamais ils ne s'emparèrent de l'Égypte et n'eurent pas non plus Jérusalem.

Et ce fut la triste fin de la cinquième croisade.



Tous les croisés ne furent pas des preux comme le pauvre Jean de Brienne et le gentil époux de noble Dame Clémence des Baux en sut bientôt quelque chose.

Tandis qu'une trêve avait été conclue lors du premier passage des ambassadeurs égyptiens, Anthime, sire de Rochefort, se hasarda hors du camp chrétien, à la recherche d'un coin d'ombre où s'y reposer... Qui dort dîne ! Et il avait si faim !

À un demi-quart d'heure de marche des sentinelles franques, un boqueteau de palmiers laissait entrevoir la fraîcheur délicieuse d'un puits. Auprès du puits broutaient un chameau et quelques moutons, maigre fortune d'un Bédouin et de sa famille.

À cette vue, la gorge desséchée et l'estomac noué de

l'époux de Clémence des Baux ressentirent comme une affreuse douleur de joie. Il détacha sa bourse et se dirigea à grands pas vers le nomade, en priant Dieu que les brebis aient un peu de lait ou que ce chameau fût une chamelle.

Tandis qu'il courait sur le sable aride, il vit une ombre jumelle se fondre à la sienne. Il eut à peine le temps de se retourner qu'il sentit ses reins se briser tandis qu'un Infidèle le plaquait au sol et lui enfonçait un poignard au milieu du cœur.

— Tu mourras, lui dit celui-ci, chose étrange, en langue franque. Tu mourras, car tant je te hais que tu n'es plus mon frère.

Et le Mahométan rejeta son voile avec un rire propre à vous glacer le sang dans les veines.

Anthime était sur le point d'expirer.

Aloys ! murmura-t-il dans un hoquet sanglant et le visage haineux de son frère fut sa dernière vision.

Puis, plus tard, la croisade ayant tourné court, nombre de guerriers francs demandèrent à rentrer chez eux. Ce fut le sultan lui-même qui leur fournit des vivres et des bateaux, bien heureux de les voir s'en aller.

Le seigneur de Rochefort, traître et fratricide, ne fut pas le dernier à profiter de cette offre. Et ainsi, à la Noël 1221, la noble Clémence des Baux vit arriver l'équipage de son beau-frère, sur la route de Paris.

Lorsque les larmes de la veuve se furent un peu calmées, le félon offrit son cœur et sa main à la pitoyable épouse. Las ! Le criminel comptait sans l'amour d'une femme plus fort que l'armure d'un guerrier.

— Mon cœur à moi est mort en terre barbaresque, dit la fière Clémence, et vous n'épouserez de moi qu'un corps sans âme, un cadavre sans chaleur ni sentiments. Laissez-moi à ma peine et cachez-vous de ma vue, vous qui n'avez pas de larmes et méconnaissez votre sang.

Aloys sortit sans un mot, pâle de rage et décidé à tout. Il fit fermer à double tour la lourde serrure et jeta les clefs dans les douves du château, si profondes qu'un cheval s'y serait noyé. On passa un peu de nourriture par un guichet à la malheureuse recluse et, pendant un an, elle resta, seule, enfermée avec sa douleur.

À la Noël suivante, Aloys fit faire un nouveau trousseau de clefs. Les cheveux de la dame étaient devenus tout blancs, mais il la trouva plus belle encore. Elle le repoussa comme la première fois. Alors, il sortit, boucla la lourde porte et fit clouer des planches pour doublement la barricader.

L'année suivante, tandis que chacun se pressait afin de se rendre à la messe de minuit à l'Église du village, située sur la crête, à l'opposé du château, Aloys fit déclouer les planches, déverrouilla l'huis rouillé et trouva devant lui une vieille femme aveuglée par les larmes et qui le regardait sans le voir, de ses yeux éteints.

— Fuyez, lui dit-elle, car j'attends mon époux. Il sera là avant que le douzième coup de la messe ne sonne. Fuyez, ou il vous pourfendra.

— Folle ! s'écria-t-il. Folle que pourtant j'aime et que je veux épouser ! Votre époux est mort dans les déserts d'Égypte et il est si bien mort que ma main l'a tué.

— Fuyez, lui dit-elle, j’entends son cheval broncher à la poterne du château.

Et sous les fiers remparts, un cheval hennit.

— Folle, cria Aloys, je suis un preux chrétien et ne crains point les fantômes. Je t’aime et je veux t’épouser.

— J’entends le chant du cor, qui déchaîne en mon cœur les joies de l’espérance. Mon époux est céans et il vous occira.

Le chant du cor monta comme un chant de victoire.

— Sa bannière se gonfle au vent, son épée flamboie. Le voici qui s’amène. Demandez pardon à Dieu !

La porte s’ouvrit. Anthime apparut, dans une armure étincelante, pourpre de colère sous son heaume enrichi de pierreries.

— J’ai survécu à mes blessures, dit-il. Et un Bédouin me recueillit, me soigna et me nourrit pendant toute une année. Le sultan de l’Égypte m’a racheté à lui et, me libérant aussitôt, m’a remis à Jean de Brienne dont je suis devenu l’ami. Me voilà, libre, fort et plus que jamais désireux de venger mon honneur et la gloire de notre lignage. Traître à ton sang, tu vas mourir de ma main.

La pauvre sainte femme, la pauvre aveugle, la pauvre Clémence des Baux, se jeta aux pieds de son mari pour le supplier de ne point devenir à son tour criminel fratricide.

Mais Aloys, profitant de ces quelques secondes de répit, se sauva comme un lièvre poursuivi par les chiens. Mais le mari en arrivant avait fait remonter la herse du pont-levis et c’est dans le profond fossé d’eau noire et puante que le traître trouva le juste châtiment de son double forfait.

Quant à Clémence, elle avait trop souffert pour survivre à un tel bonheur et c'est une épouse expirante qu'Anthime reçut dans ses bras.

Alors, l'époux désolé regagna la Terre Sainte et ne trouva la paix que sur le champ de bataille, dans l'éternel repos...

*

On dit qu'une dame blanche erre par les ruines, dans les nuits de Noël. J'ai cru la voir et l'entendre un soir... Peut-être n'était-ce qu'un rayon de lune sur les pierres croulantes, ou la plainte du vent...



6^e CROISADE (1228-1229)

Le croisé infidèle (Empire germanique)



OICI l'étrange croisade de Frédéric II, l'excommunié, empereur d'Italie et d'Allemagne.

Ce monarque, bien qu'ayant solennellement promis d'aller à la croisade, laissa Jean de Brienne se débrouiller tout seul ou presque à Damiette.

Il préférerait, disait-il, négocier pacifiquement avec le Sultan d'Égypte auquel le liait infiniment d'estime, et avec lequel il correspondait depuis de longues années : leur grand amusement consistait à se proposer des problèmes de mathématiques ou bien même à jouer aux échecs par correspondance.

L'Empereur d'Allemagne était cependant l'époux de la fille de Jean de Brienne. Le malheureux régent de Jérusalem, pour cette fois bien mal inspiré, avait cru de bonne politique de marier la princesse avec le plus puissant souverain d'Europe. Il lui demandait en échange d'intervenir auprès du funeste légat du pape, Pélage le Cramoisi, que les revers militaires n'avaient pas amoindri.

Et ce qui devait arriver arriva. La mignonne princesse s'embarqua pour la Sicile, pays natal de l'Empereur qui l'y attendait. Sitôt les noces célébrées, l'Empereur leva le masque et déclara tranquillement à son beau-père effondré :

— En tant qu'époux de l'héritière du Royaume de Jérusalem, je prends dès aujourd'hui place sur le trône... Pas possible, vous aurai-je promis le contraire ? En êtes-vous sûr ? J'en ai, pour ma part, perdu jusqu'au souvenir.

Le Pape exigea que Frédéric s'embarquât. Mais celui-ci, ne se sentant pas le pied marin, remettait son voyage de jour en jour, dans le facétieux espoir de faire enrager le souverain pontife. Il prétendait même être la proie de certains troubles de conscience : il ne pouvait, paraît-il, se décider à choisir laquelle des deux religions, la musulmane ou la chrétienne, serait la meilleure pour le salut de son âme. En attendant de se décider, il faisait construire en Sicile une sorte de fastueux palais oriental, pareil à ceux des « Mille et Une nuits », et on ne l'appelait plus que le Sultan d'Italie.

Un jour, enfin, il fit venir à grands frais un astrologue arabe, afin de le consulter sur les dangers d'un voyage

éventuel sur l'eau... Le pape, qui n'avait plus pour l'Empereur de trésors de patience, excommunia le parjure, en lui interdisant de partir.

Avec à-propos, Frédéric se lança alors aussitôt dans de fébriles préparatifs de voyage et s'embarqua sereinement, tenant la gageure d'être le chef excommunié d'une croisade que personne ne prêchait.

Personne ? La vérité était pire encore ! Le Sultan d'Égypte avait appelé à son secours l'Empereur d'Allemagne, il y avait plusieurs années déjà. Des envahisseurs mongols déferlaient de la Haute Asie, et poussaient devant eux une peuplade turque plus qu'à demi barbare, les Khwârizmiens... Ces Khwârizmiens menaçaient à leur tour le califat du Caire, détenteur de Jérusalem. Ils venaient de piller et de détruire une partie de la Perse. Frédéric partit donc en guerre libérer Jérusalem de cette éventuelle occupation.

Avec le temps, le Sultan du Caire avait réglé de lui-même ses difficultés et les envahisseurs paraissaient jugulés. Apprenant cela, l'Empereur d'Allemagne félicita le sultan de ses succès militaires et continua néanmoins paisiblement sa navigation vers Jérusalem. Le Sultan faillit s'étouffer d'indignation.

Les chrétiens virent alors débarquer à Chypre un étrange croisé vêtu à l'Orientale et escorté d'un astrologue arabe. On le reçut cependant avec politesse. Une politesse glacée qui aurait découragé tout autre que lui.

Le Royaume de Chypre était le premier royaume chrétien qu'il rencontrait sur sa route. À la fin du banquet donné en

son honneur par les seigneurs du lieu, Frédéric exigea ni plus ni moins que le trône du pays. Le régent de Chypre lui tint tête avec beaucoup de sang-froid.

— J'ai été prévenu, lui dit-il, que je n'aurais pas fini de souffrir dès votre arrivée. Mais j'ai préféré me rendre au rendez-vous que vous aviez fixé aux croisés pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Je subirai n'importe quoi pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi nous verrons qui, de vous ou de moi, sera le plus chrétien des deux.

L'Empereur n'osa pas aller plus loin, mais l'un des convives, Bohémond IV, prince d'Antioche et descendant du grand Bohémond, se sentit envahi d'une sueur froide, car son tour d'être présenté à l'Empereur approchait. À quelle sauce Frédéric le mangerait-il ?

Alors, avec toute l'astuce que lui avaient léguée ses aïeux, le digne petit-fils des Normands d'Italie se mit à se rouler par terre... *« contrefit le malade et le muet, criait à tue-tête : Ah ! Ah ! Ah ! et se tint ainsi jusqu'à ce qu'on l'embarquât sur une galère. Il arriva alors à son château et, retrouvant la parole, rendit grâces à Dieu qu'il était échappé à l'Empereur. »*

Frédéric, à la tête d'une insignifiante armée, continua sa marche sur Jérusalem sans cesser d'échanger des missives avec son sultan enfin calmé. Il s'ennuyait beaucoup, les seigneurs francs du pays ayant prétexté mille choses à faire pour l'abandonner le plus vite possible.

— J'ai été ton ami, écrivait-il à l'Égyptien. C'est toi qui m'as autrefois engagé à venir par ici. Si je m'en retourne

sans rien avoir obtenu de mon voyage, je perdrai ce qui me reste de considération aux yeux des chrétiens. Après tout, Jérusalem a donné naissance à la religion chrétienne... De grâce, rends-la moi pour que je puisse lever la tête devant les autres rois.

Puis, le ton monta. Jusqu'au jour où l'Empereur menaça de s'allier avec les Turcs barbares, les Khwârizmiens, si bien nommés.

Eh bien ! Jérusalem fut rendue ! Tout au moins, elle devint ville neutre sans garnison ni fortins.

Ce ne fut pas une glorieuse croisade ! Loin de là... Bien que l'on dise que la fin justifie les moyens. Mais, par un curieux coup du sort, dans cette Jérusalem enfin délivrée, l'Empereur reçut avis officiel de son excommunication.

Alors, complètement fâché avec la papauté, il se montra plus ostensiblement aimable encore avec les Arabes.

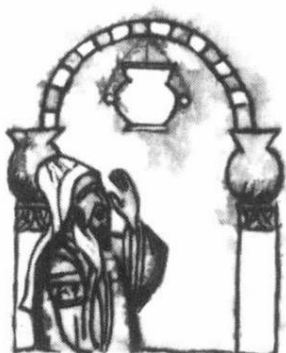
— Qu'y a-t-il de plus beau que le chant du *Muezzin*⁽⁴⁷⁾ sous la nuit étoilée ?... Ah ! cela valait bien le voyage !... dit-il à un Turc de ses amis, et assez fort pour être entendu de bien loin.

Cependant, il ne resta pas trois jours à Jérusalem et quitta précipitamment la ville pour aller s'embarquer à Saint-Jean-d'Acre sous les huées et des avalanches de tomates pourries.

Telle fut la croisade de Frédéric II, amateur des chants du *Muezzin* et arrière-petit-fils de Charlemagne. Il rendit aux chrétiens le tombeau du Christ et les chrétiens le honnirent, tandis qu'après lui, saint Louis perdra tout et mourra au milieu du respect et des bénédictions.

Car, évidemment, il y aura la croisade suivante. Les Turcs barbares ne feront qu'une bouchée de la malheureuse Jérusalem, ville ouverte.

Tournons donc la page sur Frédéric II et entamons le chapitre de saint Louis, le doux roi de cette douce France...



7^e CROISADE (1244-1254)

La Croisade de la Fée Estérelle (Haute-Provence)



OMME elle était douce et mignonne, la petite épouse que Guillaume de Beauvoir confia à sa vieille mère avant de s'en aller derrière le roi d'Arles et tant et tant de beaux princes, rejoindre le roi Louis IX qui l'appelait à la Guerre Sainte ! Comme il partit l'âme lourde, le preux chevalier, et comme elle pleura, la pauvre belle !

— Nenni, nenni, gentil fils, dit la mère du chevalier, je veillerai sur votre femme et oublierai en votre attente toutes les jalousies que mon cœur éprouva en voyant sa joliesse séduire le vôtre. Et pour ce faire je m'installerai, à nouveau, dans votre château que votre mariage m'avait fait

quitter.

Perfide est souvent le langage des belles-mères !

— Elle est si jeunette et si petite, dit le seigneur, qu'elle ne doit point travailler, ni même filer de la laine, trop rude à ses blanches mains.

— Je l'enverrai à la messe et elle jouera à la balle dans la cour du château, avec ses suivantes.

— Qu'elle ne fasse point le pain, ni ne sorte quand il pleut ; ô ma mère, veillez bien sur elle !

— J'y veillerai, j'y veillerai !

Perfide est souvent le langage des belles-mères !

Et son cœur jaloux se brisait en voyant tant de témoignages d'amour. Mais elle serrait les lèvres et pleura beaucoup en regardant s'éloigner la petite troupe vers la lointaine Aigues-Mortes et l'Égypte plus lointaine encore.

Pas plus tôt le fils se fut-il effacé à l'horizon, que la mère expédia la jeune épouse dans une terre écartée qui lui appartenait en douaire(48). C'était dans le massif auquel la fée Estérelle a donné son nom, un bien aride et désolé pays !

Pendant sept ans, la jolie Margueritte vécut là, comme la dernière des servantes et plus maltraitée encore par la fermière désireuse de plaire à sa châtelaine. Nul être humain ne montait jusqu'à ces terres sauvages et seule la compagnie de ses bêtes apportait quelques douceurs à la malheureuse.

Le matin, dès les premières lueurs de l'aube, elle rassemblait son troupeau et se hâtait de fuir loin de l'horrible métayère et de ses coups.

Elle s'asseyait au sommet d'une haute colline et cherchait à distinguer quand le temps était clair, entre les flancs des montagnes, la flaque miroitante de la mer.

— Ô mer, pleurait-elle, as-tu vu mon époux qui s'embarqua jadis pour l'Égypte ? Ô mer, comme je voudrais faire un beau voyage et m'en aller retrouver celui que j'aime !

Parfois, elle se mettait à chanter, de sa voix légère et tendre comme les trilles du pinson, de cette voix qui plaisait tant à son mari :

*« Qui m'aurait dit, pauvre fillette,
Pauvre fillette, qui m'aurait dit
Que serait là notre planète,
Moi qui t'aimais, toi qui partis...
Guillaume de Beauvoir, gentil mari ! »*

Et elle chantait si bien et si tristement que la fée Estérelle, qui passait par un buisson, s'arrêta pour l'entendre. Alors les larmes coulèrent des yeux de la petite fée, comme deux gouttes de rosée au creux des feuilles de chêne vert et elle tendit les mains pour recueillir la chanson dans ses paumes.

Puis s'envolant dans la brise du soir, elle parcourut, à tire-d'aile, la mer et ses myriades d'îles. Portée de vague en vague, d'écho en écho, la petite fée Estérelle se posa tout près des oreilles de Guillaume de Beauvoir et, écartant les

doigts, laissa s'égrener la chanson.

Guillaume, qui combattait les Turcs, rentrait à son bivouac. Il arrêta son cheval, tout interdit, en reconnaissant une voix chère.

— Par Dieu, dit-il, il me semble entendre la voix de Margueritte, mon épouse, si jeune et tant aimée.

La petite fée secoua les mains pour détacher la dernière phrase de la chanson, qui y était restée, comme fripée :

« — Ô Guillaume de Beauvoir, ô mon gentil mari !... »

Le sire de Beauvoir rentra à brides abattues à son camp et la petite fée eut bien du mal à se tenir en croupe, derrière lui.

— Écuyer, cria le Croisé, mets à mon cheval la selle damasquine et les étriers d'argent. Je pars retrouver celle que j'aime et qui m'a appelé. Tout le monde, adieu !

Monta sur son cheval sellé de neuf. Par terre et par mer voyagea pour s'en revenir chez lui, sans que la petite fée se soit éloignée de lui un instant. Et la chanson qu'elle avait accrochée à ses longs cheveux blonds claquait dans le vent comme une oriflamme tandis qu'elle guidait le cheval.

Enfin, un beau soir d'été, Estérelle le conduisit sur le plateau où la malheureuse épouse gardait ses troupeaux. Ils avaient tant changé que ni l'un ni l'autre ne se reconnurent.

Estérelle ne dit mot et attendit les événements, son petit cœur de fée battant à se rompre.

— Dis-moi, pauvre fillette, dit le croisé – j'ai soif et faim et voudrais me restaurer. Peux-tu me donner quelque chose ?

— Ah ! beau seigneur, j'ai mangé ce matin mon croûton

de la journée et bu l'eau sale qu'on me laisse boire, parce que les bêtes n'en veulent point !

— Dis-moi, pauvre fillette, peux-tu me conduire en un lieu où mon argent me donnera tout de suite bon feu, bon gîte ?

— J'ai encore un gros fagot de bois à couper et je dois rentrer mes bêtes, sinon on me battra.

— Pauvre fillette, vois ! Je tire mon épée et, puisque les Turcs elle a su découdre, ton bois elle pourra couper. Mon cheval le portera sur sa selle.

— Merci, merci, beau sire, mais n'ai rien pour vous récompenser. Je parlerai de vous à ma maîtresse et, peut-être, vous recevra-t-elle à la maison !

La métayère, lorsqu'elle eut examiné le beau cheval, la selle damasquine et les éperons d'argent et, surtout, la lourde bourse qui pendait aux arçons, se confondit en courbettes et en exclamations :

— Seigneur, dit-elle, quel honneur pour ma maison ! Soyez le bienvenu ! Vous coucherez dans ma plus belle chambre et mangerez le pain le plus blanc.

Et installa le voyageur devant un rôti dodu et cuit à point, une miche croustillante, un panier de figues suantes et un pichet de lait mousseux.

Margueritte, pauvre bergère, entra remettre du bois au feu et l'hôtesse en profita pour lui lancer un coup de pied dans les jambes.

— Ça t'apprendra, vaurienne, à venir espionner et à regarder les gens manger.

— J'ai si faim, maîtresse, pleura la pauvrette, et cette

odeur est bonne ! Point ne peux m'empêcher de respirer le chaud fumet du rôti.

— Va respirer la fange de tes cochons, hurla la mégère.

Le chevalier se leva et arrêta le bras de la femme.

— Viens, bergère, viens souper avec moi.

Margueritte resta interdite. Elle regarda sa maîtresse. Celle-ci, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la poussa contre la table en la pinçant affreusement. Margueritte obéit en pleurant, tandis que son bourreau passait la porte.

— Pourquoi, bergère, pleures-tu ainsi ? demanda le chevalier.

— Depuis sept ans, n'ai point eu le droit de m'asseoir sur un banc et n'ai partagé ma nourriture qu'avec les animaux de la basse-cour.

— Pauvrette, pauvrette ! Et comment as-tu pu durer ainsi ?

— Je chantais pour celui que j'aime et chaque jour je l'attendais :

*« Qui m'aurait dit, pauvre fillette,
Pauvre fillette qui m'aurait dit
Que serait là notre planète
Moi qui t'aimais, toi qui partis,
Guillaume de Beauvoir, gentil mari... »*

— Ah ! tais-toi, s'écria le seigneur. Cesse d'appeler ton

époux car je suis celui que tu aimes. Regarde, voilà contre mon cœur l'anneau de notre mariage.

— Le mien, on me l'a arraché ! Ô Guillaume, ô mon gentil mari !

Et elle versa des larmes douces dans les bras de son époux tandis que la petite fée Estérelle, perchée sur le broc de lait, y pleurait dedans tout ce qu'elle savait, sans souci d'en gâter la crème.

L'hôtesse revint. Elle se précipita sur la bergère.

— Ah ! je t'y prends, perfide, méchante ribaude. File nourrir tes brebis et rentrer les pourceaux !

— Va-t'en toi-même garder tes bestiaux, mauvaise créature ! s'écria Guillaume de Beauvoir, si tu ne veux pas être pendue. Et puisque ma mère n'a pas su protéger ma femme, je la protégerai moi-même et qu'on ne s'avise pas de me la reprendre.

Et il l'emmena sur son beau cheval tout blanc.

La petite fée Estérelle en trépigna de joie, si fort, qu'elle chut dans le lait et en but tant et tant qu'elle crut mourir de mal au cœur !

Comme quoi, on n'est pas toujours payé, comme on le mérite, des services que l'on a rendus.



La geste de saint Louis

I. – La partance de saint Louis



ANS son château de Vincennes, en France, le gentil roi Louis IX venait d'acheter à l'Empereur latin de Constantinople et pour cent soixante mille livres, la couronne d'épines du Christ.

— En vérité, expliquera l'historien Joinville, il ne l'avait point achetée, car acheter une relique est grand péché de simonie.

Il l'avait reçue en cadeau, après avoir lui-même fait cadeau à l'Empereur de cette somme prélevée sur de l'argent confisqué à des mécréants. Cet échange de bons procédés était devenu nécessaire pour sortir dignement l'Empereur de la misère dorée qui était devenue la sienne. L'Empereur et l'Impératrice avaient même fait le voyage jusqu'à Paris pour remettre la relique au bon roi.

— J'ai dû faire alliance avec les Turcomans, gémissait le malheureux Basileus(49), tant est grande ma faiblesse et terrible mon dénuement. J'ai même dû jurer amitié, la main sur un chien mort.

— Nous n'avons plus, pour nous chauffer dans notre palais de marbre, que les poutres de bois, fort lourdes et fort utiles pour tenir les plafonds. Demain, ils nous tomberont sur la tête ! Et la robe que je porte, Sire Joinville, votre conseiller me la fit prêter, avant que d'entrer ici, avait renchéri l'impératrice.

Le doux Roi fit construire la Sainte Chapelle, afin d'y enfermer ce qui restera la plus émouvante des reliques du monde chrétien. Il y venait souvent pieds nus depuis Vincennes pour prier et pleurer sur le sort de Jérusalem, ville tant et tant de fois martyre.

Car Jérusalem fut une fois de plus martyrisée :

Le 10 juillet 1244, les hordes malfaisantes envahirent la Ville Sainte, mais la grande ombre de Godefroy de Bouillon planait sur son royaume. Les Barbares furent repoussés et la majeure partie de la population put s'enfuir.

Le mois suivant, les Khwârizmiens reparurent et se livrèrent à des saccages qu'on ne saurait imaginer.

À la Noël 1244, quatre mois après la prise de Jérusalem, le Roi de France allait mourir.

Bientôt, sur sa couche, il cessa de s'agiter dans son délire et le chapelain, après un signe du chirurgien, allait rabattre le drap sur l'auguste visage.

Au grand effroi des assistants, le Roi, miraculeusement, se mit debout, réclamant à force de cris qu'on le vêtisse de la Croix rouge des pèlerins.

— Notre Sire délire... ce sont là les affres de l'agonie, dit le médecin.

— Qu'on selle mon cheval et que j'aille en la Chapelle

faire mon vœu devant la couronne, ordonna le Roi en s'habillant.

Blanche de Castille sanglotait.

— Mon fils, mon fils, vous êtes si faible ! Renoncez à cette folie pour l'amour de votre mère !

Mais Louis IX était guéri.

Quelques jours plus tard, il appela dans ses appartements sa mère et l'évêque de Paris. Il était revêtu de la chasuble des Croisés.

— Vous avez cru, leur dit-il, que je n'étais pas moi-même, en demandant cette croix et en prononçant ce vœu. Voici la croix que j'arrache de mes épaules. Je vous la rends. Mais à présent, continua-t-il, rendez-la-moi à votre tour, car Celui-qui-sait-toutes-choses, sait qu'aucun aliment n'entrera dans ma bouche jusqu'à ce que j'aie été, de nouveau, marqué du signe.

— C'est le doigt de Dieu, s'écrièrent les assistants et dès lors, plus personne ne s'opposa à sa volonté.

Mais si vous m'en croyez, il en est un qui trahit le doux roi. Ce fut l'incorrigible empereur d'Allemagne, Frédéric II l'excommunié, qui expédia sur-le-champ un de ses maréchaux au sultan du Caire, pour l'avertir des projets de saint Louis.

Le maréchal y alla, vêtu en marchand, et nul ne sait si, comme Judas, il toucha trente deniers pour avoir trahi la chrétienté, et combien de barons périrent par sa faute.

II. — Le renégat de Provins

(d'après Jules Lemaître et Joinville)

LORSQUE le bon Roi Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes le 25 août de l'an de grâce douze cent quarante-huitième, il se trouvait à la tête du plus formidable élan chrétien purement français de tous les temps. La Croisade de saint Louis fut la vraie Croisade française.

Derrière le Roi et les cadets de la famille royale : les princes Robert d'Artois, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, venaient les grands du royaume, les ducs de Flandre, de Bourgogne, de la Marche, le comte de Sarrebruck et Jean de Joinville, compagnon biographe du souverain et tant et tant d'autres, que l'énoncé de leurs noms serait comme une fanfare glorieuse où chaque note évoquerait une province ou une ville de France.

Et puis, dans une sorte de communion fraternelle et patriotique, tous les descendants de ceux qui s'étaient jadis entre-déchirés, au temps des luttes capétiennes ou de cette horrible répression des Albigeois, tous les chevaliers conscients d'être français et chrétiens suivaient leur roi, derrière le vicomte de Trencavel, héritier des baronnies de Nîmes et de Béziers, jadis proscrit, *faidit* comme on disait.

Jamais croisade ne fut mieux préparée, mieux organisée que cette expédition : depuis un an déjà, à Chypre et sur le littoral encore aux mains des Francs, les maîtres d'intendance du royaume prévoyaient vivres et gîtes.

Pour la première fois au monde, une armée de militaires et une armée d'agriculteurs, de géographes, d'historiens,

préfigureront ce qui sera l'expansion coloniale de la France, tandis que charrues, sacs de grains et matériel de guerre dormaient au fond des cales des trois galères : *la Reine, la Damoiselle et la Montjoie*.

Louis IX et les siens reçurent un accueil délirant dans l'île de Chypre, accueil bien différent de celui qu'avait obtenu le croisé Infidèle, l'Empereur Frédéric II d'Allemagne, roi « légitime » pourtant du pays.

Les chevaliers furent si bien traités, fêtés, gâtés, que plus d'un soupira, en quittant cette terre de délices lorsque le Roi ordonna qu'on aille attaquer le Sultan égyptien en son repaire !

Ce sultan était l'homme le plus affreux qu'on puisse imaginer. Affligé d'une horrible laideur et mulâtre, il n'avait pris que les défauts des deux sangs qui coulaient dans ses veines. Cupide, cruel, taciturne, rongé par les ulcères, on eût dit, à le voir, qu'il n'était que la réincarnation du Diable, ou tout au moins un échantillon vivant de tous les péchés humains, de toutes les laideurs, de toutes les souffrances du monde.

Vraiment un adversaire à la taille du bon roi de France...



Le samedi 5 juin 1249, à l'aube, derrière le premier en date des drapeaux français, la bannière de Louis IX, ou bannière Saint-Denis, les Français débarquèrent aux

bouches du Nil. Les Égyptiens, qui campaient par là, eurent si peur qu'ils passèrent le fleuve en toute hâte, pour se regrouper à Damiette, comme au temps de Jean de Brienne.

Chevaliers francs de France et chevaliers francs de Syrie rivalisaient de gloire, d'ardeur et de courage.

— La galère de Jean d'Ibelin, comte de Jaffa, arriva la plus magnifique, raconte Joinville. Elle était peinte en dehors et au-dedans et blasonnée... Il y avait bien trois cents rameurs, chacun tenant un bouclier aux armes du Sire frappées d'or.

« Tandis que le navire s'avancait, il paraissait voler au-dessus des eaux, tant les rameurs faisaient merveille aux avirons. Et il semblait que la foudre chutait des cieux, au cliquetis des armes, au fracas des timbales, des tambours et des cors. »

Derrière la Vraie Croix, tenue à bout de bras par le Légat du Pape, les chevaliers sautèrent dans l'eau, tout armés.

« Même le Roi, continue Joinville, sauta dans la mer. Il eut de l'eau jusqu'aux aisselles ; son bouclier autour du cou et son glaive à la main... »

Les mécréants « tournèrent ce devant derrière » et s'enfuirent sans même couper le pont de bateaux. Ils plantèrent là Damiette et les magnifiques préparatifs de siège, qu'ils avaient entamés sur les conseils perfides de l'empereur d'Allemagne.

Les Français entrèrent dans la ville, sans coup férir. Alors la galère de la Reine qui se tenait au large, put accoster et Marguerite de Provence, au bras de son époux le Roi, fut menée par les rues jusqu'à la grande Mosquée, consacrée

aussitôt comme église, tandis que les Français s'installaient sur la terre d'Égypte.

À l'insu du Roi, les Francs se mirent alors à mener la bonne vie et plus d'un trafiquant aurait bien aimé que le pillage de Constantinople se répétât encore.

L'affreux sultan avait regroupé ses forces et le roi de France, laissant les dames et les religieux dans la ville, emmena l'armée face aux Égyptiens, pour la soustraire à cette oisiveté, mère de tous les vices.

Le marécage où ils campèrent n'offrait rien d'édénique. Joinville y trouvait la terre fertile à cause du limon, mais il y découvrait beaucoup d'autres désagréments :

— C'est une terre plantureuse, grognait-il, mais de grande chaleur et plantée de mouches et de puces grandes et grosses qui semblent pousser dans l'eau !

Plutôt que de passer des nuits épouvantables à se gratter jusqu'au sang, si l'on ne se faisait pas décapiter par des francs-tireurs arabes qui se glissaient entre les lignes, plutôt que de se faire dévorer ou occire, sans avoir le temps de se confesser, les croisés préféraient attendre l'aube sans se coucher, en chevauchant autour du camp. Ces chevauchées finissant en général très mal, le Roi les interdit. Joinville, lui-même, s'en montra fort marri.

Sur ce, l'abominable sultan rendit sa vilaine âme à Mahomet, bien embarrassé, j'imagine, par cette acquisition encombrante. Le pouvoir passa à la sultane qui le transmit à un général, en bien des points remarquable. Aussi, l'armée musulmane y eut tout à gagner tandis que l'armée chrétienne y eut tout à perdre.

Quittant les marais et leurs moustiques, Louis IX se porta vers le Caire, à travers le delta du Nil, marchant prudemment et à petites journées. Un jour, l'avant-garde composée de Templiers reçut quelques mauvais coups des ennemis ; leur maréchal s'élança pour les venger, sans plus écouter les ordres royaux.

— Courons-leur sus, par Dieu ! Je ne pourrais plus supporter pareille chose !

Les Templiers furent bien vengés, mais quel dangereux exemple d'indiscipline !

D'autant que les Égyptiens se livraient à de basses ruses de guerre : on en vit même un, plein d'astuce, creuser une pastèque pour y introduire sa tête, puis se jeter à l'eau sous ce casque d'un nouveau genre. Les Français se lavaient par petits groupes, dans un endroit apparemment désert, et ne se méfièrent aucunement de ce cucurbitacée dérivant au fil de l'onde.

L'un d'eux, qui avait grand soif, plongea pour aller le chercher. Aussitôt, il poussa des bras et un poignard dessous la pastèque et le chevalier se retrouva prisonnier sur la rive opposée, avant d'avoir pu comprendre ce qui lui arrivait.

Saint Louis fit alors établir par ses ingénieurs une sorte de digue en travers du fleuve. Au fur et à mesure que la chaussée avançait, les Égyptiens, en face, démolissaient les berges, sans parler d'un déluge de flèches et de projectiles de toutes sortes, dont les combattants « s'assaisonnaient » de part et d'autre.

On changea de tactique et l'on finit par trouver un

passage à gué. Le comte d'Artois, frère du roi, se porta en avant avec un courage hors pair, malgré les ordres qui étaient d'attendre le gros de l'armée. Il réussit ainsi à surprendre le généralissime égyptien.

Ce militaire, si bien pourvu de qualités, mais loin de se douter d'un pareil coup d'audace prenait son bain paisiblement. Il n'eut que le temps, vêtu de son caleçon, de se jeter dans les Templiers qui, aussitôt, le rayèrent du nombre des vivants.

Ravi de ce succès, le comte d'Artois et les siens continuèrent leur chevauchée.

— Attendez un peu, prièrent les Templiers qui pourtant n'étaient guère timorés. Attendez un peu, car vous n'êtes que peu de gens eu égard aux Sarrazins.

— Si vous avez peur, demeurez ici, rétorqua le Comte.

Frère Gilles, le maréchal des Templiers, n'acceptait pas qu'on le traitât de couard.

— Messire, ni moi ni mes frères n'avons peur ! Nous ne demeurerons pas en arrière et irons avec vous, mais sachez bien que ni moi, ni mes frères, ni vous-mêmes n'en reviendrons jamais.

Le Roi, peu confiant en son cadet, envoya dix émissaires pour l'encadrer et l'obliger à s'arrêter.

— Ne bougez pas ! crièrent-ils, et attendez que le Roi vienne.

— Je suis ici pour déconfire les Sarrazins, répondit le prince, aussi je les chasserai, bonsoir !

Et, suivi des siens, il partit au triple galop vers la ville de la Mansourah, véritable souricière, où ils entrèrent pour se

faire massacrer tous sauf quatre, qui l'échappèrent belle.

Sous la conduite d'un nouveau et valeureux général turc, Babar Bundukhar, les Arabes, fortifiés par cette facile victoire, se ruèrent dans l'heure sur l'armée française.

Vaillant berger, le Roi rassembla les siens. Casqué d'or, son épée d'Allemagne à la main, il grimpa sur un talus et cria d'une voix forte :

— Tenez-vous bien, tous ensemble, tous serrés et vous n'aurez pas à redouter les mécréants ! Jésus-Christ est avec nous !

Mais les Francs furent submergés. Plus on tuait de Turcs, plus il en revenait. Le Roi se battait comme un lion, sans cesser d'admonester ou de diriger, partout à la fois et toujours vaillant.

Le connétable de Beaujeu réussit à aller chercher des renforts et, après un massacre sans nom, les derniers Arabes s'enfuirent épouvantés, laissant là armes et bagages.

Ce fut la victoire, mais une victoire chèrement gagnée !

Alors, le maître des Hospitaliers s'approcha de saint Louis fourbu de fatigue et se mit à genoux devant lui. Il prit la main du Roi pour la baiser, selon l'usage, et Louis IX n'eut même pas la force d'ôter son gantelet d'acier.

— Avez-vous des nouvelles de mon frère, le comte d'Artois ? demanda-t-il.

— Hélas, oui, sire. Il est en Paradis.

Le Roi s'effondra. Le héros, le vaillant capitaine, le preux chevalier ne fut plus qu'un homme malheureux et douloureux.

— Ayez grand réconfort, Sire, dit doucement l'Hospitalier.

De si grands honneurs n'échurent jamais tant à un roi de France. Vous avez combattu les ennemis en une journée et couchez en leur camp !

— Que Dieu soit béni pour tout ce qu'il nous donne, sanglotait le Roi. Que Dieu soit adoré !

Mais les Égyptiens et les Turcs les cernaient de toutes parts. Dans les jours qui suivirent, Louis n'eut guère de loisir pour pleurer son frère tant aimé. Décimé par les attaques incessantes et la maladie qui s'abattait sur eux, les Français ne formèrent bientôt plus qu'un fantôme d'armée lamentable.

Louis IX se dépensait sans compter, soignant les malades, les blessés, enterrant les morts, dirigeant les vivants et souffrant, lui aussi, atrocement du scorbut et de mauvaises fièvres.

Ô douleur ! Il fallut alors songer à la retraite pour sauver ce qui restait des hommes. Les chevaliers survivants proposèrent de fabriquer une barque pour que le Roi regagnât plus facilement Damiette. Il refusa avec indignation et prit la tête de la retraite, à moitié évanoui sur un cheval squelettique et trébuchant.

Lors d'une attaque, alors qu'épuisé, il avait glissé de sa selle, il fallut le cacher dans un village. On était à cinq lieues de Damiette. Mais hélas, le Roi fut capturé par surprise et un traître livra ce qui restait de l'armée.

Louis IX, chargé de chaînes, fut conduit dans un endroit où on devait le torturer. Mais soudain, pris de peur devant sa tranquille grandeur d'âme, les Turcs et les Égyptiens n'osèrent plus lui faire de mal et exigèrent seulement cinq

millions de francs(50), pour la rançon de l'armée et la reddition de la ville de Damiette en échange du roi.

Telle fut la bataille de la Mansourah.

La pauvre reine Marguerite demeurait à Damiette en grande navrance, car la plupart des habitants avaient fui. Elle se trouvait pratiquement seule, en compagnie d'un brave vieux chevalier de quatre-vingt-quatre ans et qui reçut dans ses bras le petit prince que la reine mit au monde tandis que les hordes turques approchaient.

Ce petit prince, né au milieu de tant de malheurs, reçut pour cela le nom de Tristan et ce fut le vieux chevalier qui le baptisa au creux de son bouclier.

Peu de temps avant la naissance du bébé, la reine manda le chevalier auprès d'elle et s'agenouilla devant lui :

— Promettez-moi, lui dit-elle, que vous m'accorderez ce que je demande.

— Je vous l'octroie par serment, fit le chevalier.

— Je vous demande, lui dit la reine, par la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrazins prennent la ville, vous me couperez la tête avant qu'ils me la prennent.

Le chevalier répondit en pleurant :

— Soyez certaine que je le ferai volontiers, car je l'avais déjà pensé que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris !(51).

Pauvre Reine et pauvre Roi !... Prisonnier avec les siens, il n'avait pas voulu être mieux traité que ses hommes. Un soir qu'il mangeait du meilleur cœur qu'il le pouvait l'infâme brouet de viande boucanée et de pois secs servi par les Égyptiens, assis sur le pas de sa porte, il vit un

musulman se présenter à Joinville.

— J'apporte pour le Roi ce panier qui contient légumes, fruits et laitages, toute nourriture nécessaire à sa santé. Et voici, en outre, ce bouquet de fleurs pour qu'il le pose sur son autel.

Le Roi, étonné d'un tel traitement, demanda à son visiteur :

— Qui es-tu ? questionna-t-il avec gentillesse.

L'Arabe se mordit les lèvres.

— Ici, on me nomme Ali-Eddin et je vends aux Croisés les vivres qu'ils peuvent acheter et toutes sortes de ces souvenirs qu'on aime à rapporter des pays étrangers...

Et le marchand fondit en larmes.

— ... Mais mon nom est Gautier de Provins, reprit-il. Je vins à la croisade derrière messire le Duc de Bourgogne ; je fus fait prisonnier en l'an 1239 et pour avoir la vie sauve, je dus prendre la foi musulmane. Maintenant, je gagne beaucoup d'argent et je suis donc considéré. Mais la première fois que je vous ai vus, vous, Sire, et vos compagnons, je me suis souvenu avec force larmes de mon enfance, de ma ville de Provins, de ses églises, du joli son des *Angélus*, le soir au-dessus des blés de la terre de Brie !

— Va-t'en ! cria le Roi. Je n'accepte pas l'aumône des Infidèles et encore moins d'un renégat. Va-t'en et ne reviens me voir que lorsque tu auras demandé pardon à Notre Seigneur Jésus-Christ qui est mort en croix pour toi.

Le renégat s'en alla tout navré avec son panier de légumes et de fleurs.

Le lendemain, le sire de Joinville le rencontra qui errait

d'un air mélancolique autour de la mesure de Louis IX.

— Le Roi me tient grande rigueur, se plaignait-il amèrement. Mais comment pourrait-il me comprendre ? Il est trop saint homme !... J'étais pauvre et inconnu à Provins ; ici, je suis riche et considéré. Et, pourtant, croyez-moi, bon sire, jamais je ne vendis plus cher aux Croisés que le plus juste prix...

— Le Roi ne veut pas vous voir, pauvre homme, répéta Joinville.

— Oh ! messire, laissez la porte de sa chambre ouverte lorsqu'il va ouïr la messe et ainsi je me souviendrai encore de mon enfance et de l'église de Provins... Et puis donnez à manger cela au Roi ! Si sa santé vous est chère, ne dites pas que cela vient de moi, je vous en prie, messire !

Joinville, pour la vie sauve du Roi, accepta le présent.

Un jour, le renégat arriva, tout essoufflé.

— Les Turcs s'amuse à martyriser les chevaliers pour lesquels je sais que le Roi a payé rançon. Faites quelque chose, car les Arabes feignent d'ignorer les transactions.

Joinville se précipita chez le Roi et lui fit part du message.

— C'est le renégat qui m'envoie vous le dire, avoua-t-il.

— Je ne veux pas le voir, fit encore le Roi, mais dites-lui que je le remercie. Dites-lui aussi que s'il veut, je le reconverterai.

— Las, gémit le marchand de curiosités, si j'abandonne Mahomet que deviendront ma fortune, mes palais, mes serviteurs ?...

— Pauvre homme, s'écria Louis IX. Pauvre homme !

Et il en eut le cœur brisé.

Une épidémie épouvantable avait éclaté dans le camp et le renégat voyait son héros porter, lui-même, en terre les corps pourris des victimes, pour les ensevelir chrétiennement, cela « sans qu'il se bouchât le nez et les autres se le bouchaient »[\(52\)](#).

Seul le renégat le suivait et, était-ce des larmes qu'il écrasait furtivement ?

Enfin, un jour, les chefs égyptiens et turcs vinrent dire à saint Louis qu'il allait être remis en liberté avec ses principaux barons. Las, il manquait trente mille livres-tournoi pour la rançon d'Alphonse de Poitiers, le frère du Roi, et les mécréants entendaient le garder.

— Empruntez donc l'argent aux Templiers, ils ont fait venir des coffres pleins d'or, pour leur usage personnel, conseilla le Sire de Joinville, avec bon sens.

Les commandeurs Templiers refusèrent et Louis IX, malgré sa piété et sa douceur, entra alors dans une violente colère. Joinville se rendit sur la galère des Templiers avec un ordre de réquisition.

— Donnez-moi cette hache d'abordage qui est devant moi, dit-il au commandeur, en contemplant le fameux coffre plein à craquer. J'en ferai les clefs du Roi !

L'avaricieux moine-chevalier saisit Joinville par le bras.

— Messire, dit-il, nous nous ferons bailler les clefs.

Alors Joinville puisa dans l'énorme trésor la somme nécessaire. Il rentra, tout joyeux, chez le roi, les poches pleines.

— Sire, Sire, criait-il du plus loin qu'il put, regardez

comme je suis bien garni.

Et le Roi et ses chevaliers réussirent enfin à partir vers Saint-Jean d'Acre. C'est ainsi que finit la tragique épopée de la Mansourah ! Combien n'en revinrent point !

Et le renégat, que devint-il ?

Son histoire est triste aussi, mais elle est belle. Parmi les Croisés qui débarquèrent à Acre, il en était un pour qui Louis IX n'avait pas payé de rançon, celui-ci ayant abandonné à la Mansourah une fortune qui lui faisait honte désormais.

Il se tenait caché, modestement, et ne parlait à personne, mais suivait le Roi comme une ombre.

Soudain, alors qu'ils prenaient pied sur le quai, cet homme se précipita sur le souverain et le couvrit de son corps, tandis qu'un traître tirait une flèche meurtrière du haut d'un toit du port.

— Merci, dit le renégat en expirant, dans les bras de son Roi, merci et pardon.

Ainsi fut la glorieuse fin du renégat de Provins, croisé de Monseigneur de Bourgogne, puis marchand de souvenirs chez les Turcs et que Dieu ait pitié de lui, si ce n'est pas déjà fait.



8^e CROISADE (1269-1270)

La geste de saint Louis (*suite*)

I. – Le songe de Joinville



LOUIS IX demeura quatre ans en Syrie. Roi de Jérusalem sans avoir le titre puisque, en fait, la couronne appartenait à la famille impériale germanique, il se montra par sa sagesse, sa science et son merveilleux sens de l'organisation, le plus avisé des protecteurs. Partout il rétablit l'ordre et la sécurité. Mais à la nouvelle de la mort de sa mère Blanche de Castille, il dut alors rentrer en France pour s'occuper des affaires du Royaume.



À Paris, quinze ans plus tard, un beau jour de mars 1267, le Sire de Joinville s'en allait, comme à l'accoutumée, assister à la messe des matines.

Avait-il trop bien dîné la veille, ou s'était-il couché tard ? Toujours est-il qu'il s'endormit dès l'*Oremus*. En songe, il vit son roi à genoux devant l'autel, tandis que deux prélats le revêtaient d'une chasuble vermeille en serge de Reims.

Tout honteux de son somme, l'historien se confessa à son aumônier, puis lui demanda la signification de ce songe. En tel lieu, il ne pouvait être envoyé que par Dieu lui-même.

— Sans doute, déclara l'abbé, le Roi va repartir en croisade et la serge de Reims, tissu des pauvres, veut dire qu'il en tirera bien peu de profit. Quant aux deux prélats, point ne devine...

Joinville, fort perplexe, remercia le prêtre et s'en alla faire sa visite quotidienne à son royal ami.

Tous les familiers se trouvaient réunis dans la grande salle du Louvre, lorsque Louis IX apparut, tenant en main la Couronne d'épines. Il annonça qu'il lançait une nouvelle croisade.

Désespéré, mais entêté, le brave Joinville tenta vainement de l'en dissuader.

— Vous n'êtes plus assez jeune, Sire, pour entreprendre une expédition outre-mer, lui représenta-t-il avec douleur. Pourriez-vous encore chevaucher sous le soleil, rester des heures entières à cuire dedans une pesante armure ? Et j'ai

fait, à votre sujet, un songe qui me tracasse.

Hélas, le roi débordait de zèle et, se moquant de la superstition de son ami, prépara fiévreusement et méthodiquement l'expédition pendant près de trois ans. Il obligea la majeure partie de ses vassaux à se croiser avec lui, allant jusqu'à payer lui-même l'équipement du prince d'Angleterre.

Il mit les affaires du royaume en ordre avec un soin plus grand que lors des autres expéditions. Il n'en finissait pas non plus de prier et de se recueillir sur le tombeau de ses ancêtres, comme si ceux-ci avaient déjà fixé quelque proche rendez-vous...

Enfin, revêtu de la chasuble, tenant l'escarcelle et le bâton des pèlerins, il fit des adieux touchants à sa femme, qu'il laissait cette fois à Paris, en compagnie de Joinville inébranlable.

— Ils ont été criminels, ceux qui ont osé conseiller ce voyage-là, sanglotera l'historien en apprenant la triste fin de son royal ami.

Mais, finalement, l'enthousiasme n'y était plus et les croisés s'attardèrent tant qu'ils purent à Aigues-Mortes. Ils ne se décidèrent à partir que lorsqu'il n'y eut plus de ravitaillement.

En haute mer, une épidémie de choléra éclata et l'on dut faire relâche en Sardaigne.

Le frère de Louis IX, Charles d'Anjou, un des héros de la croisade précédente et nouveau roi du pays par son mariage, réussit à persuader la bonne âme de saint Louis que le bey de Tunis semblait tout disposé à se convertir et

que de ses États on pourrait, sans peine, anéantir les Turcs d'Égypte.

— Ce souverain protège les Frères Prêcheurs⁽⁵³⁾ et je me suis laissé dire qu'il avait été touché par leurs vertus et leur héroïque courage dans les persécutions, raconta Charles à Louis.

Ce qu'il n'ajoutait pas, c'est qu'il avait fait un traité de commerce avec la Tunisie et qu'une démonstration de force faciliterait bien ses affaires.

— Tunis est une ville fort riche du produit des pirateries, insinuait Charles d'Anjou aux croisés. Et Carthage, la résidence royale, n'est gardée que par deux cents hommes. Partez devant, je viendrai vous rejoindre...

La croisade mit à la voile vers Tunis.

On arrive à la Goulette, petit port qui défend l'entrée du lac de Tunis, près de Carthage, par une chaleur épouvantable. Le sirocco soufflait des tourbillons de sables brûlants. L'accueil des Tunisiens, tout au contraire, ne fut pas chaud du tout et les marins génois à la solde de Charles d'Anjou durent enfumer les deux cents hommes de la garnison comme des lapins pris dans leur terrier.

— Établissons notre camp au bord de la mer, décida Louis IX, ainsi nous verrons mon frère arriver de loin.

On jeta les corps des enfumés dans le lac et tout le monde attendit, le bey de Tunis gardant un silence prudent.

II. – Les deux morts du roi (Tunisie)

HORREUR, du lac montait, poussé par le vent chaud, l'horrible fléau de la peste. Moururent comme des mouches, les beaux seigneurs : les comtes de Vendôme, de la Marche, de Nemours, le sire de Montmorency, de Brissac, le légat du pape et tant d'autres... même le plus jeune fils du Roi succomba.

Saint Louis, à qui on avait caché ce dernier deuil, charriait lui-même les cadavres, nettoyait les mourants et, les yeux fixés sur le large où le bateau de Charles ne se montrait point, donnait à tous l'exemple de son héroïsme sans borne.

Les Tunisiens, à vingt lieues à la ronde, avaient fui la pestilence et les croisés se trouvaient seuls, sous le soleil implacable, groupés sur une étroite bande de terre aride, entre la mer indifférente et le lac scintillant de sel.

Louis IX s'effondra, à son tour, sur les corps de ceux qu'il veillait. On le tira jusqu'à son pavillon, pauvre petite tente ronde, précaire abri contre la chaleur infernale.

— Où est mon fils, le comte de Nevers ? murmura-t-il, en revenant à lui. Qu'il vienne auprès de moi.

— Sire, il est mort en chrétien voilà trois jours.

— Oh ! mon Dieu ! que Votre volonté soit faite !

Et le pauvre père, le pauvre roi sombra dans l'inconscience, d'où il émergea peu à peu, lorsque la nuit apporta un peu de fraîcheur.

Un jeune page se penchait sur lui et sa main prenait la sienne.

— Qui es-tu ? demanda le Roi. Je te connais, mais céans ne sais plus ton nom.

Le jeune homme ploya sa haute taille et murmura quelques mots à l'oreille du moribond.

— Ah ! Bien, bien ! murmura Louis, qu'on fasse venir messire Geoffroy mon confesseur. Bien ai besoin de communier et de demander pardon à Dieu de mes erreurs.

Ayant été administré, le Roi parut moins faible. Il fit venir ceux qui restaient autour de lui et leur parla à chacun, tandis que le page éventait doucement sa figure ruisselante de larmes et de fièvre.

Le lendemain, il pria le page de le tirer de son lit, fit étendre de la cendre sur le sol de sa tente et demanda qu'on l'y couchât, la tête appuyée sur le casque du page, un casque orné d'un étrange triangle scintillant.

Alors, il joignit les mains et dit :

— Beau Sire Dieu, aie merci de ce peuple qui demeure et le conduis en son pays, qu'il ne tombe entre les mains de tes ennemis et qu'ils ne soient contraints de renier ton Saint Nom...

Puis il tomba en syncope. Au bout d'un long moment, il s'agita à nouveau, chercha la main de son page et mourut en disant :

— Ô Jérusalem ! Ô Jérusalem !

Tous, autour de sa couche de cendres, pleurèrent longtemps, le visage dans leurs mains et, lorsqu'ils relevèrent le front, en sentant comme un souffle frais passer sur eux, le page avait disparu, la tête du roy reposant à même le sol.

Là-haut, dans les profondeurs et la luminosité insondable du ciel d'Afrique, une sorte de grand oiseau blanc montait

comme un jet de pierre et un des chevaliers, dont on ne sait même plus le nom, ramassa dans la cendre une petite plume blanche, tombée des ailes de l'archange...

Les galères de Charles d'Anjou se profilaient à la pointe du cap Bon...



Un jour de ces dernières années, alors que moi-même je visitais Carthage et ses environs, je demandai au Tunisien qui nous faisait les honneurs de son pays, quelle était la signification du nom de *Sidi-Bou-Saïd*, ce village qui domine Carthage et que les peintres du monde entier viennent reproduire.

— « Monsieur le Seigneur Béni », me répondit notre mentor. Et voici à votre gauche, un mausolée qui n'est autre que le tombeau de ce seigneur béni, un grand marabout(54) qui fait encore bien des miracles. Et savez-vous qui est ce Sidi-Bou-Saïd ? Je gage que vous ne le croirez pas !

Nous protestâmes de notre confiance.

— Eh bien, dit en souriant l'aimable caïd, le mausolée est désigné sur les cartes postales que vous achèterez tout à l'heure, comme étant le tombeau de saint Louis...

« Nous autres, Arabes, voici ce que nous disons ; et qu'Allah me coupe la langue, si je trahis cette vérité que nous croyons chez nous :

« Lorsque le roi des Français perdit tout à fait connaissance, ses compagnons l'abandonnèrent dans sa petite tente ronde, pour fuir au plus vite la contagion.

« Louis IX n'était plus et le miracle avait cessé d'opérer et ce fut à celui qui quitterait au plus vite une terre aussi inhospitalière. Le Roi demeura seul, entre la mer et le lac. Les Tunisiens, depuis longtemps, avaient fui vers l'intérieur et il ne restait plus qu'un saint ermite vivant dans un creux du rocher où s'accroche, aujourd'hui, ce village.

« Étonné par le silence soudain qui régnait sur la plage, il descendit voir quel était ce mystère.

« Là-bas, à l'horizon, la dernière galère de Charles d'Anjou disparaissait vers la pointe de Porto-Farina et seules quelques mouettes et quelques hyènes hantaient le camp chrétien abandonné.

« Passant près d'une tente ronde, l'ermite entendit comme un gémissement qu'on ne pouvait prendre pour l'appel d'un animal sauvage. Il entra et vit un homme couché qui réclamait à boire.

« Et c'est ainsi que saint Louis fut sauvé et guéri par un ermite musulman. Chez nous, on dit encore que le Roi se convertit à la foi musulmane et son renom s'est étendu partout où le nom d'Allah est prononcé.

« Alors, même si vous ne me croyez pas, saint Louis est si grand où qu'il soit, dans votre Paradis ou dans le nôtre, que sans nous offenser, vous comme moi, nous pouvons bien nous le prêter... »

Croyez-moi ou ne me croyez pas... C'est avec des légendes qu'on écrit l'histoire.



... ET LA DERNIÈRE CROISADE ou

La petite sainte Roseline



DIX-SEPT ans, Roseline, célèbre dans tout le pays de Provence pour sa beauté et ses vertus, repoussant les prétendants plus nombreux chaque jour, alla offrir à Dieu sa jeunesse radieuse. Elle entra comme nonnette au couvent de la Celle et, dès son arrivée, les vieux murs furent les témoins de prodiges et de miracles absolument incroyables.

À tel point que, dix ans plus tard seulement, elle fut nommée mère prieure, mais sa profonde humilité souffrait de la gloire de cette charge et le pape l'autorisa à devenir

recluse en sa cellule. Elle priait tous les jours pour ceux qui ne prient pas et intercédait pour la conversion des Infidèles. Sa brève vie ne fut qu'une longue oraison.

À l'heure de sa mort, ô miracle, on vit saint Bruno et saint Hughes précédant la sainte Vierge, venir la chercher dans sa cellule.

Telle fut l'édifiante existence de sainte Roseline dont on peut voir en l'église de la Motte d'Aigues, au pied du Mont Luberon, la châsse parfumée.

Son frère, Hélian-Charles de Villeneuve, était parti à la croisade en tant que rejeton d'une des plus illustres familles provençales, si illustre que même Dante Alighieri dit qu'un de ses membres siège au Paradis⁽⁵⁵⁾. Hélian-Charles avait voulu venger la mort de saint Louis. Mais il fut fait prisonnier des Infidèles et languissait dans les geôles turques.

Lorsque Roseline arriva au Paradis, elle s'en alla, tout droit, trouver saint Louis.

— Bon Roi saint que tout le monde honore, lui dit-elle, mon frère Charles, par amour pour vous, gémit dans les fers de l'esclavage.

Et tous deux invoquèrent le Seigneur pour qu'il délivre le Croisé.

Dans son cachot infect, le pauvre baron de Villeneuve avait tant et tant prié et pleuré cette nuit-là qu'il s'était endormi, la tête contre ses chaînes. Soudain, il sentit une main douce lui caresser la joue et les lourdes ferrures tomber sur le sol.

À la faveur d'une étrange clarté qui baignait la cellule, il

reconnut sa sœur, tout de blanc habillée et qui, à la main droite, tenait un chapelet.

— Mon frère, séchez vos larmes, dit-elle. J'ai pu, avec l'aide de Dieu, vous faire quitter ce lieu infâme. Allez vite en notre maison car, à l'heure qu'il est, notre père se désole.

Elle toucha la lourde porte du cachot, avec son chapelet et l'huis s'ouvrit sans grincer. Passant entre les gardes endormis, elle le mena vers la plage. Au bord de l'eau, elle détacha le voile qui la couvrait et le lança sur les eaux.

— Prenez ma main, lui dit-elle, et montons dans cette nef que le Seigneur nous a donnée.

Peu de temps après, ils abordèrent dans une calanque profonde. L'air était si doux et les senteurs de pins si enivrantes que le chevalier, déjà bouleversé par son aventure, sentit sa tête tourner.

— Vous vous trouvez affaibli. Dormez à l'ombre, conseilla-t-elle en souriant. Dormez, donnez... Je vais quérir un cheval.

Lorsque Charles se réveilla, sa sœur n'était pas là et une magnifique jument, attachée à un tronc de tamaris, l'attendait gentiment. Il sauta en selle et arriva au palais de leur père.

Le portail en était tendu de noir et dans la cour, des serviteurs vêtus de deuil, pleuraient.

Le comte, alerté, se précipita vers celui qu'on n'attendait plus.

— Mon père, qui donc est mort ? Et où se trouve ma sœur ? Pourquoi donc pleurez-vous ?

— Ah ! mon fils, votre sœur est morte, hier soir, et tous, nous la pleurons. Venez la voir sur son lit de roses, comme elle est douce et belle.

— Mais, mon père, cela ne se peut pas, hier soir j'étais avec elle et, jusqu'à nos calanques, j'ai suivi ses pas.

*« Mon fils, vous l'avez vue, c'était donc elle...
Et voilà, maintenant, ses dépouilles mortelles...
Son âme, en quittant ce lieu,
Intercéda pour vous, au sein de Dieu... »*

Comme elle est jolie, cette chanson des temps anciens ! Et puisqu'en France, tout finit par des chansons, la Croisade de sainte Roseline est la dernière des Croisades... Croisades, folles et saintes chevauchées, héroïques sacrifices ! Le sang de ces milliers de martyrs aura teinté de pourpre les roses du miracle...

Boissette-lès-Melun, le 25 août 1955.



1 « Dios le wet », resta le *slogan*, le symbole des croisades, le cri de guerre des Croisés.

2 Il naquit à Châtillon-sur-Marne.

3 Du pays de Frise en Hollande.

4 Elle est vénérée comme bienheureuse.

5 Joseph de Maistre.

6 Fanion personnel fixé à la lance.

7 Boisson fermentée à base d'orge et de miel.

8 Membres du clergé, prêtres.

9 Chemise de maille portée par les nobles.

10 Casque conique, fendu horizontalement à la hauteur des yeux.

11 Tunique portée sous le haubert.

12 Bouclier personnel, haut de 1,90 m, de forme concave et portant les armes héraldiques de son possesseur.

13 Se disait du vassal qui devait à son suzerain l'obéissance absolue.

14 Bohémond, fils et petit-fils des princes normands conquérants de Sicile, devint prince d'Antioche. Il épousa la fille du roi de France Philippe I^{er}. Il retourna en Europe pour chercher du renfort, mais en vain, avant la II^e croisade. Il en mourut de chagrin, tandis que ses descendants se maintenaient à Antioche 200 ans.

15 Tente ronde réservée aux chefs.

16 Lorrains.

17 Sur la tête.

18 Le nom arabe est Malatyia.

19 C'étaient des mercenaires chrétiens, anciens esclaves.

20 Trazegnies, localité à 10 km au nord-ouest de Charleroi.

21 Jumeaux, du latin *bis* (deux fois).

22 Son petit-fils Gilles de Trazegnies s'illustra pendant la quatrième croisade. Et sous la huitième, on nota encore la présence d'un Gilles de Trazegnies, maréchal de France.

23 C'est aussi l'un des principaux historiens (chroniqueurs) des croisades.

24 Descendant de Raymond de Saint-Gilles, le comte de Toulouse.

25 Sa cotte de maille était trempée de sang, du haut jusqu'en bas, sauf à l'endroit de la ceinture. Depuis les armoiries autrichiennes ont un écu rouge barré de blanc.

26 Diète : sorte de Parlement allemand.

27 Officier chargé de l'ordonnance des chasses, chez les rois et les grands seigneurs.

28 Gilles de Trazegnies.

29 La joie.

30 Ancêtres du marquis de Roquefeuil, compagnon de La Fayette, et qui émigra en Amérique à la Révolution pour fonder la dynastie des Rockefeller.

31 Ornement surmontant le casque.

32 Partie de l'armure protégeant la cuisse.

33 Chemise de maille à longs pans portée par les nobles.

34 Étendard à plusieurs queues attaché à la lance.

35 Nom médiéval de la Chine.

36 Absolument authentique, comme tout le récit, du reste.

37 Louanges à Dieu !

- [38](#) Soixante-quinze milliards de nouveaux francs !
- [39](#) Autre nom de Constantinople.
- [40](#) Substantion : qui a été substitué, volé.
- [41](#) Martigues est constitué par la réunion de trois cités juxtaposées et jadis indépendantes qui forment le centre des quartiers de la ville moderne.
- [42](#) Bessons : jumeaux. Du latin : *bis*, deux fois.
- [43](#) Mire : médecin.
- [44](#) La Provence, comme tout le Sud-Est de la France et le Nord de l'Italie faisait encore partie de l'Empire Germanique, cela depuis le partage de l'héritage de Charlemagne.
- [45](#) Le port d'Alexandrie, la capitale.
- [46](#) Emblème de l'Islam.
- [47](#) Prêtre musulman qui appelle à la prière du haut des minarets.
- [48](#) Terres constituant la dot des dames et leur appartenant en propre après leur veuvage.
- [49](#) Nom des empereurs grecs.
- [50](#) En monnaie actuelle, francs lourds.
- [51](#) Joinville, 398.
- [52](#) Joinville, 394.
- [53](#) Qui prirent plus tard le nom de Dominicains.
- [54](#) Saint homme et par extension, tombeau, mausolée d'un saint homme.
- [55](#) Le Paradis, par Dante Alighieri.

Table des Matières

La grande peur et le grand pardon	4
1er CROISADE (1095-1099)	9
La geste du jeune Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Ermite, son maître	9
I	9
II	12
III	15
L'histoire du Chevalier Sans Peur qui ne trouva pas d'ennemis (Allemagne)	21
La prise d'Antioche	39
I. – La dette de Bohémond	39
II. – Les noces de sang d'après la Jérusalem Délivrée, poème de T. Tasse	44
III. – Bohémond et les espions à la broche	46
IV. – La Sainte Lance	52
Jérusalem	55
I. – La Croisade du Corsaire repent	55
II. – L'archange de Jérusalem	58
III. – L'Avoué du Saint Sépulcre	65
La forêt enchantée Tiré de la Jérusalem Délivrée, Poème épique de T. Tasse (Italie).	69
La délivrance de Bohémond (D'après le fabliau du même nom par le Père Delbare)	83
2e CROISADE (1147-1149)	97

La croisade de la reine Aliénor	97
I. – Le chevalier au cheval blanc	97
II. – Aliénor s'en va-t-en guerre...	99
Les deux femmes de Gilles de Trazegnies (Wallonie)	107
3e CROISADE (1176-1187)	122
Le roi lépreux et Renaud le parjure	122
Les trois rois qui étaient quatre	132
I. – Frédéric Barberousse	132
II. – Le roi sans-royaume	135
III. – Philippe Auguste	136
IV. – Richard Cœur-de-Lion	138
Henri au lion (Allemagne)	141
Les trois chevaliers de Saint-Jean et la Vierge miraculeuse (Champagne et Malte)	148
4e CROISADE (1202-1204)	162
Le sac de Constantinople ou les trois ermites et le Trésor de Substantion (Haut-Languedoc)	162
5e CROISADE (1211-1218)	177
Le pinson du frère Irénée (d'après Jean-Toussaint Samat : Provence et Empire germanique)	177
Clémence des Baux (Île-de-France)	198
6e CROISADE (1228-1229)	208
Le croisé infidèle (Empire germanique)	208
7e CROISADE (1244-1254)	214
La Croisade de la Fée Estérelle (Haute-Provence)	214

La geste de saint Louis	222
I. – La partance de saint Louis	222
II. – Le renégat de Provins (d'après Jules Lemaître et Joinville)	224
8e CROISADE (1269-1270)	239
La geste de saint Louis (suite)	239
I. – Le songe de Joinville	239
II. – Les deux morts du roi (Tunisie)	242
... ET LA DERNIÈRE CROISADE ou	248
La petite sainte Roseline	248